

ACTU. P2-21

**ISLAM: CONTRE
LES AMALGAMES**
PROGLIO:
CASSE-TÊTE
À LA TÊTE D'EDF

IDÉES. P22-29

**L'ÉCONOMIE DE
L'«ATTENTION»
ET AUSSI:
JOFFRIN,
CLERC, IACUB...**

CULTURE.

P30-43
**LE JAZZ EST-IL
MORT?**
LE GUIDE
DU WEEK-END

NEXT. P44-51

**DUCASSE,
GRAINES
AU PLAZA
YAZD, L'IRAN
SECRET**

GRAND ANGLE

P52-55
**JUIFS DE
FRANCE:
LA TENTATION
DU DÉPART**



Libération

WEEK-END

AIR FRANCE MAL EMBARQUÉE

Patron contesté, stratégie à revoir,
comptes plombés, gouvernement
impuissant : l'interminable grève
des pilotes révèle la fragilité
de la compagnie française. **PAGES 2-6**

VINCENT LELOUP - DIVERGENCE





Air France, une boîte noire

Toujours aucune sortie de grève ne se profilait, vendredi soir, alors que la compagnie achevait son douzième jour de mouvement social. Retour sur un gâchis made in Air France.

Par **CHRISTOPHE ALIX**

Une grève sans fin ? A moins d'un dénouement dans la nuit de vendredi à samedi, Air France s'acheminait vers un 13^e jour de mouvement social. La direction a beau avoir proposé à nouveau aux syndicats de pilotes en grève un protocole « de sortie de crise » – mais sur une base inchangée : poursuivre le développement de sa filiale low-cost Transavia France. Et Manuel Valls a encore haussé le ton appelant de nouveau les pilotes à stopper une grève à ses yeux « insupportable » et « irresponsable ». « Air France est-il définitivement impossible à réformer ? » Ce cri d'un pilote dit le désarroi dans lequel la grève la plus longue du groupe depuis 1993 a plongé ses 95 961 salariés. Alors qu'Air France, qui visait un retour aux bénéfices en 2014, devrait rester dans le rouge pour la sixième année d'affilée, ce conflit illustre

L'ESSENTIEL

LE CONTEXTE

Près de deux semaines de bras de fer, et toujours pas de sortie de crise à Air France où la grève divise les salariés.

L'ENJEU

Entre problème de fond (s'engager ou pas dans le low-cost) et de forme (absence de dialogue), cette crise aura été mal gérée de bout en bout.

l'échec du dialogue social dans la compagnie phare d'un pavillon aérien français en perte de vitesse depuis des années. Radiographie d'un « gâchis ».

LA PROVOCATION. La direction d'Air France l'a toujours affirmé, c'est bien le développement de

Mardi à Paris, des membres du personnel au sol ont hué les grévistes. PHOTO VINCENT NGUYEN. RIVA PRESS

Pour les personnels non grévistes, le conflit prend des allures de saccage :

«L'entreprise va mal et ils sont en train de tout casser»

La cohésion sociale de l'entreprise est entamée, raconte Béatrice Lestic, secrétaire générale de la CFDT Air France. Sur le terrain, les tensions sont palpables. Certains sont en colère. Pour d'autres, c'est l'incompréhension. Ils sont désespérés face à la dureté du mouvement et appréhendent les conséquences économiques à venir. Si l'exaspération gagne du terrain, elle se fait aussi plus visible. «Tous les jours, des salariés manifestent pour dénoncer la grève des pilotes». Jeudi, une manifestation – 300 à 400 personnes selon la direction – s'est tenue devant le siège de la compagnie à Roissy pour réclamer le retour «[des] pilotes dans les cockpits». Des regroupements spontanés, selon la syndicaliste, même si certains représentants y participent à titre personnel. La colère s'exprime aussi sur les réseaux sociaux. Sur Facebook, une page «Stop à la grève des pilotes Air France» compile les photos du personnel des escales de Lyon, Strasbourg ou encore Libreville mobilisés pour faire plier les pilotes. Dans les commentaires, chacun y va de son analyse : «Les pilotes grévistes ne veulent que la tête de Juniac [PDG d'Air France-KLM, ndlr], qui a osé leur demander de faire des efforts pour redresser la compagnie. Honte aux pilotes grévistes qui mettent à mal la compagnie qui les fait vivre», s'agace un superviseur d'Air France. «Le personnel au sol, qui a dû consentir beaucoup d'efforts suite aux différents plans de restructuration, est particulièrement en colère», note Béatrice Lestic, de la CFDT. «Eccœurants». «L'entreprise va mal et ils sont en train de tout casser», s'enflamme Marilyn, commerciale. Dans son viseur : le corpora-

tisme des pilotes qui «ne pensent qu'à leur déroulement de carrière». Et ne veulent pas faire le moindre effort, là où le personnel au sol s'est résolu à perdre des jours de RTT et du salaire. «On l'a fait car on était conscients de nos nombreux acquis. Il faut s'adapter au monde qui évolue. Mieux vaut perdre un peu que tout», confie Eric, technicien avion, vingt-quatre ans de boîte. Mais les pilotes «qui se prennent pour des Dieux» ne semblent pas disposer à faire de même. «Eccœurants», pour Eric, pas convaincu par le nouveau discours des organisations syndicales de pilotes qui jurent désormais se battre pour l'ensemble des salariés contre un mal commun : le dumping social. De la «communication», selon lui : «Tout ce qu'ils veulent, c'est garder leur contrat.» Même discours d'un

Autre colère, celle des clients dont il faut gérer l'incompréhension. Une tâche ingrate qui incombe aux commerciaux. «On passe notre temps à s'excuser», résume Corinne.

chef de cabine principal qui, par peur «d'être blacklisté», préfère garder l'anonymat. «Les pilotes essayent désormais de rallier le personnel navigant commercial mais, au fond, ils s'en foutent que l'on soit sous-traité. C'est stratégique. Dans leur esprit, on n'existe pas.» Autre colère, celle des clients dont il faut gérer l'incompréhension. Une tâche ingrate qui incombe aux commerciaux. «On se tape tout en front-line», s'agace Marilyn en charge des relations avec la clientèle particulière. «On rame

comme des malades contre cette grève indécente pour nos clients, pour les autres salariés et pour la société tout entière. Quand on sait qu'un pilote peut gagner jusqu'à 15 000 euros par mois...» ajoute une chargée d'affaires gérant les partenariats avec les sociétés. «On passe notre temps à s'excuser, résume Corinne, sa collègue, qui cherche ses mots pour expliquer sa colère. C'est un saccage des efforts de tout un collectif. Et c'est d'autant plus rageant que, cette année, nous allions atteindre l'équilibre, ce qui n'était pas arrivé depuis six ans.»

Amer. Avec plus de 20 millions d'euros perdus chaque jour de grève, selon la CFDT, l'année 2014 s'annonce à nouveau compliquée pour Air France. Un constat amer qui n'épargne pas le Syndicat national des pilotes de ligne (SNPL). «C'est un problème de syndicat qui veut garder le monopole», avance un salarié. «Si Air France a un train de retard, c'est la faute de Jean-Cyril Spinetta [ancien PDG d'Air France-KLM, ndlr], et au SNPL qui a tendance à vouloir restreindre le développement des compagnies qui pourraient faire de la concurrence à la compagnie historique», note Jean-François Blouzard, président du Syndicat des pilotes de l'aviation civile – opposé à la grève – à Régional et commandant de bord à Hop! Il dit aussi : «Les pilotes du SNPL s'octroient le droit de diriger le groupe. Pourtant, ils ne représentent que 2 000 personnes sur un effectif de 100 000.»

PHILIPPE BROCHEN
et AMANDINE CAILLOL

SOUTIEN HOLLANDAIS

A priori aussi concernés que leurs collègues français par le projet d'expansion de Transavia, filiale low-cost du groupe Air France-KLM, les pilotes de la compagnie néerlandaise KLM n'ont pas suivi la grève initiée par ceux d'Air France. «Il y a un monde de différence entre les deux pays à ce sujet, et il y a à cela de nombreuses raisons, notamment culturelles, historiques et légales, explique à l'AFP Robbert Van Het Kaar, chercheur en relations industrielles à l'université d'Amsterdam. On cherche plus facilement un terrain d'entente.» Mais la culture du consensus ou du compromis (qu'on appelle aux Pays-Bas le «modèle des polders») n'a pas empêché les pilotes de KLM de fustiger la gestion du conflit social dans l'Hexagone par la direction d'Air France-KLM. «Nous soutenons pleinement nos collègues français», a ainsi soutenu le directeur du syndicat néerlandais des pilotes Steve Verhagen dans le quotidien *Telegraaf* : «Il est incompréhensible que Juniac [le PDG d'Air France, ndlr] cherche à faire évoluer ce conflit avec des dictats et des menaces.»

sa filiale low-cost Transavia France qui constitue aujourd'hui sa priorité stratégique. Une filiale en pleine croissance (+22% entre l'été 2013 et l'été 2014) et pour laquelle elle ambitionne de porter le nombre d'appareils à 37 en 2017 contre 14 aujourd'hui avec la création de 1000 emplois sur le sol français. Pourquoi, dans ces conditions, le PDG du groupe, Alexandre de Juniac, n'a-t-il pas commencé par obtenir un accord des pilotes sur ce dossier clé avant de passer à l'étape de sa déclinaison européenne Transavia Europe ? Car, à la différence de sa grande sœur hexagonale, cette nouvelle compagnie, qui devait se lancer avec 9 appareils dès l'été 2015, prévoyait de se développer depuis des bases étrangères, avec des personnels embauchés via des contrats locaux. D'où le braquage des syndicats face à une menace potentielle de délocalisations et de transferts d'activités avec le risque d'une «canni-

balisation» des autres firmes du groupe par cette nouvelle entité calquée du modèle d'un Easyjet. Ce projet a certes fini par être retiré «la mort dans l'âme» par la direction, mais aura fait perdre dix jours aux négociations en polluant un conflit qui ne portait initialement que sur Transavia France. «Transavia Europe aura vraiment été le pas de trop de la direction, juge un observateur, il a rajouté de l'huile sur un feu qui ne demandait qu'à s'embraser.»

LE BLOCAGE DES PILOTES. Le chiffon rouge Transavia Europe retiré, la négociation est revenue à son point de départ : à l'exigence des syndicats de créer un «contrat unique» pour tous les pilotes du groupe, quelle que soit leur compagnie. Une exigence incompatible, selon la direction, avec l'accélération de sa stratégie low-cost. Alors que les coûts de Transavia France sont déjà inférieurs

d'environ 50% à ceux d'Air France, la low-cost française doit encore améliorer sa compétitivité de 15% pour pouvoir faire jeu égal avec les standards d'Easyjet. Prêts à des concessions sur les conditions de travail, les pilotes mettent aussi en avant des arguments assez incompréhensibles pour justifier la poursuite du mouvement : maintien des avantages du comité d'entreprise d'Air France, de la mutuelle et tous les autres bonus liés à leur contrat actuel. Ils sont surtout arc-boutés sur les conditions d'avancement de leur carrière. Ce qui pourrait les privilégier par rapport à leurs collègues de Transavia France pour passer commandant de bord avant eux. «Non seulement ce n'est pas tenable économiquement, explique un pilote de Transavia, mais cela créerait un régime à deux vitesses dans la compagnie. Il n'est pas question que ce soit nous, au final, qui payions l'addition.»

ÉDITORIAL

Par ALEXANDRA
SCHWARTZBROD

Dissuasion

Quelle que soit l'issue du bras de fer qui paralyse Air France depuis plus de douze jours, des leçons sont d'ores et déjà à tirer de ce conflit. Et d'abord celle-ci : les pilotes ont entre leurs mains un incroyable outil de dissuasion, la capacité de bloquer d'un claquement de doigts une entreprise, voire une partie du pays. Ils auraient tort de ne pas savoir l'utiliser. On voit bien que, face à leur détermination, rien n'y a fait, ni les promesses de la direction ou de l'Etat ni les signes d'impatience de ceux qui, au sein même de la compagnie aérienne, se désolidarisent du mouvement. Résultat : ils ont obtenu l'abandon d'un projet, Transavia Europe, qui aurait pu entraîner délocalisations et conditions de travail fortement revues à la baisse. Ce combat-là était, si ce n'est justifié, du moins compréhensible. En revanche, le maintien de la grève contre le développement de Transavia France est inexcusable. Malheureusement pour la planète, le low-cost est devenu une composante forte du transport aérien (nous en sommes pour la plupart responsables). Faire comme s'il n'existait pas est suicidaire. Et développer le low-cost en maintenant tous les avantages du «high-cost» n'a pas de sens. En termes d'image, les pilotes auraient tout à gagner à stopper leur grève et à négocier en jouant sur l'outil de dissuasion dont ils disposent pour garder certains acquis. Autre leçon : la direction d'Air France n'a pas su gérer ce conflit, son PDG s'y est pris comme un... technocrate et l'Etat a mis trop de temps à réagir. A l'heure où les mutations économiques et sociétales sont profondes et rapides, le dialogue social est plus que jamais vital.

Les emplois sont de plus en plus rares pour les nouveaux diplômés.

Des pilotes français en exil forcé

Ils avaient un rêve : être pilote de ligne. Et il s'est fracassé sur l'arrêt des recrutements d'Air France depuis 2009, l'atonie des petites compagnies hexagonales et les nouvelles règles du jeu imposées par les low-cost. S'exiler pour voler ? C'est le choix d'Aurélien Bidot, 26 ans. Nous l'avons joint entre deux largages de parachutistes au nord de Brisbane, en Australie. Un job dégoté en attendant mieux. Il a pourtant suivi la voie royale : l'Enac, l'Ecole nationale de l'aviation civile. Une formation hypersélective. Et gratuite. A sa sortie, en 2013, il choisit l'Australie, « pour ses opportunités ». Commence cuistot, « pour faire bouillir la marmite » et se payer la formation afin de décrocher l'indispensable licence australienne. Puis il s'est mis en chasse : « J'ai fait le tour de l'Australie pour déposer mon CV. » Et décrocher quelques heures sur des coucous à faire des vols touristiques. Aujourd'hui, le largage de parachutistes ne lui assure que cinq à six heures de vol par semaine, payée

Une « pratique » aux antipodes d'Air France, qui dispense gracieusement à ses pilotes les qualifications maison.

Se faire embaucher par Easyjet est pourtant le graal auxquels rêvent les pilotes sortant d'école. Après les deux premières années de purgatoire, leur sort s'améliore et ils doublent quasiment leur salaire. Atteindre Ryanair n'est pas non plus aisé : « Ils privilégient les écoles anglaises », explique Florian Mistral, un autre pilote en quête d'une affectation. Resté en France, Jean-Baptiste ronge aussi son frein, comme instructeur sur un simulateur de vol grand public à Tours. « Heureusement, je touche encore des aides », dit-il. Son statut d'autoentrepreneur ne lui permet pas de vivre. Il n'a pas renoncé à un « vrai job de pilote ». Mais ajoute : « Je vais devoir m'exiler. »

« C'est fini ». Voilà pourquoi l'Agepag, l'association des anciens pilotes civils, dresse un bilan catastrophique de l'intégration des diplômés de l'Enac depuis 2008-2009 : 67% d'entre eux « n'exercent pas l'activité pour laquelle ils ont été formés ». Seuls 21% d'entre eux ont réalisé leur ambition : devenir pilote de ligne. Et 94% rêvent toujours d'intégrer Air France... L'entreprise « jouait un gros rôle d'aspirateur, regrette Florian Mistral. C'est fini ».

Face au tarissement des débouchés, l'Enac a corrigé le tir : « Nos promotions alimentaires à 98% Air France. On était à 75 élèves en 2007. On sera à 20 élèves à la rentrée d'octobre », assure Sylvie Gay, la porte-parole de l'école. Du coup, l'Enac drague les compagnies étrangères pour faire tourner sa flotte (130 appareils, la deuxième de France!), et occuper ses instructeurs.

« On forme une centaine de pilotes pour trois compagnies chinoises et d'autres pour la Guinée équatoriale », ajoute Sylvie Gay. Des emplois que, même en s'expatriant, les pilotes made in France ne décrocheront pas.

CATHERINE MAUSSON

Depuis 2008-2009, seuls 21% des diplômés de l'Enac ont réalisé leur ambition : devenir pilote de ligne.

60 dollars (41 euros) l'heure de vol. Il vise plus haut : faire du charter au cœur du continent pour relier les communautés aborigènes. Mais il n'a pas abandonné son rêve caressé à l'entrée de l'Enac : « Faire le tour du monde aux commandes d'un gros porteur. »

Antipodes. Ses camarades de promo ne sont pas mieux lotis. Et ils s'estiment heureux quand ils volent en tirant des planeurs. Un de ses copains a rallié Easyjet. Enfin presque. Il a intégré le pool de pilotes. Et attend une affectation en France. Salaire : 4500 euros brut par mois. C'est 30% de moins qu'à Transavia France. Et à lui de payer la qualification sur Airbus A320, le type d'appareil qui équipe la low-cost anglaise. Compter autour de 30 000 euros...



Alexandre de Juniac, le président d'Air France-KLM, en juin 2013. PHOTO MARC CHAUMEIL. DIVERGENCE

Issu d'une famille attachée au service de l'Etat, le PDG d'Air France a navigué entre cabinets ministériels et grosses entreprises.

Alexandre de Juniac, bretelles et ceinture

Aujourd'hui en difficulté, le PDG d'Air France - KLM, de son vrai nom Alexandre Be-goigne de Juniac, est issu de la noblesse d'empire : un aïeul s'était illustré lors de la campagne napoléonienne en Italie, blessé à 14 reprises, poursuivant le combat en dépit d'une balle logée au poumon. L'ultime rejeton, fils d'ambassadeur, est censé perpétuer une lignée familiale au service de l'Etat français. Signe des temps, car « les ailes de l'Etat se sont repliées », l'ersatz du pouvoir régalién étant désormais « très concentré à l'Elysée », il dirige une

ancienne entreprise publique désormais cotée en Bourse.

Courtoisie. Chevalière, bretelles apparentes, pieds sur la table, voltier en Bretagne, Alexandre de Juniac paraît prendre un malin plaisir à s'autocaricaturer en aristo nonchalant. Et climatosceptique à l'occasion. Un expert en courtoisie, avec juste ce qu'il faut d'ironie. Mais intraitable en matière de cursus professionnel. Fort d'un parcours étudiant impeccable (Polytechnique, ENA), comme il sied à un fils de bonne famille de l'Ouest parisien, l'homme a alterné le big business et les cabi-

nets ministériels. Initialement membre du Conseil d'Etat, Juniac intègre en 1993 le cabinet de Nicolas Sarkozy au ministère du Budget. L'expérience dure le temps de la balladurie, deux ans. C'est l'heure de pantoufler : il se retrouve bombardé à la direction de Thomson (qu'il contribuera à rebaptiser Thales). Autodérision aristocratique oblige, « Juju les belles bretelles », son surnom maison, racontera qu'il croyait être embauché par un fabricant de machines à laver alors que l'industriel s'est depuis longtemps recyclé dans l'électronique de pointe, principalement dans le



Salariés hostiles au low-cost, répercussions sur l'emploi, syndicats débordés... Décryptage des poncifs de l'aérien.

Le tour de table des idées reçues

Syndicats conservateurs ? Low-cost en faveur de l'emploi, de la classe moyenne, du développement économique ? Retour sur cinq idées reçues que raconte, en miroir, le conflit à Air France.

Des salariés arc-boutés contre le low-cost ?

L'échec d'Air France à imposer la création de Transavia Europe illustre-t-il le conservatisme des personnels, opposés à tout modèle low-cost ? Pas forcément, assure Philippe Askénazy, directeur de recherche au CNRS et professeur associé à l'Ecole d'économie de Paris. Pour lui, cette grève est plutôt symptomatique « d'une stratégie qui a été mise en œuvre très tardivement par une direction qui, au départ, n'y croyait pas, et qui cherche à l'imposer à marche forcée quel que soit le coût social de cette transformation ». D'où, dit-il, « ce sentiment d'injustice de salariés qui ont le sentiment de payer des erreurs commises par d'autres ».

Inéluctable, la mutation accélérée d'un secteur d'activité destiné à gagner ou à conserver des parts de marché en réduisant coûts et prix de vente, rimant avec nivellement par le bas et dégradation des conditions de travail ? « Ce n'est pas linéaire, répond Askénazy. Prenez la coiffure : la généralisation du low-cost en Allemagne commence à être battue en brèche avec le développement du salaire minimum alors qu'elle se développe en France. Idem dans l'aérien, où Easyjet joue aussi sur la montée en gamme. » Et a affiché, pour 2013, 18% de voyages d'affaires.

Des syndicats débordés par leur base ?

SNCF, Air France, même combat ? Quoi de commun entre la grève de treize jours en juin des cheminots CGT contre la réforme ferroviaire et celle des pilotes du SNPL contre la « réforme » Transavia en ce mois de septembre ? « Dans les deux cas, on est face à des syndicats traditionnellement perçus comme co-gestionnaires, dépassés par leur base », avance Philippe Askénazy. Une lecture pas si évidente. Car le syndicat des pilotes, majoritaire à 70%, semble très suivi par ses troupes. « A Air France, les syndicats de pilotes restent maîtres du jeu », diverge Jean-Olivier Hairault, écono-

miste à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne. Nul doute, assure-t-il : le conflit social raconte des choses très claires sur la mondialisation et sur « le process du capitalisme mondialisé ». Et notamment « la mise en concurrence de salariés au sein d'un même groupe, tendance contre laquelle les grands fleurons français se croyaient jusque-là épargnés ». D'où, ajoute Hairault, « ce désir de résistance » face à des réformes qui, à terme, vont remettre en cause des conditions de travail plutôt favorables, et pas uniquement dans ce seul secteur. Y a-t-il, par ailleurs, et comme l'a assuré le 16 septembre Alexandre de Juniac, le PDG du groupe, une « posture radicale voire irrationnelle du SNPL », qui serait « à mettre dans le contexte de l'approche des élections professionnelles » ? Et menacerait l'existence même d'Air France ? Non, analyse Alexandre Delaigue, professeur à Saint-Cyr et animateur du blog Econoclaste. « La grève est très rationnelle, au contraire, à l'image du secteur aérien. Et très symbolique. » Les pilotes ont un levier – la grève – à l'impact social et médiatique évident, dans un groupe où l'Etat reste actionnaire à 15,88%. « Qui se soucie du sort des Mory-Ducros ou des agences de voyages physiques », interroge Delaigue ?

Un modèle en faveur de l'emploi ?

Avec des prix souvent très concurrentiels, le consommateur tire son épingle du jeu et peut voyager à des prix planchers. « Mais cette démocratisation du transport se fait, comme dans la téléphonie, au détriment des conditions de travail dans les entreprises concernées », dit Jean-Olivier Hairault. « La concurrence très aigüe se répercute sur le confort des passagers, sur les salariés qui deviennent des chauffeurs de bus volants, et sur les collectivités locales qui sont pressurées pour subventionner l'arrivée de low-cost sur leur aéroport », ajoute Alexandre Delaigue. Le développement de Transavia Europe aurait aussi pour conséquence, selon les syndicats, de développer l'emploi... à l'étranger. Avec l'objectif affiché de faire baisser les coûts en recrutant selon le droit local, moins favorable, a priori, qu'en France.

Un low-cost en faveur de la classe moyenne ?

Industrie de base de la mondialisation, le transport aérien a été l'un des premiers secteurs à se lancer dans la « déréglementation ». Au départ très élitiste et très monopolistique, le secteur – l'un des moins rentables structurellement, contrairement à la pharmacie ou le pétrole, par exemple – est désormais lancé dans une course au grand public dans un contexte hyperconcurrentiel. Avec, comme conséquence, « des rivalités sans précédent pour faire disparaître les classes moyennes : d'un côté, une lutte sans fin des compagnies pour gagner de la place au détriment du confort qu'illustre le knev défendeur [deux clips posés sur les bras de la tablette empêchent l'inclinaison du siège, ndlr] ; de l'autre, la sophistication pour attirer de plus en plus de voyageurs dans les classes affaires », note Alexandre Delaigue. Qui y voit « une métaphore, certes excessive et exagérée, d'un clivage qui s'accroît dans les pays développés ».

Le low-cost vraiment bon pour le développement ?

Et si le low-cost, par la baisse des coûts, favorisait le développement des pays pauvres ? Problème : 90% des avions circulent aujourd'hui entre pays riches. Pour Ghislain Dubois, professeur à l'université Versailles Saint-Quentin, « il crée de faux espoirs [...] et entraîne des territoires et des pays entiers dans des modes de développement extrêmement intensifs en carbone, et donc fondamentalement non durables ». A l'heure, surtout, où la planète se doit de réduire drastiquement les gaz à effet de serre pour ne pas léguer un monde invivable où les hausses de température pourraient toucher jusqu'à 6% à la fin du siècle, l'aérien « représente déjà autour de 5% des émissions mondiales et un doublement attendu dans les trente ans à venir », alerte Dubois. « Les émissions de l'aviation augmentent plus rapidement que n'importe quel autre moyen de transport, dénonce, de son côté, le Réseau Action Climat. Celles de l'aviation européenne ont augmenté de 110% entre 1990 et 2008, alors que d'autres secteurs sont parvenus à réduire leurs émissions. »

CHRISTIAN LOSSON

domaine militaire. Ce prototype de haut-fonctionnaire se prend au jeu : son karma familial puis son cursus d'ingénieur en font un parfait « fana-mili » – contribuant à développer un nouveau type de radar. Chez Thales, sa fonction de secrétaire général est celle d'un homme à tout faire. En particulier assurer le suivi de l'affaire des frégates de Taïwan, qui empoisonne l'industriel depuis vingt ans. Alexandre de Juniac ne l'a gérée qu'à retardement, mais, comme la plupart de ses protagonistes, il se verra faussement affublé d'un compte bancaire chez Clearstream au Luxembourg – mauvais souvenir depuis effacé.

Alexandre de Juniac n'aurait peut-être jamais quitté Thales si, en 2009, il avait succédé comme prévu à son PDG, Denis Ranque. Las : Serge Dassault, entre-temps entré au capital de l'électronicien, et réfractaire aux technocrates, mettra son veto.

« Un ami ». Retour à la case départ ou occasion de rebondir ? Alexandre de Juniac est alors nommé directeur de cabinet de Christine

Lagarde, en remplacement de Stéphane Richard, lui-même parachuté PDG d'Orange. Les mauvaises langues à Bercy estiment qu'il s'y est principalement consacré à cocher la future ligne de son CV. Très vite candidat à la présidence d'Areva, la commission de déontologie de la fonction publique mettra son veto. Encore raté ! Anne Lauvergeon, présidente sortante du fabricant de centrales nucléaires finalement débarquée, ajoutera cette pincée de poivre dans un livre (*la Femme qui résiste*) narrant une conversation avec Nicolas Sarkozy : « Anne, tu dois savoir qu'Alexandre est un ami mais qu'il n'a pas le niveau. »

Faute d'Areva, Air France. Alexandre de Juniac ne connaissait strictement rien à l'aviation civile, se proclamant seulement spécialiste des plateaux-repas servis à bord. Mais il jure avoir pris le job à bras le corps, au point d'assister personnellement à 54 des 60 heures de négociations avec les syndicats de pilotes. Pour la France.

RENAUD LECADRE

Le secteur a réussi à intégrer les compagnies à bas coût et à absorber le choc du 11 Septembre.

Aux Etats-Unis, l'aérien se porte mieux



A l'aéroport de Los Angeles. Southwest Airlines, la pionnière des low-cost, a été fondée en 1971. PHOTO DAVID MCNEW. GETTY IMAGES. AFP

Après des mois d'incertitude, les syndicats de pilotes américains ont salué «une grande victoire» début septembre. Le département des Transports venait ainsi de décider ne pas accorder à la compagnie low-cost Norwegian Air Shuttle l'autorisation de faire atterrir ses vols aux Etats-Unis. Au cœur du débat : les accusations de concurrence déloyale des compagnies aériennes américaines qui ont toutes violemment dénoncé les informa-

tions selon lesquelles Norwegian Air Shuttle comptait recruter en Asie du personnel de bord et des pilotes à bas salaires. La bataille qui s'est déroulée tout juste à retomber sur ses pieds et qui a retrouvé la santé, après plus d'une décennie de turbulences et de consolidations marquée notamment par la guerre des prix avec les low-cost. Ces cinq dernières années, les fusions se sont multipliées, et il ne

reste désormais que trois grandes compagnies classiques (American Airlines qui a absorbé US Airways, United qui a fusionné avec Continental, et Delta qui s'est alliée avec Northwest). La quatrième plus importante est Southwest Airlines, la pionnière des low-cost, fondée en 1971.

Restructurations. En réalité, le transport aérien américain a traversé une révolution que beaucoup d'analystes estimaient nécessaire. La dérégulation du ciel décidée

dès 1978 par Jimmy Carter a en outre permis aux low-cost de s'imposer peu à peu sur des routes très fréquentées et de venir gêner des compagnies historiques trop nombreuses et qui ont dû faire face à une surcapacité chronique. Les attentats du 11 septembre 2001 ont encore affaibli le secteur, entraînant faillites et dépôts de bilan en série. Pour finalement voir les restructurations s'opérer.

Aujourd'hui, le secteur aérien américain est donc reparti sur le che-

min de la croissance. Depuis 2012, les compagnies recrutent et offrent plus de sièges aux voyageurs américains. Au premier trimestre 2014, American Airlines et Southwest ont tous deux annoncé des profits records, comme le symbole de l'intégration réussie des low-cost dans le ciel américain. «En fait, les low-cost ont trouvé leur place aux Etats-Unis mais cela a pris beaucoup de temps et beaucoup d'énergie, explique Kit Darby, consultant en aviation en Georgie. Au début, il y a eu de multiples frictions et de nombreuses tensions, comparables à ce que l'on voit en France actuellement. Les historiques parlaient de concurrence au rabais. Mais désormais, ce n'est plus le cas. Southwest offre à ses pilotes des salaires qui sont meilleurs que ceux des compagnies traditionnelles. Avec des conditions de retraite bien supérieures.»

«Moins stressant». Selon plusieurs sites spécialisés, en 2012 par exemple, les plus gros salaires pour les pilotes expérimentés étaient de 181 000 dollars (142 000 euros) par an à Southwest, contre environ 165 000 dollars (130 000 euros) à Delta ou United. «Honnêtement, c'est plus intéressant en ce moment de travailler pour certains low-cost que pour les autres compagnies, assure ce pilote qui opère depuis l'aéroport de Newark, dans le New-Jersey. Le boulot est moins stressant, les vols sont moins longs et la paie est supérieure.» L'homme dit aussi «comprendre la colère des pilotes d'Air France qui voient leurs conditions de travail remises en cause. Mais, vu d'ici, cela ne sert pas à grand-chose de se battre contre les low-cost. Aux Etats-Unis, tout le monde prend l'avion et tout le monde veut profiter des billets au meilleur tarif.»

De notre correspondant à New York
FABRICE ROUSSELOT

Si la Lufthansa a réussi son ancrage sur le moyen-courrier, son projet de filiale de long-courriers fâche.

En Allemagne, du low-cost en demi-teinte

Lufthansa a une longue expérience du low-cost. Sa compagnie Germanwings, lancée il y a douze ans, dessert quantité de destinations européennes. Moins cher de 20% que sa maison mère, elle est devenue une concurrente sérieuse pour les autres compagnies, avec une flotte présente au départ de nombreuses villes allemandes – à l'exception de Francfort et Munich, les deux principaux aéroports du pays. Mais le patron du groupe allemand, Carsten Spohr, en poste depuis mai, n'entend pas en rester là. Plusieurs initiatives sont annoncées pour le printemps 2015, dont le développement d'une filiale jusqu'alors négligée :

Eurowings. Basée à Bâle, en Suisse, celle-ci devrait desservir l'Allemagne et les liaisons européennes.

«18 sièges». Mais les deux low-cost pourraient bientôt avoir une petite sœur, au nom se terminant aussi par «wings», qui devrait compter jusqu'à 23 avions long-courriers. Comme avec Air France, ces nouveaux projets menacent toujours de tourner au conflit social au sein du groupe. Un accord est intervenu la semaine dernière avec le syndicat Ufo, qui représente les personnels

navigants, pour diminuer de 20% le coût des futurs vols long-courriers. Ufo a ainsi accepté de réduire le personnel à bord des avions, en échange de la quasi-suppression des premières classes et classes affaires

Le syndicat de pilotes a accepté de réduire le personnel à bord des avions, en échange de la quasi-suppression des premières classes et classes affaires sur les vols de la future société.

faire sur les vols de la future société. «Les destinations desservies, par exemple les Caraïbes, permettront de réduire à 18 sièges le nombre de places réservées aux classes affai-

res», explique-t-on à Lufthansa. Les réductions de coûts proviendront aussi d'un partenariat pour les repas, sans doute avec Turkish Airlines.

Grève. En pleine restructuration, la compagnie négocie avec plusieurs catégories de personnels, conformément à la tradition allemande de cogestion, qui permet aux représentants du personnel d'être associés aux décisions prises par la direction. Les négociations les plus délicates portent sur le régime des pensions des pilotes. Leur syndicat, Cockpit, s'oppose au projet de faire passer de 55 à 60 ans l'âge de la retraite, et réclame 10% de hausse de salaire.

Une négociation qui a conduit à des arrêts de travail des pilotes. Début avril, la majorité d'entre eux, au sein de Lufthansa et Germanwings, avaient fait grève pendant trois jours, obligeant le groupe à annuler 90% de ses liaisons, soit 3 800 vols sur trois jours. Une perte estimée à 60 millions d'euros, qui pourrait gonfler ces prochains jours. Car si Cockpit avait annoncé la semaine dernière – et à la surprise générale – le retour à la table des négociations, celles-ci ont échoué. «De nouvelles actions de lutte sociale doivent être attendues», a prévenu, jeudi, le syndicat.

De notre correspondante à Berlin
NATHALIE VERSIEUX



DE MEILLEURS PRODUITS AU MEILLEUR PRIX : POURQUOI S'EN PRIVER ?

De nombreux parents sont attentifs à la composition des aliments destinés à leurs enfants.

Mais trouver des produits avec moins de conservateurs, d'additifs ou encore d'ingrédients artificiels, ce n'est pas toujours à la portée de tous les budgets.

Chez U, nous pensons que ce qui est meilleur ne doit pas être plus cher, alors nous développons sans cesse de nouveaux produits U en privilégiant les ingrédients d'origine naturelle, à prix accessibles à tous.

Un travail sur le long terme rendu possible grâce à des partenariats avec des entreprises françaises qui cherchent avec nous les moyens d'obtenir le meilleur au meilleur prix pour nos clients, en préservant particulièrement les saveurs et le côté gourmand.

Comme le paquet de 5 gâteaux mini fourrés au chocolat U, en emballage individuel, sans colorant et aux arômes naturels, vendu seulement 0,99€.

**DES PRIX AUSSI BONS POUR VOUS,
VOUS NE TROUVEREZ PAS PLUS BAS.**

ULECOMMERCEQUIPROFITEATOUS.COM



SYSTEME U CENTRALE NATIONALE - RCS Créteil n° 8304 602 956 - Photo non contractuelle - Année 2014.

POUR VOTRE SANTÉ, MANGEZ AU MOINS CINQ FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR. WWW.MANGERBOUGER.FR

Voulant agir seul mais soumis à l'accord des Américains, Paris n'a effectué que deux raids contre l'Etat islamique.

Par **THOMAS HOFNUNG**

Vendredi, l'armée française n'avait effectué que deux frappes (les 19 et 25 septembre) sur des positions de l'Etat islamique en Irak, depuis le lancement de l'opération «Chammal». Un résultat modeste lié paradoxalement à la volonté d'autonomie manifestée par Paris.

COMMENT EXPLIQUER CE NOMBRE LIMITÉ ?

Lors du déclenchement des opérations aériennes en Irak, le président de la République a assuré que l'armée française agirait de manière autonome. La réalité est plus complexe : lors d'une frappe, si l'ordre ultime de tir émane bien du commandement français, Paris doit coordonner son action avec le leader de la coalition pour éviter tout incident ou doublon. Autrement dit : agir en concertation avec le commandement américain installé au Qatar, lui-même en liaison avec le QG de Tampa (Floride).

«Les Américains font la police du ciel au-dessus de l'Irak», résume un observateur. Mais refusant de jouer les «supplétifs» de Washington, Paris veut choisir ses cibles en connaissance de cause, sur la base de ses propres renseignements recueillis grâce à des moyens satellitaires et aux missions de reconnaissance effectuées par les Rafale stationnés aux Emirats arabes unis. «Trois jours de reconnaissance ont été nécessaires avant la première frappe», note l'eurodéputé (UMP) Arnaud Danjean, spécialiste des questions de défense.

Contrairement aux Américains et aux Britanniques, nous connaissons mal le terrain irakien, et si on veut maîtriser la chaîne de bout en bout, cela prend du temps. L'essentiel des missions menées par l'aviation française depuis le 15 septembre a été consacré au renseignement. «La mission de nos forces consiste à fournir de l'appui aérien aux forces irakiennes et aux combattants kurdes : cela passe par des frappes, mais aussi et surtout



La France, force de frappe limitée en Irak

par la fourniture d'informations à nos alliés», dit-on à la Défense.

UN «VETO» AMÉRICAIN ?

«Depuis le début de l'intervention, les Américains ont retoqué toutes nos propositions de frappes, sauf celle du 19 septembre dans la région de Mossoul, assure un haut responsable français. Ils arguent que nos «dossiers d'objectifs»

[les cibles définies à l'avance, ndlr] ont besoin d'être réactualisés. Nous sommes de fait intégrés au dispositif dirigé par les Américains.» A Paris, l'état-major réfute pourtant toute idée de veto technique bridant son action, évoquant seulement «un dialogue permanent» entre alliés sur l'opportunité de frapper tel ou telle cible. «Les Américains ne nous sifflent pas pour qu'on rapplique», clame cet officier supérieur. Ils peuvent

néanmoins demander discrètement de revoir la copie. «En Irak, nous faisons face à un adversaire très mobile», avance le même officier à propos du nombre limité de frappes françaises, lesquelles ont visé des cibles statiques (un dépôt de carburant et de munitions près de Mossoul, une base militaire à Fallouja). Or le meilleur moyen de «rafraîchir» un renseignement avant de déclencher une frappe est encore de disposer de commandos au sol. «En Libye, nous avons des forces spéciales, précise une source bien informée à Paris. En Irak, nos militaires forment les combattants kurdes auxquels nous avons livré des armes.» Lesquels pourront, demain, guider les avions de la coalition.

LA FRANCE A-T-ELLE LES MOYENS DE SES AMBITIONS ?

Le dispositif français impliqué est

très limité : 6 Rafale, un avion de surveillance de type Atlantique 2 et un avion ravitailleur C-135, le tout encadré par 750 militaires aux Emirats arabes unis. «On ne peut pas faire des miracles», juge un expert. «En Irak, nous effectuons des frappes avant tout diplomatiques», renchérit le député européen Arnaud Danjean. «Obama, qui s'était fait élire en promettant le retrait d'Irak, a bien besoin des Français sur la photo», note un responsable français. Pour l'instant, Paris n'envisagerait pas de muscler son dispositif. Pour des considérations géostratégiques : «La vraie priorité de Paris reste la Libye», dit une source.

Les autorités françaises s'alarment en effet du regain d'activité des groupes terroristes dans la bande saharo-sahélienne, qui ont établi leur base arrière dans le Sud libyen. En participant à la coalition en

Irak, Paris escompte en retour un soutien actif à une future action en Libye. Les raisons financières jouent aussi. Alors que le budget alloue cette année 450 millions au financement des opérations extérieures («Opex»), «on est sur une trajectoire de 1,2 milliard d'euros à la fin de l'année», dit un responsable français. Le déploiement de 3 000 hommes dans le Sahel et la difficulté à désengager les 2 000 militaires déployés en Centrafrique pèsent. Théoriquement, le dépassement du budget Opex est pris en charge par tous les ministères, y compris par la Défense, au prorata de son poids dans le budget (environ 20%). En fait, le financement de la loi de programmation militaire (2014-2019) est déjà tributaire de l'obtention de recettes exceptionnelles. La France est ratrapée par le principe de réalité. ◆

REPÈRES

La coalition internationale menée par les Etats-Unis comprend une quarantaine de pays. Officiellement, il n'y aura pas de troupes au sol. La France a commencé ses missions de reconnaissance en Irak le 15 septembre et mené sa première frappe le 19. Il s'agit d'affaiblir les capacités jihadistes pour que l'Irakien reprenne le dessus dans les combats. Avec leurs alliés arabes, les Etats-Unis ont bombardé mardi pour la première fois des positions en Syrie.

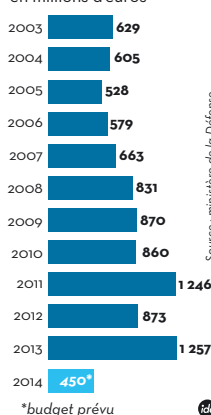
200

raids américains ont été conduits depuis le 8 août en Irak et en Syrie. C'est cent fois plus que le nombre de frappes françaises, concentrées pour le moment sur les positions de l'Etat islamique en Irak.

«Notre position a maintenant changé. Le processus qui va suivre sera totalement différent.»

Recep Tayyip Erdogan le président turc, à son retour de l'Assemblée générale de l'ONU à New York, suggérant que son pays pourrait rejoindre la coalition militaire contre l'Etat islamique. A ce jour, 160 000 réfugiés syriens, en majorité kurdes, ont franchi la frontière turque

Le coût des opérations extérieures françaises



Une écrasante majorité a approuvé la décision du Premier ministre de frapper l'Irak, rien que par les airs, et dans le but précis d'éliminer l'EI.

Les députés britanniques votent une intervention a minima

Depuis déjà plusieurs semaines, six chasseurs bombardiers Tornado de la Royal Air Force, stationnés à Chypre, étaient prêts à décoller. Le feu vert a été donné vendredi après le vote à la Chambre des communes des députés britanniques (524 pour et 43 contre). Le Royaume-Uni est donc désormais officiellement engagé dans les opérations offensives – les frappes aériennes en Irak – de la coalition internationale réunie autour des Etats-Unis. L'issue du vote des parlementaires britanniques ne faisait guère de doute, les trois principaux partis – conservateurs, libéraux-démocrates et l'opposition travailliste – s'étant tous prononcés en faveur de ces frappes.

Si le Royaume-Uni entre dans la bataille avec un temps de retard, sur la France par exemple, c'est que David Cameron a pris grand soin de réunir le plus large consensus sur la mission la plus restreinte possible : des frappes aériennes uniquement, en Irak, et pour détruire l'organisation terroriste de l'Etat islamique (EI). Le Premier ministre britannique gardait en tête l'humiliation cuisante d'un vote perdu il y a dix-huit mois sur une intervention en Syrie en représailles à l'utilisation d'armes chimiques par le régime de Bachar al-Assad. «Il est de notre devoir de participer» à la coalition, a déclaré David Cameron devant une Chambre des communes pleine à craquer. «Cette opération internationale vise aussi à protéger nos concitoyens, à protéger les rues du Royaume-Uni», a-t-il dit en ouverture d'un débat qui aura duré sept longues heures.

«Erreurs». S'il a réaffirmé que l'engagement se limiterait à des frappes aériennes en Irak, le Premier ministre n'a pas caché que la durée de celui-ci se traduirait plus en «années qu'en mois». Il a promis qu'il n'y aurait aucune extension de cet engagement en Syrie sans nouveau vote aux Communes. Mais a aussi prévenu qu'en cas de danger «humanitaire imminent», il se réservait le droit d'ordonner une action militaire avant d'en référer

au Parlement. Outre le vote perdu sur la Syrie, David Cameron avait aussi en tête le précédent de 2003 et la participation des forces britanniques à la coalition en Irak qui avait divisé le pays. Et coûté au Premier ministre de l'époque, le travailliste

légimité de l'intervention britannique. Il l'a répété à plusieurs reprises, le doute n'est pas permis. L'intervention de la coalition a lieu à la «demande expresse du gouvernement démocratique irakien» et est donc «absolument légale».

«Les interventions en Irak, en Afghanistan et [...] en Libye, n'ont pas vraiment été des succès.»

David Winnick député de l'opposition

Tony Blair, sa réputation. «Nous ne sommes pas en 2003», a-t-il martelé. «Nous ne sommes pas en 2003 mais nous ne devons pas utiliser les erreurs du passé comme une excuse pour une forme d'indifférence ou d'inaction.» Et la première leçon à tirer, a-t-il expliqué, concerne la

Même si le soutien d'une majorité de députés à la résolution présentée par le gouvernement était acquis avant le débat, les 80 interventions d'élus ont reflété des inquiétudes réelles sur les conséquences de ces actions et la crainte d'assister à un embourbement semblable aux précédents irakien et afghan. «Les interventions en Irak, en Afghanistan et, sous votre législation, en Libye, n'ont pas vraiment été des succès»,

s'est ainsi interrogé David Winnick, député travailliste. **Opinion.** David Cameron savait aussi en arrivant devant les parlementaires qu'il avait le soutien d'une majorité de l'opinion publique. Selon un sondage YouGov, 57% des Britanniques soutiennent le principe des frappes aériennes. Or, cet appui n'a fait qu'augmenter au cours des dernières semaines. La décapitation de l'otage David Haynes, les menaces pesant sur un autre, Alan Henning, sans parler de la présence d'autres otages britanniques en Irak et en Syrie – dont on ne connaît pas le nombre – ont brisé les réticences de l'opinion publique.

De notre correspondante à Londres SONIA DELESALLE-STOLPER

EXPOSITION
du 26 septembre 2014 au 4 janvier 2015

Matière grise

MATÉRIAUX
RÉEMPLOI
ARCHITECTURE

JE PEUX ENCORE SERVIR!

PAVILLON DE L'ARSENAL, 21 boulevard Morland 75004 Paris, entrée libre
programme et infos sur www.pavillon-arsenal.com

leboncoin.fr
vendez, achetez, près de chez vous

les bâtisseurs
BELLASTOCK

diversement
Télérama

EK

Avivre

société

arte

LE L

Illustration : Bonnetine, Conception graphique : Carling design

Des combattants kurdes (peshmergas) à l'entraînement dans le nord de l'Irak, le 22 septembre. L'essentiel de la mission des Français consiste à leur apporter un soutien. PHOTO AHMED JADALLAH, REUTERS

VU DE LVIV

Par SÉBASTIEN GOBERT

En Ukraine, l'Otan occupe le terrain... de la formation

Caoulés et camouflés, des militaires ukrainiens s'approchent d'une maison à la lisière d'une forêt, tenue par des terroristes polonais. Dans le vacarme des fusils-mitrailleurs, ils lancent un assaut. Le bâtiment est pris en quelques minutes. Mais ici, tout le monde a gagné. Ni victimes ni balles réelles. «Les techniques enseignées pendant les exercices multinationaux "Rapide Trident - 2014" visent à apprendre à travailler ensemble, selon les standards de l'Otan, et à faire face aux nouveaux types de conflit», commente le major Cozma de l'armée moldave, ici secondé par le lieutenant américain Johnston.

Du 15 au 26 septembre, ce sont 1200 soldats, venus de 15 pays, qui se sont rassemblés sur le vaste camp d'entraînement de Yavoriv, dans l'extrême-ouest de l'Ukraine. La plupart des délégations viennent d'Etats membres de l'Otan. Dans un contexte extrêmement tendu dans la région, les Etats-Unis marquent le coup, avec un détachement de plus de 200 hommes. Une manière d'assurer que «l'Ukraine n'est pas seule», comme l'affirme John McHugh, secrétaire américain pour l'armée de terre, en visite officielle à Yavoriv, qui déplore les «actions irresponsables de la Russie» au cours des derniers mois.

L'Alliance atlantique exclut toute intervention directe dans le Donbass, ne serait-ce qu'une présence militaire durable en Ukraine, alors que l'inquiétude règne : «Il y a soixante-quinze ans, la Russie soviétique envahissait cette région. La menace qui existait alors reste réelle aujourd'hui», prévient le lieutenant général américain Frederick «Ben» Hodges, commandant des forces terrestres de l'Otan, qui promet conseil et assistance à une armée ukrainienne qui «a tout de même résisté de manière remarquable à l'agression russe». Avec beaucoup de diplomatie, le gradé souligne néanmoins les dysfonctionnements apparus dans la chaîne de commandement ou encore des insuffisances matérielles et logistiques. «Un proverbe militaire dit que ne pas nourrir ses propres soldats revient à régaler l'armée de quelqu'un d'autre...» lance-t-il d'un air innocent.

Les accords de Minsk ont fait baisser la tension dans le Donbass, mais la perspective d'un déploiement sur le terrain reste réelle pour les 600 soldats ukrainiens mobilisés dans les manœuvres. «Nous sommes mis dans des situations similaires au terrain de l'Est, tenu par les séparatistes», explique le jeune soldat ukrainien Oleksandr Chaptala. Les techniques de nos alliés de l'Otan nous aident beaucoup. Pour l'heure, il devra s'en contenter. ◆

1 milliard

de dollars (787 millions d'euros), c'est le montant de l'emprunt approuvé au Sénat nigérien sur demande du président, Goodluck Jonathan, pour renforcer l'armée contre Boko Haram. Si la Biélorussie doit fournir des hélicoptères, le reste des fournisseurs n'a pas été précisé.

LES GENS



ERIC HOLDER
LÂCHE
LA JUSTICE
AMÉRICAINE

Sa dernière annonce officielle aura été la baisse «historique» de la population carcérale, résultat de sa réforme pour mettre fin à la «spirale destructrice de pauvreté, de criminalité et d'incarcération qui a piégé [...] en particulier les gens de couleur». Eric Holder était le premier Afro-Américain à occuper le poste de ministre de la Justice. Nommé dès 2008, il a tiré sa révérence jeudi, pour des raisons qu'il n'a pas précisées. Salué comme le «champion du combat pour les droits civiques» par la puissante organisation de défense des libertés ACLU, il s'est illustré récemment en tentant d'apaiser les émeutes raciales de Ferguson. S'ajoutent à son bilan une victoire à la Cour suprême pour le mariage gay et l'amorce d'une réflexion sur les méthodes controversées d'exécution. Il met fin à vingt-six ans de carrière. PHOTO AFP

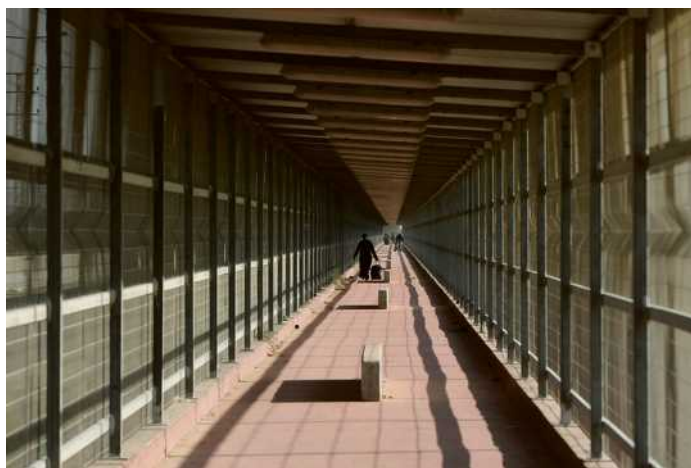
L'HISTOIRE

L'ÂNE AMOUR À LA POLONAISE

Au zoo de Poznan, deux mères de familles se sont plaintes de voir un couple d'ânes copulant en public. Une conseillère municipale d'opposition a vite repris l'affaire et le zoo a fait installer un grillage entre Napoléon et Antonina, ensemble depuis dix ans et parents de six ânon. Rapportée par la presse, l'affaire a fait rire et suscité de la sympathie pour les deux ânes. Après une pétition, le zoo a finalement laissé l'amour triompher.

Palestine : la grande réconciliation

ACCORD L'Autorité palestinienne a acté son retour à Gaza sous la coupe du Hamas depuis 200.



Le poste-frontière d'Erez, seul passage entre la bande et Israël. PHOTO MAHMUD HAMS.AFP

Pour une surprise, c'en est une de taille. Alors que l'on pensait les négociations du Caire gelées jusqu'au mois prochain, le Hamas de Gaza et l'Autorité palestinienne (AP) de Cisjordanie ont discuté jeudi à l'abri des regards, et sous les auspices de l'Egypte, un accord prévoyant que l'AP reviendra officiellement dans l'enclave plus de sept ans après en avoir été expulsée par le putsch de l'organisation islamiste de juin 2007. Une victoire pour le président Mahmoud Abbas (Fatah), qui a également réussi à convaincre le Hamas de renoncer à ses litanies sur la destruction d'Israël pour endosser un plan prévoyant la création d'un Etat palestinien indépendant «dans les frontières de 1967». C'est-à-dire sur l'ensemble de la Cisjordanie, à Gaza, ainsi qu'à Jérusalem-Est, la partie arabe de la ville.

Etape. L'accord du Caire entre le Fatah et le Hamas est «applicable immédiatement». Au niveau palestinien, il constitue une révolution. Il

marque une étape importante dans le processus de réconciliation entre les factions antagonistes, qui avait débuté par la création d'un gouvernement d'union nationale en juin, quelques semaines à peine avant le déclenchement de l'opération «Bordure protectrice». Dans les prochaines semaines, 3 000 hommes des services de sécurité de l'Autorité palestinienne, dont certains auront préalablement été formés par l'Egypte, seront déployés à Gaza. Ils y assureront les contrôles des points de passage avec Israël et l'Egypte.

L'accord prévoit aussi que le gouvernement d'union nationale – donc l'AP – prendra en charge la gestion de l'enclave. Le «gouvernement» du Hamas disparaîtra de fait au profit de celui – unitaire – siégeant à Ramallah (Cisjordanie), désormais seul interlocuteur de la communauté internationale. Un point important à quelques semaines de l'ouverture de la conférence des donateurs, au cours de laquelle de nom-

breux pays, dont la France, débloquent des fonds en vue de la reconstruction de la bande de Gaza. Selon les estimations de l'AP, 8 à 10 milliards de dollars (6,3 à 7,9 milliards d'euros) seront nécessaires.

Blocus. Le retour de l'Autorité à Gaza devrait atténuer certaines des appréhensions de Benyamin Nétanyahou et de son gouvernement, qui refusaient d'envisager la levée du blocus de l'enclave, ou son assouplissement, tant que les hommes du Hamas contrôlaient les points de passage. «Nétanyahou n'a pas spécialement confiance en l'AP, mais le fait que les services de sécurité palestiniens de Cisjordanie servent de filtre est bien vu à Jérusalem. Car aux yeux des Israéliens, ils valent toujours mieux que les «terroristes» du Hamas», explique le spécialiste Ohad Hemo. Qui poursuit : «De toute façon, le déploiement des soldats de l'AP à Gaza n'est qu'une des pièces du puzzle visant à éviter le déclenchement de nouvelles violences.»

NISSIM BEHAR

MERCREDI 1^{ER} OCTOBRE AVEC LIBÉRATION

Paris MÔMES

Le magazine de la culture et des loisirs pour les petits et pour les grands

Libé

Paris Mômes, partenaire de Mon 1^{er} festival : 250 séances du 22 au 28 octobre.

Pour le juriste Dominique Rousseau, la Chambre haute, qui sera en partie renouvelée ce dimanche, a perdu sa légitimité.

Recueilli par **NATHALIE RAULIN**

Dimanche, le Sénat pourrait rebasculer à droite lors du renouvellement de la moitié de ses sièges. Le constitutionnaliste Dominique Rousseau explique en quoi cette institution représente une «France qui n'existe plus».

Pourquoi la bascule du Sénat à gauche en 2011 n'a pas permis d'améliorer l'image de cette Assemblée ? Au-delà des couleurs politiques, il y a un phénomène de structure : avant d'être de gauche ou de droite, les sénateurs sont d'abord sénateurs ! En outre,

INTERVIEW

il y avait une majorité de gauche mais pas une majorité présidentielle au Sénat, au contraire de l'Assemblée nationale. Du coup, pendant trois ans, la Haute Chambre a très souvent manifesté son opposition aux projets de loi du gouvernement. Lorsqu'il s'agit de lois ordinaires, cette posture ne peut que retarder le vote, puisque l'Assemblée conserve le dernier mot. En revanche, dès qu'il s'agit de textes touchant à la Constitution, le Sénat a un vrai pouvoir de blocage, comme on l'a vu avec le droit de vote des étrangers ou la réforme du Conseil supérieur de la magistrature, dont l'objectif était pourtant de renforcer l'indépendance de la justice vis-à-vis du pouvoir... Aux yeux de l'opinion, le Sénat apparaît au mieux comme un ralentisseur, au pire comme un empêqueur.

N'est-ce pas légitime de s'interroger sur le bien fondé de son existence ?

C'est un questionnement ancien et récurrent. Il y a quinze ans, Lionel Jospin le qualifiait déjà «d'anomalie démocratique». De fait, cette deuxième Chambre n'appartient pas à la tradition républicaine française. En 1791, la première Constitution ne prévoyait qu'une seule Assemblée. En 1848, le rétablissement de la république ne prévoit pas de deuxième Chambre. Il faut attendre 1875 et la III^e République, pour que le Sénat apparaisse. Il est alors le produit d'une négociation entre les républicains, qui n'en veulent pas, et les monarchistes, alors majoritaires à l'Assemblée, qui conditionnent leur adhésion au nouveau régime, à la création de cette deuxième Chambre : le Sénat contre la république. Dans l'esprit des monarchistes, avoir un Sénat dévolu aux notables et à la ruralité

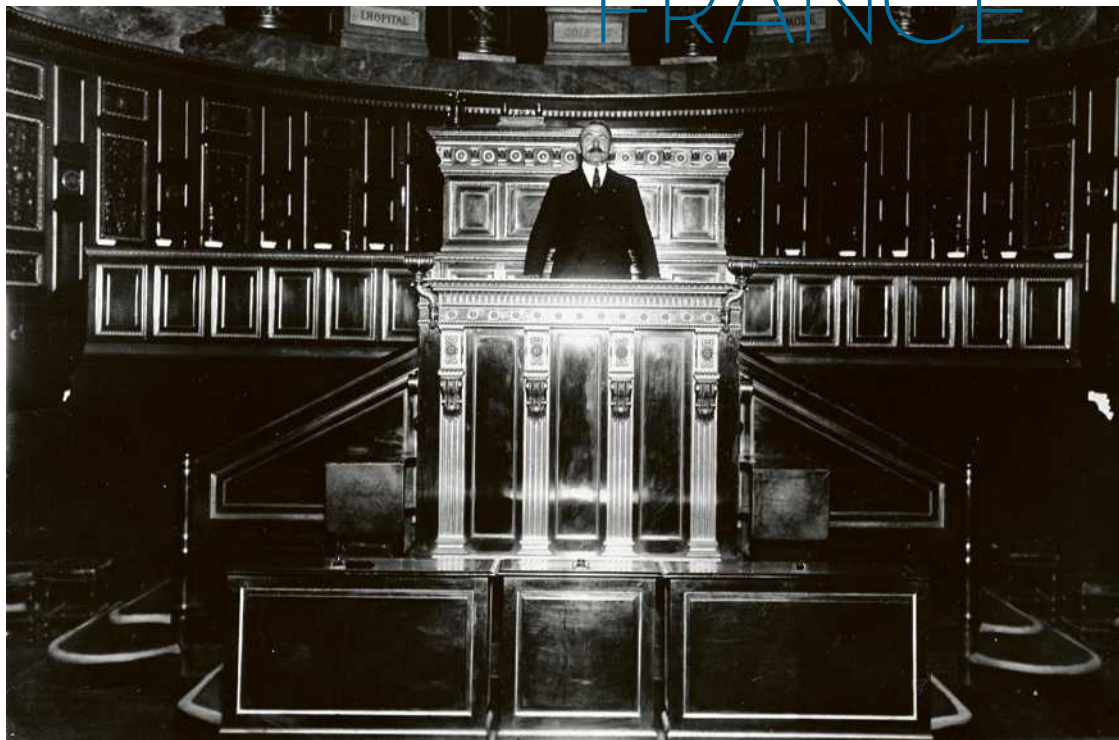


Photo non datée (vers 1920). Pour Dominique Rousseau, le Sénat «représente une France qui n'existe plus». PHOTO ALBERT HÄRLINGUE, ROGER-VIOLETT

«L'indifférence actuelle peut faire disparaître le Sénat»

était la garantie que la politique suivie serait conservatrice. Le Sénat est alors clairement conçu pour limiter, contraindre, empêcher l'expression du peuple au travers de l'Assemblée nationale, élue au suffrage universel direct. L'histoire a laissé des traces : dans l'inconscient collectif, le Sénat est là pour brider le pouvoir du peuple et la démocratie.

Le Sénat avait donc un rôle politique important ?

Oui et il l'a joué avec force. Sous la III^e République, il s'est par exemple opposé avec succès au droit de vote des femmes. Sous la V^e République, il a empêché la modernisation des institutions : quand de Gaulle, en 1969, propose de créer les régions et de réformer la deuxième Chambre pour en faire une Assemblée de socioprofessionnels et de représentants des territoires, il se heurte à l'opposition violente des sénateurs. C'est le président du Sénat Alain Poher qui prend la tête du cartel des non et fait échouer la réforme... Sous Mitterrand, le Sénat s'est opposé à l'extension du champ des référendums aux questions touchant aux droits fondamentaux (1984), puis, au droit pour les citoyens de con-



tester la constitutionnalité de la loi (1990).

Le Sénat conserve-t-il une utilité ?

Non dans sa configuration actuelle. Tout simplement parce qu'on ne sait plus ce qui fonde la légitimité du Sénat. Il est resté très largement cette Assemblée du «seigneur et de la châtaigne» qui incarne davantage la France du début du XX^e que celle du XXI^e siècle. Or, les espaces territoriaux qui portent aujourd'hui la légitimité sociale, culturelle et économique, ce sont les métropoles. On peut le regretter mais c'est ainsi. Et ces dernières sont très peu représentées au Sénat, au regard des petites communes. Tant que l'Assemblée sénatoriale ne sera pas composée d'élus des grands espaces urbains, fers de lance de la France moderne, sa légitimité sera vacillante.

Le Sénat peut-il regagner ses lettres de noblesse ?

Il doit plutôt gagner ses lettres de modernité ! Et il ne les gagnera pas dans le cadre de notre organisation institutionnelle actuelle. Aujourd'hui, le Sénat est au mieux un clone raisonné de l'Assemblée nationale. Il n'aura de légitimité que si la France devient un Etat, sinon fédéral, au moins régional. Dans

REPÈRES

Dimanche, 179 sièges de sénateurs sur 348 sont renouvelés. Les sénateurs sont élus par un collège de 87 500 «grands électeurs» (députés, conseillers régionaux, conseillers généraux, conseillers municipaux...).

51%

des Français considèrent que le Sénat joue un rôle important dans la politique nationale, soit un score en baisse de 16 points par rapport à celui de 2011 (67%) et de 10 points par rapport à 2008 (61%).

Sondage Ifop pour «Dimanche Ouest-France», réalisé les 8 et 9 septembre auprès de 1 002 personnes.



SUR LIBÉ.FR

Direct Suivez le scrutin et les résultats des sénatoriales dimanche à partir de 17 heures.

cette hypothèse alors, oui, deux Chambres seraient indispensables : l'Assemblée nationale comme expression du peuple et le Sénat comme représentant des collectivités territoriales.

Le fédéralisme n'est pas vraiment dans l'air du temps...

Nos gouvernants hésitent entre le retour à l'Etat central et l'avancée vers un Etat décentralisé. A preuve, le regroupement des régions va plutôt dans un sens décentralisateur mais la construction du Grand Paris repose encore sur une conception jacobine. Comme sur beaucoup de sujets, on est dans un entre-deux déroutant au sens premier du terme c'est-à-dire que la société ne sait pas quelle route lui proposent les gouvernants.

Est-il condamné à disparaître ?

Le Sénat, dans sa forme actuelle, représente la France de la première moitié du XX^e siècle ; comment pourrait-il continuer à représenter une France qui n'existe plus ? Difficile de donner à une assemblée de la France d'hier, un rôle dans la construction de la France de demain ! Il est là le décalage. Et le risque existe que l'indifférence actuelle à l'égard du Sénat finisse un jour par le faire disparaître du paysage institutionnel. Comme en Suède qui a abandonné le bicamérisme. ♦

A la Grande Mosquée, entre soutien et indignation

A Paris, les musulmans rassemblés vendredi en hommage à Hervé Gourdel ont aussi dénoncé un climat d'islamo-phobie.

Par **WILLY LE DEVIN**
et **SYLVAIN MOUILLARD**
Photos **BRUNO CHAROY**

Ils sont un peu plus de 1000, vendredi après-midi, pour «crier leur colère» contre les amalgames, devant la Grande Mosquée de Paris. Plus de quarante-huit heures après la décapitation d'Hervé Gourdel par Jund al-Khilafah, un groupe jihadiste algérien affilié à l'Etat islamique (EI), l'indignation reste vive chez les musulmans. Pour les personnes ayant répondu à l'appel, il s'agit d'abord de condamner l'EI. Et ensuite de dénoncer l'exhortation aux excuses par une partie de l'opinion publique, perçue par certains musulmans de France comme de plus en plus islamophobe. Il faut sûrement chercher dans cette forme de pression les raisons d'une affluence modeste.

QUOLIBETS. L'horaire, 14 heures, ne semble également pas très opportun. Enfin, il apparaît que peu de musulmans désirent suivre l'appel des autorités officielles de l'islam de France. Dans la foule, les quolibets fusent, notamment à l'encontre de Dalil Boubakeur, le président du Conseil français du culte musulman (CFCM), considéré comme le leader



Devant la Grande Mosquée de Paris, vendredi.

REPORTAGE

fantoche d'un «vaste panier de crabes». Dalil Boubakeur, justement, est le premier à prendre la parole sur le perron de l'édifice religieux. Il tient à saluer la mémoire de Hervé Gourdel, «lâchement assassiné dans un traquenard odieux». Citant le Coran («Tuer un homme, c'est comme si on tuait l'humanité»), il défend

le «véritable islam», celui qui défend la «sacralité de la vie». Abderrahmane Dahmane, président du Conseil des démocrates musulmans, poursuit en évoquant la décennie noire en Algérie, «pour se rappeler que les musulmans ont été et sont toujours, eux aussi, les victimes du terrorisme.» «Face à ces inhumains, s'empêche-t-il, il faut organiser un front uni.» La

plus applaudie est indiscutablement la maire de Paris, Anne Hidalgo, lorsque, dans le sillage du ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, lundi, elle lance un galvanisateur «la France n'a pas peur car nous sommes debout tous ensemble».

«LIE». Abdallah Zekri, président de l'Observatoire national contre l'islamophobie, conclut en insistant sur la

nécessité «de ne pas tomber dans le piège des raccourcis car, à cause de l'Etat islamique, l'islamophobie monte un peu plus chaque jour en France». Vers 15h30, les premières personnes commencent à se disperser. Parmi elles, Salyha, la quarantaine, qui a longuement hésité avant de s'associer au mouvement. «Je suis musulmane, non pratiquante, et je pense qu'on n'a pas à se justifier par

rapport aux massacres commis par la lie de la société, sous prétexte d'une religion qu'elle ne connaît même pas», juge-t-elle. Cette «pègre», à ses yeux, doit être combattue : «Il faut les éliminer.» Kamel, 34 ans, salue quant à lui Gourdel, «un compatriote». «C'est aussi l'occasion de répéter, encore une fois, que l'islam n'a rien à voir avec le terrorisme et qu'on condamne ces meurtres.»



RABAH 42 ANS, INSTALLATEUR GÉNÉRAL:

«On a perdu quelqu'un de notre famille»

«Je suis venu rendre hommage à Hervé Gourdel. Ceux qui l'ont tué, c'est comme s'ils avaient touché à tous les Français. Je suis originaire de Kabylie et de la région où il a été enlevé. Je connais les habitants de ce coin, ce sont des gens qui ont partagé beaucoup de choses avec la France depuis la guerre. Pour eux, un Français vivant en Algérie, c'est un Algérien. On a perdu quelqu'un de notre famille. Les musulmans comme moi veulent dire que l'islam est une religion

VERBATIM

de paix et que nous ne sommes pas des terroristes. Malheureusement, beaucoup de gens, dans les médias ou le monde politique, ont tendance à faire cet amalgame. Ça fait mal au cœur d'entendre des choses comme ça. Des fois, j'ai envie de m'isoler, de me cacher, de ne pas parler de ma religion. Mais, aujourd'hui, j'ai décidé de le faire, qui plus est devant un lieu symbolique comme la Grande Mosquée de Paris, construite en hommage aux morts musulmans de la Première Guerre mondiale. Les

gens qui sont là sont des héritiers de la France.

«C'est parfois dur de prendre la parole devant les médias, mais il faut le faire. En France, on peut dire les choses sans se cacher, contrairement à d'autres pays. Cette liberté de parole, il faut l'utiliser, on n'a rien à cacher. Quant à l'intervention militaire française en Irak, je la soutiens complètement. Il ne faut pas laisser ces terroristes avancer et gagner du terrain, sinon on deviendra leurs prisonniers.»

Recueilli par S.M.



RAFIKA 30 ANS, EMPLOYÉE DANS LA COMMUNICATION:

«Il faut arrêter la confusion entre islam et islamisme»

«Je voulais me mobiliser avec mes frères et sœurs musulmans, et les humains en général, pour expliquer que l'assassinat d'Hervé Gourdel n'a absolument rien à voir avec l'islam. Je suis musulmane, libre et tolérante.

«Il faut corriger les termes pour arrêter avec la confusion : l'islam, c'est tout à fait autre chose que l'islamisme. Le fait que François Hollande ait déclaré la guerre à l'Etat islamique est d'ailleurs une très bonne chose. Ces islamistes sont inhumains. A

ceux qui me traitent de terroriste, aux racistes de tous poils, je leur conseille de regarder ce que signifie réellement être musulman. C'est une religion de liberté et de justice, mais certains ne cherchent pas à la découvrir.

«C'est vrai que nous ne sommes pas très nombreux cet après-midi à ce rassemblement devant la Grande Mosquée. C'est un peu normal, un vendredi après-midi, les gens travaillent. Mais il faut savoir que nous, les présents, représentons une majorité silencieuse. Trop souvent, les

musulmans ont peur de prendre la parole. Or, il faut que notre petite voix soit entendue. Pour cela, nous aurions dû nous rassembler davantage, à plus grande échelle, par exemple à la Bastille ou place de la Nation. Le problème, c'est que les musulmans sont trop sages : on n'est pas assez visibles, on ne veut pas se montrer. Parfois, on nous fait du mal, et on pardonne immédiatement, alors qu'on devrait crier très fort notre opposition.»

Recueilli par S.M.



RIADH 32 ANS, INFORMATICIEN:

«J'ai des amis qui se sentent blessés de devoir se justifier»

«C'est important de montrer que la communauté musulmane et, par extension, les non-croyants ne sont pas complices des crimes commis par l'Etat islamique ou Daech – appelez-le comme vous voulez puisque, de toute façon, ça veut dire la même chose. Les décapitations perpétrées par ce groupe me terrorisent. On oublie trop souvent que ce sont les musulmans qui en sont les cibles et les premières victimes. Tuer au nom de notre religion est intolérable.

«J'ai des amis qui se sentent blessés de devoir se justifier. Je peux comprendre. Cette présomption de violence n'est pas forcément agréable. En tant que Tunisien arrivé récemment en France, je me sens très loin de ce qu'il se passe en Syrie. Je pratique ma foi posément, je m'occupe de ma famille et de mon boulot. La chose la plus terrible c'est que, par la faute de l'Etat islamique, l'islamophobie monte en France. Les gens bêtes ou racistes se défont sur les musulmans. Ça me rend très malheureux.

«Pour s'en sortir, il faut que l'islam fasse de la pédagogie, communique. Il faut mettre des définitions précises sur les mots "jihad", "islamisme", "charia". De loin, on croirait qu'il s'agit d'un package obligatoire, or pas du tout. La confusion vient du fait qu'il y ait plein d'islams différents entre l'Arabie Saoudite, l'Egypte, la Tunisie, l'Iran... Pour les catholiques, c'est plus simple, il n'y a qu'un guide suprême : le pape. Il faut parler d'une même voix pour prôner la paix.»

Recueilli par W.L.D.

LES GENS



L'EX-MODEM JEAN-LUC BENNAÏM CRÉE UN PARTI PRO-HOLLANDE

Jean-Luc Bennaïm, ancien Verts et ex-Modem, lance samedi à Paris une nouvelle formation politique, le Front démocrate (FD). «*Nous sommes un parti d'alliance*», affirme son fondateur. «*La ligne politique ne se discute pas*», il s'agit de «*soutenir l'exécutif*». Pour cet ex-secrétaire national des Verts devenu intime de François Bayrou, «*personne ne ferait mieux*» que François Hollande. S'il a décidé de créer le FD, c'est en réaction à «*la division totale de l'ex-majorité de gauche dans le pays*». Il critique ainsi «*les écologistes qui ne savent plus où ils sont, le Parti radical de gauche qui joue ses petites cartes, une partie du PS qui joue le Grand Soir, le PCF qui joue la gauche de la gauche*». Quant au Modem, qu'il a rejoint en 2007, il s'est, selon lui, «*remis dans une structure partisane unique*». «*Visiteur régulier*» de Hollande, Bennaïm affirme : «*Nous assumons nos responsabilités, en soutenant cette politique réformatrice et ambitieuse*». PHOTO ISABELLE RIMBERT

4

4 points de hausse de popularité pour François Hollande.

Selon la dernière livraison de l'Observatoire de la politique nationale-BVA-Orange, le chef de l'Etat obtient 23% d'opinions positives, contre 76% de négatives. L'effet «*chef de guerre*» appelant à l'unité nationale ? Sans doute, puisque dans le même temps, 67% des Français soutiennent l'intervention militaire en Irak. Manuel Valls, lui, est quasiment stable (+1) à 38% de bonnes opinions. A noter que le retour en politique de Nicolas Sarkozy n'affecte pas la cote de l'ex-président : 33% des Français souhaitent qu'il ait davantage d'influence sur la vie politique française (ils étaient 32% il y a trois mois).

Réalisé les 25 et 26 septembre auprès de 1000 personnes.

L'HISTOIRE

L'ÉLYSÉE PASSE SON BUDGET 2015 SOUS LA BARRE DES 100 MILLIONS

Voilà un engagement que François Hollande peut se targuer d'avoir tenu. Les dépenses de l'Élysée, laissées à 109 millions d'euros par Nicolas Sarkozy, passeront sous la barre des 100 millions dans le budget 2015 -auquel Europe 1 a eu accès et qui sera dévoilé mercredi en Conseil des ministres. «*Aucune administration publique n'a atteint un tel niveau d'économies en si peu de temps*», s'est félicitée sur les ondes la directrice de cabinet du chef de l'Etat, Sylvie Hubac. Neuf millions d'économies réalisées grâce à des coupes tous azimuts : l'effectif de l'Élysée a été ramené de 882 personnes en 2012 à 828 en 2015, le nombre de voitures de 88 à 70, le budget déplacements de 19 millions d'euros à 14 millions. Et 80% des dépenses de fonctionnement sont désormais soumises à des appels d'offres, contre 29% en 2012.



SUR LIBÉRATION.FR

Partis UDR, RPR, UMP et maintenant ? «*Changer le nom du parti, une manie de la droite française*»

Sarkozy, le faux air primaire

RETOUR L'ancien chef de l'Etat s'est engagé à la tenue d'une consultation à droite pour la présidentielle. Promesse de campagne ?



Nicolas Sarkozy était à Lambersart, jeudi, pour son premier meeting de retour. OLIVIER TOURON

Au premier jour de ce qu'il appelle en toute modestie sa «*longue marche*», Nicolas Sarkozy a voulu en finir avec les interrogations sur sa conversion au principe d'une primaire à droite pour 2017. Les candidats déclarés, Alain Juppé et François Fillon, ont plusieurs fois indiqué que toute remise en cause de ce principe gravé dans les statuts de l'UMP ferait courir un risque de scission. A Lambersart (Nord), Sarkozy a dégainé, pour les rassurer, un imparfait du subjonctif : «*Il y aura des primaires ! Qui pourrait de bonne foi douter qu'il en fût autrement ?*» Feignant de s'étonner qu'on puisse croire qu'il chercherait à contour-

ner cette compétition, il a fanfaronné : «*A-t-on oublié mon tempérament ?*»

«**Le meilleur.**» Les raisons de douter sont pourtant bien réelles : début 2013, les sarkozystes avaient bataillé contre la primaire, suggérant en vain au moment de la réécriture des statuts de l'UMP qu'un ex-chef de l'Etat souhaitant se représenter puisse être candidat d'office... Tout cela serait oublié. Juppé et Fillon n'auraient plus rien à craindre. «*Ne faisons pas de ce sujet une inutile querelle. Le moment venu, chacun d'entre vous pourra donc choisir celui ou celle qu'il considérera comme le meilleur. D'ici là, j'appelle chacun [...] à apporter sa pierre à l'édifice que nous*

sommes en train de reconstruire», a insisté Sarkozy.

«*Il y aura des primaires*» : le serment a-t-il convaincu ? «*On a appris à se méfier des serments de Sarkozy. Il avait dit, aussi, qu'il arrêterait la politique s'il était battu en 2012*», confiait vendredi un juppéiste. Comme l'édile de Bordeaux, Fillon et Le Maire exigèrent des garanties précises sur l'organisation de la primaire, qui doit être celle de l'UMP et du centre. Ce sera la condition de leur participation au «*vaste rassemblement*» qui leur est proposé. Du côté du think tank de jeunes élus UMP, la Boîte à idées, on souligne que «*le meilleur moyen de tuer la primaire est de ne pas s'en occu-*

per» et que, pour rendre possible ce scrutin qui pourrait rassembler 3 millions de personnes, «*il faudra rapidement réfléchir à la constitution de fichiers, engager les discussions avec des institutions comme la Cnil [Commission nationale de l'informatique et des libertés, ndlr] et la Commission des comptes de campagne*». Quoi qu'il en dise, Sarkozy s'engage dans un processus qui vise, à terme, à rendre superflue la primaire. A quoi bon organiser en 2016 une élection pour sélectionner le meilleur si lui-même devait réussir à bâtir dès 2015 sa «*grande formation politique du XXI^e siècle*», transcendant «*les clivages gauche-droite*» ? Et Sarkozy de répéter qu'il aura «*besoin*» de Juppé, de Fillon, de Le Maire. D'ex-collaborateurs et ministres «*expérimentés*», et même «*talentueux*», mais pas des concurrents. «*Chacun aura un rôle à la mesure de son travail au service du collectif*», a conclu, magnanime, l'orateur de Lambersart.

Convertis. Ignorant les précautions de langage de leur grand chef, plusieurs sarkozystes entrent ouvertement la primaire. Comme souvent, les plus zélés sont les convertis de fraîche date. C'est ainsi que François Baroin n'hésite pas à convoquer la «*tradition gaulliste*» - qu'il confond avec la chiraquienne - pour soutenir dans le Point que «*le chef du parti est le mieux placé pour la présidentielle*». Ajoutant dès lors que l'élection du président de l'UMP «*vaudra primaire*». «*Si Juppé et Fillon pensent avoir des chances de devenir président, ils auraient dû s'y présenter*», poursuit-il. Changement de pied spectaculaire : le 14 septembre, dans le Journal du dimanche, le maire de Troyes jugeait Juppé, Fillon et Sarkozy «*susceptibles de [...] représenter [la droite] avec des chances sérieuses de l'emporter en 2017*». Deux semaines plus tard, Baroin n'en voit plus qu'un, Sarkozy, qu'il accueillera jeudi à Troyes, pour un meeting. Encore plus explicite, Christian Estrosi a, lui, lancé que le «*rassemblement moderne autour de Sarkozy fera que cette primaire ne sera pas nécessaire*». Vérité maquillée à Lambersart.

Envoyé spécial à Lambersart (Nord)
ALAIN AUFRAY



Erasmus aurait accouché d'un million de bébés ? Pas possible. PHOTO J. SCRIBA, PLAINPICTURE

Bébés Erasmus, pipeau des unions européennes

INTOX La Commission a largement extrapolé ses chiffres sur le programme d'échange universitaire.

Un million de bébés nés grâce à Erasmus... Cette information-mignonne-tout-plein a été publiée en début de semaine par la Commission européenne. Relayée par tous les médias, elle a été adorée par les lecteurs, c'est l'un des articles les plus partagés cette semaine sur le site de Libé. Un coup de pub énorme pour le programme d'échange universitaire européen, créé en 1987, qui a bénéficié à 2,5 millions d'étudiants et souvent présenté comme l'une des plus grandes réussites de l'Union européenne. Enthousiaste, la Commission remet le paquet, en lançant lundi Erasmus+, s'adressant non plus aux seuls étudiants, mais aussi aux apprentis et aux enseignants. En France, plus de 500 000 personnes devraient bénéficier de bourses pour financer leur échange d'ici à 2020.

Pipeau. C'est dans ce contexte qu'a été publiée une étude d'impact vantant les effets bénéfiques du programme à tous les niveaux. Sur l'emploi d'abord : «Avec une expérience internationale, les diplômés risquent deux fois moins de devenir chômeurs de longue durée que ceux qui n'ont pas étudié ni suivi de formation à l'étranger.» Et sur la sphère personnelle. Erasmus «procure les liens sociaux», nous dit-on : 1 million de bébés, vous vous rendez compte ! On imagine ces

couples heureux racontant à leur enfant leur belle rencontre dans une auberge espagnole à la Klapisch, avec, en fond, du Bob Marley à la guitare... Au risque de casser l'ambiance, le «million de bébés», c'est du pipeau. Démonstration.

Le million ne figure nulle part dans l'étude. On s'est forcé les 229 pages de l'en-

Ce que la romantique Commission oublie de souligner, c'est que le programme produit plus de célibataires que de couples...

quête mise en ligne sur le site de la Commission. Il n'est jamais question de bébés. D'où sort donc ce chiffre ? D'un communiqué, où il est précisé que, «selon les estimations de la Commission, environ un million de bébés sont vraisemblablement nés de couples Erasmus depuis 1987». Interrogée, celle-ci confirme : «Ce chiffre n'est pas inclus dans l'enquête, c'est une extrapolation...» A partir d'une donnée piochée dans l'étude, 27% des «anciens» étudiants Erasmus ont rencontré leur conjoint actuel (qu'il soit de la même nationalité ou pas) pendant leur séjour à l'étranger. Si on applique ce pourcentage aux 2,5 millions de personnes ayant fait Erasmus, on arrive à 675 000 personnes. Vous multipliez le tout par 1,6 (le

nombre moyen d'enfant par femme dans l'UE)... Tadam, le million de bébés Erasmus ! Sauf que l'extrapolation présente des biais. L'échantillon n'est pas aussi important que présenté. Certes, l'enquête se base sur 78 891 questionnaires recueillis à travers 34 pays. Mais seuls 18 618 ont été remplis par des «anciens» étudiants, parmi lesquels 83% (15 450) sont partis à l'étranger (dans le cadre d'Erasmus ou pas, d'ailleurs). Donc, le calcul de la Commission repose sur 27%

de 15 450, soit 4 170 personnes vivant avec un conjoint rencontré à l'étranger... **Magie.** Autre hic, l'âge de l'échantillon. L'enquête ne donne pas d'indication, si ce n'est l'année de diplôme de ces anciens : après 2009, pour plus de 80% d'entre elles. Donc pour que l'extrapolation tienne la route, cela suppose que les couples formés par la magie d'Erasmus se reproduisent plutôt jeunes... Par ailleurs, ce que la romantique Commission oublie de souligner, c'est que le programme produit plus de célibataires que de couples... 64% de ceux passés par la case Erasmus vivaient seuls au moment de l'étude, contre 40% pour ceux jamais partis (3 163 interrogés).

NOÉMIE DESTELLE
et MARIE PIQUEMAL

250

policiers ont manifesté vendredi face au Palais de justice de Paris contre les conséquences de la réforme pénale dont ils demandent «le report». Ils dénoncent le manque de moyens et la multiplication des tâches administratives.

«Il nous a dit que s'il voyait un reportage à la télé, il nous trouverait et nous décapiterait.»

Marilyne Poulain, responsable à la CGT Paris, évoquant les menaces d'un homme lors d'une action du syndicat en soutien à des salariés sans papiers



SUR LIBÉ.FR

Chronique «Qui a le droit ?» «Pourquoi la justice est-elle mise sur écoute ?» Retour sur l'enregistrement sonore des procès d'assises.

DROIT DE SUITE

Par ÉLISE GODEAU

La crèche Baby Loup pourrait plier boutique

On pensait le feuilleton de la crèche Baby Loup terminé (le licenciement de la salariée voilée a été confirmé en juin par la Cour de cassation), mais, faute de subventions suffisantes, la structure serait à présent sur le point de déposer le bilan. L'établissement avait quitté Chanteloup-les-Vignes (Yvelines) pour Conflans-Sainte-Honorine début 2014, à cause des tensions engendrées par la polémique.

Dans cette nouvelle ville, le maire, Philippe Esnol (PRG), s'était engagé dans une lettre à verser une subvention de 400 000 euros à la crèche. Une somme que son successeur, Laurent Brosse (UMP), a revue à la baisse : lundi, le conseil municipal votera une subvention de 90 000 euros. Insuffisant pour permettre à l'établissement de fonc-

tionner, d'après sa directrice, Natalia Baleato. Joint par Libération, Philippe Esnol a reconnu vendredi après-midi que 400 000 euros – un chiffre calculé à partir du nombre d'enfants accueillis et des tarifs –, «c'était peut-être un peu surestimé». Mais l'association avait contracté des prêts et avait besoin de garanties. Structure privée, Baby Loup est néanmoins financée à 80% par les institutions publiques.

Pour l'ex-maire, l'écart entre les sommes relève de la volonté politique vis-à-vis d'une structure engagée dans le social : pour permettre aux parents de travailler en horaires décalés, la crèche reste ouverte 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. De son côté, Laurent Brosse évoque des finances publiques serrées et l'«équité» avec les autres crèches de la ville. ♦

SFR LIVE

CLIENTS SFR, AVEC SFR LIVE PASS,
LES MEILLEURES PLACES VOUS SONT RÉSERVÉES !

RENDEZ-VOUS SUR SFRLIVEPASS.FR

Offre soumise à conditions dans la limite des stocks disponibles. SFR LivePass s'adresse aux clients SFR disposant d'un niveau de services Carrés (Silver, Gold ou Platiné) attribué en fonction de l'offre SFR souscrite (hors SFR La Carte, Red de sfr.fr, SFR Business Team, inscrites en mobilité, Multisurf et SFR Ligne Fixe). Détails sur sfrlivepass.fr.

SFR

EDF : Proglyo fait chauffer le réseau

Le PDG, aux soutiens variés et puissants, est le seul candidat déclaré à sa succession, mais rencontre l'hostilité de proches de l'Elysée. Le processus de désignation a connu un report vendredi.

Par **GRÉGOIRE BISEAU, RENAUD LECADRE, CORALIE SCHAUB et YANN PHILIPPIN**

L'Etat fait durer le suspense sur la reconduction d'Henri Proglyo à la tête d'EDF. La réunion du comité des nominations du conseil d'administration d'EDF, qui devait arrêter ce samedi la liste des administrateurs de l'électricien public, dont le futur PDG, a été reportée. Si Henri Proglyo figure dans la liste, sa reconduction comme PDG, à l'issue de l'assemblée générale du 14 novembre, sera quasiment acquise. Selon LesEchos.fr, la réunion du comité des nominations serait simplement reportée à lundi, et le conseil d'administration convoqué ce jour-là serait maintenu. Le conseil pourra donc valider la liste des administrateurs à la date prévue. Ce qui signifie que François Hollande, à qui appartient la décision, se donne le week-end pour trancher.

Un report plus important était souhaité par la ministre de l'Ecologie, Ségolène Royal, qui souhaitait s'assurer de la neutralité de Proglyo jusqu'au vote de sa loi sur la transition énergétique, dont l'examen commence mercredi à l'Assemblée. L'indécision de l'exécutif est donc surtout révélatrice du casse-tête que pose l'influent et controversé Proglyo, souvent désigné à gauche comme l'homme à abattre. Si la rumeur penchait, jusqu'à vendredi soir, plutôt en faveur d'une reconduction par défaut, «à mon avis, c'est du 50-50», glisse un parlementaire proche du dossier.

«FRANC-MAÇONNERIE». Même s'ils se disent «sereins», ses partisans sont sur les dents. «Proglyo fait fonctionner tous ses réseaux, et bien sûr celui de la franc-maçonnerie», décrypte un grand patron. L'homme sait en user car «beau-coup en sont chez EDF, en des proportions

considérables, mais pas lui», assure un haut dignitaire. Le chef d'orchestre de sa campagne est le communicant Stéphane Fouks (Havas), ami de Manuel Valls. Un des amis du patron d'EDF assure que «c'est plutôt bien parti», ajoutant aussitôt que l'écrire risquerait de griller Proglyo. Preuve de cette fébrilité, ses proches ont été saisis de terreur en apprenant que François Hollande avait rendez-vous vendredi avec Anne Lauvergeon, ex-PDG d'Areva et ennemie intime de Proglyo. Une rencontre prévue de longue date et sans rapport avec EDF, démine-t-on à l'Elysée.

«Franchement, j'espère qu'il ne sera pas renouvelé», confie un proche du chef de l'Etat. Mais le problème c'est qu'il a plutôt un bon bilan. Si Proglyo a échoué à faire remonter la disponibilité des réacteurs nucléaires (qui ne tournent qu'à 78%), il a amélioré les résultats financiers, investi et créé 10 000 emplois. Il a enfin décroché lundi un premier feu vert de Bruxelles à la construction de deux EPR au Royaume-Uni, mégaprojet de 19 milliards.

Malgré son caractère tranchant, Proglyo est respecté en interne car il «défend la boutique». La puissante CGT a pour lui les yeux de chimène : «Elle l'a fait venir à EDF», glisse même un proche de Proglyo. Parmi les gestes d'amitiés, citons l'affaire de la CCAS, comité d'entreprise commun à EDF et GDF. Poursuivis pour «abus de confiance», ses dirigeants cégétistes ont eu l'heureuse surprise, à l'ouverture du procès en juin, de constater le désistement de partie civile d'EDF, GDF Suez maintenant la sienne. Les syndicalistes de SUD y voient l'explication de la faible «combativité syndicale» de la CGT.

Proglyo bénéficie aussi – et peut-être surtout – de l'absence de candidat déclaré. «C'est une des successions les plus surprenantes pour un poste promis à une âpre bataille, commente un familier du



Henri Proglyo à Saclay (Essonne) le 10 octobre 2013. PHOTO LAURENT TROUDE

pouvoir. Il y a Proglyo et personne d'autre. » La rumeur Guillaume Pepy a fait long feu, tandis que la numéro 2 de GDF Suez, Isabelle Kocher, semble plutôt en lice pour succéder à son patron, Gérard Mestrallet. Le plafonnement à 450 000 euros du salaire annuel des PDG d'entreprises publiques a découragé des bonnes volontés. Jean-Pierre Clamadieu, du groupe chimique Solvay, «a été approché mais il a refusé», indique un proche du dossier. Reste le cas de Thierry Breton, PDG d'Atos. Le 16 juin, une lettre confidentielle affirme qu'il est candidat, ce qu'il dément. Coïncidence, l'Express écrit illico que Breton vient de

toucher 21 millions d'euros en stock-options. De sources concordantes, l'intéressé est furieux contre Proglyo, qu'il soupçonne d'être à l'origine de l'article. Episode significatif de la crainte qu'inspire Proglyo et ses «méthodes» musclées (comme ce putsch raté contre son successeur à Veolia, Antoine Frérot).

CASQUETTE. Le fait que Proglyo conserve toutes ses chances est déjà un exploit, tant ce chiraquien reconverti sarkozyste (après la soirée au Fouquet's en 2007, il lui doit sa nomination chez EDF en 2009) était honni à gauche. Il y a eu la polémique sur sa double rému-

REPÈRES

450 000

euros, c'est le salaire annuel d'Henri Proglio à EDF. Celui de Jean-Pierre Clamadieu, patron du groupe belge leader de la chimie mondiale Solvay, dont le nom a été cité pour lui succéder, est de 2 millions d'euros.

«Il n'y a plus beaucoup de capitaines d'industrie disponibles, surtout s'il faut diviser son salaire par quatre.»

Un lobbyiste de Proglio

Deux têtes doivent tomber, estimait le candidat François Hollande en 2012, pour cause de sarkozysme exacerbé: le policier Bernard Squarcini, patron de la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI), et Henri Proglio, à la tête d'EDF. Anne Lauvergeon, ex-patronne d'Areva, dénonçait à l'époque un «clan qui avait table ouverte à l'Élysée» sous Nicolas Sarkozy. Une fois Hollande président, seule la première tête a roulé dans la sciure.

nération, qui l'a forcé à abandonner sa casquette de président de Veolia en 2010. Et surtout ses attaques contre le programme énergétique du candidat Hollande lors de la campagne présidentielle de 2012. En novembre 2012, ses jours semblent comptés. Bercy lance une enquête de l'Inspection des finances sur les dessous d'un contrat (finalement non signé) entre EDF et la Chine. A l'Élysée, des proches collaborateurs militent alors pour son débarquement. Mais Proglio sauvera sa peau, en remontant la pente. Lentement. Méthodiquement. Ses relations avec Delphine Batho, alors ministre de l'Environnement, sont épouvantables ? Il se replie sur Arnaud Montebourg. L'été 2013, il aide le ministre du Redressement productif dans sa solution de reprise de l'usine d'aluminium de Saint-Jean-de-Maurienne. Sa force, c'est son carnet d'adresses. En quarante ans de carrière à Veolia puis EDF, Proglio s'est constitué un considérable réseau auprès des élus locaux et nationaux, de tous bords. A gauche, il est au mieux avec Laurent Fabius depuis 1994 et la mise en chantier d'un tramway à Rouen, et avec Jean-Marc Ayrault, depuis 1991 et la création d'un centre de traitement des déchets à Nantes. «Il les a tous fréquentés, leur a rendu bien des services et n'a rien oublié», résume Pascal Tournier et Thierry Gaggault, dans le livre *Henri Proglio, une réussite bien française* (Editions du Moment). La liste de fils, filles ou épouses de politiques ayant déniché par ses soins un job à Veolia ou EDF, donne une idée de son éclectisme: Pauline Borloo, Laetitia Estrosi, Arthur de Villepin, Julien Bartolone, Monique Lang. Autant de graines dont il espère récolter les fruits. ◆

Soupçons de rétrocommissions, liens troubles avec les Guérini, financement suspect de l'épouse d'Henri Proglio... Les dossiers ne manquent pas.

Des casseroles de l'Allemagne aux Bouches-du-Rhône

Des anciens dignitaires de l'antique Générale des eaux, qui ont arrosé les politiques de tous bords, Henri Proglio est le seul à être passé à travers les gouttes des affaires. C'est ainsi qu'il est devenu PDG du groupe (rebaptisé Veolia) en 2002 – le patriarche Guy Dejouany et son dauphin, Bernard Forterre, étant judiciairement empêchés. Jamais mis en examen à ce jour, Proglio traîne néanmoins plusieurs casseroles.

En février 2013, son bureau chez EDF est perquisitionné (une première dans la maison) sur commission rogatoire de la justice allemande, enquêtant sur la cession d'une filiale d'EDF outre-Rhin, EnBW, au land du Bade-Wurtemberg. Le prix de 4,7 milliards d'euros paraissant surpayé (12% au-dessus du cours de Bourse), elle soupçonne une rétro-commission en faveur de la CDU, l'UMP locale. EDF dément formellement. Dans la même affaire, une seconde perquisition a visé les locaux parisiens de Morgan Stanley France, présidé par René Proglio, frère jumeau de Henri. Il n'a pas participé à l'évaluation douteuse d'EnBW, mais suivait l'affaire à distance. Le pataqués en rappelle un précédent, du temps où René Proglio dirigeait la branche française d'Arthur Andersen (AA). En 1994, ce cabinet d'audit avait validé le prix – plutôt bas – d'une entreprise rachetée par Dalkia, la branche chauffage de Veolia. Sur plainte du vendeur, Dalkia et AA sont mis en examen en 2000 pour escroquerie. Les jumeaux Proglio furent sauvés un an plus tard par un vice de procédure. «Pas très futé». On croise aussi Proglio à Marseille dans l'affaire Guérini, impliquant Jean-Noël, président PS du conseil général des Bouches-du-Rhône, et son frère Alexandre, industriel local des déchets. Au moment d'être incarcéré, en avril 2013, le second avait décrit Proglio comme «un ami de vingt et un ans qui [lui] a témoigné dans les moments les plus durs l'affection et la solidarité d'un frère». Exemple de soutien fraternel: en 2009, une filiale de Veolia

retire un marché de location de voitures au fils d'un élu socialiste marseillais. SMS d'Alexandre: «Cher Henri, ce n'est pas très futé.» Réponse immédiate: «Cher Alexandre, message transmis. Je vous embrasse.» En février, lors de son audition chez les gendarmes, Henri a miné cette

«Henri Proglio [...] m'a témoigné dans les moments les plus durs l'affection et la solidarité d'un frère.»

Alexandre Guérini frère de Jean-Noël et industriel des déchets

relation en une «amitié distante», toute juste agrémentée de «charcuterie corse» qu'Alexandre lui offrait chaque année pour Noël. En 2006, Veolia abandonne une décharge, achetée six ans plus tôt pour 33 millions

d'euros à Alexandre Guérini, au profit... du même Alexandre Guérini, en touchant au passage une indemnité de 9 millions des collectivités locales. D'où le soupçon que Guérini a œuvré auprès des élus locaux en vue d'une sortie par le haut de son mentor. En juin, Veolia Propreté a été mis en examen, en tant que personne morale, pour «recel de trafic d'influence», mais pas Henri Proglio. Selon VSD, il a dit aux enquêteurs ne pas avoir été informé du dossier, géré par ses collaborateurs. **Humoriste.** Il y a enfin l'affaire Rachida Khalil, que Proglio a épousée fin 2013. Cette humoriste est aussi spécialiste en financement

de ses spectacles. Comme l'a révélé *Libération*, elle avait été subventionnée par Veolia en 2009, sous l'ère Proglio, à hauteur de 135 000 euros. Puis a encaissé, en 2012 et 2013, 60 000 euros d'une association satellite d'EDF, et plusieurs dizaines de milliers d'euros versés par des prestataires de l'électricien. D'où l'enquête préliminaire ouverte en avril pour «abus de biens sociaux», «abus de confiance» et «blanchiment de fraude fiscale». Proglio assure n'avoir été au courant de rien et avoir remboursé les 60 000 euros versés par EDF à Rachida Khalil, dès qu'il en a eu connaissance. Lorsque *le Point* avait révélé l'affaire mi-2013, il avait réagi ainsi: «Il en faut davantage pour me déstabiliser. Caramba, encore raté!» R.L. et Y.P.



VU DE NEW YORK
Par **FABRICE ROUSSELOT**

Manhattan, expert des inégalités entre les plus pauvres et les plus aisés

Si Manhattan était un pays, ce serait l'un des plus inégalitaires de la planète. Selon une étude du Census Bureau, le bureau du recensement américain, le quartier de New York possède un triste record : celui de la plus grande fracture entre les riches et les pauvres aux Etats-Unis. En 2013, les revenus des 5% les plus riches ont ainsi augmenté de 9%, pour s'élever en moyenne à 864 394 dollars (681 195 euros) par an, soit 88 fois plus que les revenus des 20% les plus pauvres !

L'étude, qui couvre la dernière année de l'administration Bloomberg, souligne notamment que le dynamisme retrouvé du secteur bancaire et le retour des bonus mirobolants ont largement profité aux plus aisés des New-Yorkais, alors que certains des salaires perçus ont atteint le niveau d'avant la crise de 2008. Pour expliquer les disparités, plusieurs associations new-yorkaises pointent aussi du doigt le manque de logements sociaux et à loyer modéré à Manhattan. Le nouveau

maire, Bill De Blasio, en a fait l'une de ses priorités lors de son élection en novembre 2013 mais n'a, pour l'instant, pas beaucoup progressé. Les loyers de Manhattan sont parmi les plus chers du monde et ne cessent d'augmenter, alors que 45% des foyers new-yorkais dépendent déjà plus de 35% de leurs revenus pour leur logement.

Seule petite bonne nouvelle : le revenu médian dans toute l'agglomération new-yorkaise est passé de 51 640 à 52 223 dollars (40 697 à 41 156 euros) par an. Mais 21% des New-Yorkais vivent toujours en dessous du seuil de pauvreté, fixé à 11 170 dollars (8 800 euros) par le gouvernement fédéral. «Cela signifie que même si la récession est terminée pour certains, nous ne voyons pas d'amélioration pour ceux qui sont en bas de l'échelle, notamment pour les Africains-Américains», a commenté dans le *New York Times* le président de la Community Service Society, un groupe de sensibilisation à la lutte contre la pauvreté. ◆

500

euros de plus par mois, c'est la hausse de salaire arrachée par les vingt femmes de chambre du palace Hyatt Paris-Madeleine, à l'issue d'une semaine de grève. A défaut d'obtenir leur embauche par le groupe hôtelier, ces salariées de la sous-traitance ont obtenu une revalorisation de 2 euros de leur taux horaire, l'équivalent d'un treizième mois sur deux ans et la participation de l'employeur à la mutuelle santé. Lundi, leurs 80 camarades grévistes du cinq étoiles Hyatt Vendôme avaient aussi obtenu une «belle victoire», saluée par la CGT.

BOURSE DE PARIS / CAC40	
+0,91 % / 4 394,75 PTS	
Transaction: 2 942 717 731€ +11,00%	
Les 3 plus fortes	Les 3 plus basses
TOTAL	GEMALTO
SAFRAN	ESSILOR INTL.
AIRBUS GROUP	ALCATEL-LUCENT

BOURSES DU MONDE

New York Dow Jones	17 005,07	+0,35 %
New York Nasdaq	4 480,83	+0,32 %
Londres Footsie 100	6 658,15	+0,28 %
Tokyo Nikkei	16 229,86	-0,88 %



L'enseigne des Champs ouvrait jusqu'à minuit, voire 1 heure du matin. PHOTO P. WOJAZER. REUTERS

Sephora au bout de ses nuits

SOCIAL La Cour de cassation a interdit à l'enseigne d'ouvrir son magasin des Champs-Élysées le soir.

Pas d'ouverture possible après 21 heures pour le Sephora des Champs-Élysées. Ainsi en a tranché la Cour de cassation, mettant un terme à une procédure qui dure depuis deux ans. Les juges considèrent que la société Sephora (filiale de LVMH) exerce dans un secteur, le commerce de la parfumerie, «où le travail de nuit n'est pas inhérent à l'activité». Dans son arrêt de mercredi, la Cour estime aussi «que le travail de nuit ne peut pas être le mode d'organisation normal au sein d'une entreprise», selon le code du travail, et que «les difficultés de livraison alléguées ne nécessitaient pas pour autant que le magasin fût ouvert à la clientèle la nuit».

Amiral. «C'est une très belle victoire», se réjouit Karl Ghazi, représentant CGT et membre du Clic-P, l'inter-syndicale du commerce parisien (CFDT, Unsa, CGT et

SUD), qui avait assigné en référé le distributeur de cosmétiques le 18 octobre 2012. Son magasin amiral des Champs-Élysées ouvrait alors en nocturne depuis 1996, sept jours sur sept, jusqu'à minuit du dimanche au jeudi et jusqu'à 1 heure le vendredi et samedi. Le Clic-P faisait valoir que le recours au travail de nuit doit être «exceptionnel», et «justifié par la nécessité d'assurer la continuité de l'activité économique ou des services d'utilité sociale».

En septembre 2013, l'affaire arrivait en appel et les juges exigeaient une fermeture de l'établissement sous huitaine, sous peine d'une amende de 80 000 euros par infraction et par salarié. L'enseigne s'y était pliée, tout en se pourvoyant en cassation et en saisissant le Conseil constitutionnel de deux questions prioritaires de constitutionnalité (QPC), demandant notamment si le

code du travail ne conduisait pas à méconnaître les libertés d'entreprendre et du travail, ainsi que le principe d'égalité devant la loi. Le 4 avril, le Conseil constitutionnel concluait que la loi «n'est pas manifestement déséquilibrée, entre la liberté d'entreprendre» et les exigences portant «notamment sur la protection de la santé et le repos» des salariés.

Bagarre. «Sur la forme juridique, nous avons innové», poursuit Ghazi. Le Clic-P compte attaquer Marionnaud, dont le magasin des Champs ouvre en nocturne depuis un an. La bagarre juridique va donc se poursuivre, sur fond de lobbying patronal pour une déréglementation de la durée du travail. Avec, en première ligne, le travail dominical et le travail «en soirée», manière d'édulcorer l'idée même de travail de nuit.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

LES GENS



JAMES COMEY, LE BOSS DU FBI, TAPE SUR APPLE ET GOOGLE

Le directeur du FBI, James Comey, a flingué jeudi la politique de protection des données mise en place par Apple et Google, soucieux de rassurer leurs clients. «Je crois profondément en la loi, mais je crois aussi que personne dans ce pays n'est au-dessus des lois», a fustigé le chef de la police fédérale américaine. Apple a annoncé qu'afin d'éviter d'avoir à livrer à des gouvernements les données personnelles de ses clients, il n'aurait désormais plus accès aux mots de passe des utilisateurs de ses appareils fonctionnant sous iOS 8. Google a réagi peu après, affirmant qu'Android assurait une protection similaire depuis longtemps, mais que dans sa nouvelle version, l'utilisateur n'aurait pas besoin de l'activer. Mais pour le FBI, «l'ère post-Snowden» a semblé-t-il sonné... PHOTO AP

«Cette crise conjoncturelle [des maraîchers et des arboriculteurs] ne doit pas mettre des exploitations au tapis.»

Stéphane Le Foll ministre de l'Agriculture, vendredi. Il entend leur consentement, dès 2015, une exonération de charges patronales sur les bas salaires, soit 70 millions d'euros d'économies par an pour les agriculteurs



RETOUR SUR LE DISPOSITIF QUI DOIT REMPLACER L'ÉCOTAXE

Le péage poids lourds reporté

Le gouvernement n'a pas voulu braquer les transporteurs routiers : le péage de transit poids lourds, qui devait entrer en vigueur le 1^{er} janvier, ne verra le jour que «dans les tout premiers mois de 2015», a annoncé vendredi le secrétariat d'Etat aux Transports. Un report destiné à expérimenter le dispositif (avec des tests à blanc prévus à partir du 1^{er} octobre)

et à faire les modifications législatives requises. Le lobby du transport routier reste opposé à ce péage, qui a remplacé la défunte écotaxe, enterrée après le mouvement des «bonnets rouges» de l'été 2013. «La date du 1^{er} janvier n'est plus un horizon indépassable, nous prendrons le temps de la négociation», a commenté Alain Vidalies, secrétaire d'Etat aux Trans-

ports. Celui-ci a également confirmé que l'augmentation de 2 centimes par litre du prix du gazole était une des pistes envisagées pour compenser le manque à gagner d'environ 600 millions d'euros par an, dû à l'abandon d'une écotaxe nettement plus ambitieuse. Autre piste à l'étude, faire payer les sociétés concessionnaires d'autoroutes.

CHAQUE LUNDI, RETROUVEZ ECOFUTUR, LE SUPPLEMENT DE L'ECONOMIE INNOVANTE



Libération



Victor Dubuisson, 24 ans, seul Français dans l'équipe européenne, vendredi à Gleneagles. PHOTO RUSSELL CHEYNE. REUTERS

Ryder Cup: le golf pour le meilleur et pour le par

L'Ecosse accueille ce week-end l'épreuve qui oppose l'Amérique à l'Europe.

Par **ÉDOUARD LAUNET**
Envoyé spécial à Gleneagles

L'Ecosse n'a pas gagné son indépendance, c'est un fait. Mais elle se console ce week-end en accueillant la finale de la Coupe du monde de foot ! Bon, il ne s'agit pas vraiment de foot, et pas plus d'une finale mondiale, mais tout le reste est là : la ferveur populaire, le gazon, les chants, les cris, les drapeaux, et le sentiment de vivre un moment historique. Tout cela dès 7 heures du matin, ce qui fait vraiment tôt pour un supporteur ayant alterné bière et whisky la veille. Bienvenue à la Ryder Cup.

Il y a une heure, les glaciers du Pléistocène fondaient, déposant sable, gravier et limons dans la jolie

REPORTAGE

vallée de Gleneagles (sud de Perth), au milieu de l'Ecosse. Il y a cinq minutes, des bergers s'amusaient à pousser des cailloux à coups de crosse à travers la lande. Et depuis quelques secondes, le «golf tour», son élite, ses businessmen et ses milliers de spectateurs communient ici, sur l'un des trois parcours de Gleneagles, dans une messe improbable. Depuis 1927, le Nouveau Monde et le Vieux Continent s'affrontent clubs en mains, tous les deux ans (avec un break durant la dernière guerre), alternativement d'un côté de l'Atlantique puis de l'autre. Ce fut d'abord un défi entre Américains et Britanniques, qui entendaient ainsi régler sur le pré des histoires de fraternité contrariée : c'est à ceux qui auraient les nerfs les plus solides, qui épousè-

raient le plus intimement la terre du duel, qui montreraient où se trouvait le bon côté de l'océan.

BERGERS. Un peu comme si France et Québec se défiaient bisannuellement à la pétanque, tout en réussissant à en faire un événement mon-

La Ryder Cup est le seul événement sportif où s'illustre une authentique équipe d'Europe.

dial. En 1979, l'équipe britannique s'est élargie à des joueurs du continent, devenant ainsi européenne : oui, la Ryder Cup est le seul événement sportif où s'illustre une authentique équipe d'Europe (mais globalement les Européens s'en foutent, hors golfeurs), l'autre grand affrontement entre Vieux et Nou-

veau Mondes étant les rounds de négociation sur le commerce international joués avec des règles tout aussi ésotériques. Les bergers d'hier seraient plus que surpris de voir ce qu'est devenu leur passe-temps : la quarantième édition de la Ryder Cup est l'un des dix plus grands événements sportifs de la planète – attirant plusieurs dizaines de milliers de spectateurs et environ 1 milliard de téléspectateurs – et l'apogée du golf business.

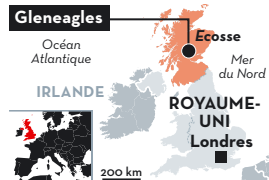
La compétition ne se joue pas sur une lande battue par les vents devant des Écossais édentés tétant des pipes d'écume, mais dans un *resort* de luxe où il n'y a pas de chambre à moins de 500 euros la nuit, et où le *green fee* («droit de jeu») est de 225 euros par personne.

Imaginez-vous marchant quatre heures avec une poche trouée dont tomberait un euro chaque minute. Pourtant la ferveur du public est toujours là : difficile à comprendre pour celui qui n'a pas un jour foulé le gazon britannique en tirant un chariot. Le résultat de la compétition n'a, dans le fond, que peu d'importance : son intérêt est de faire vibrer les âmes en transformant, trois jours durant, un sport on ne peut plus individuel en sport d'équipe très sauvage (l'ambiance étant toutefois moins chaotique de ce côté de l'Atlantique).

GAZON. Chaque camp compte douze joueurs. Comme la Coupe Davis, la Ryder Cup se joue via des matchs de simple et de double, selon des formules un brin plus compliquées que celles du tennis. On ne s'affronte pas ici sur quelques mètres carrés de ciment ou de terre battue, mais sur des hectares de gazon, de buissons et d'herbe folle, gourmande, mangeuse de balles. L'amusant est que l'équipe européenne arbore cette année un maillot (un pull plutôt : il fait frisquet) aux couleurs de l'Ecosse : bleu à croix de saint André blanche. Autour de Gleneagles fleurissent encore dans les champs des pancartes clamant «Yes!».

Mais en quoi tout cela nous concerne-t-il, nous Français ? En rien, ou presque. Le golf reste considéré ici comme une discipline pour gens aisés, ce qui n'est pas faux. En sus, le nombre de licenciés (414 249 exactement) a baissé de 2% en France l'an dernier. Le «presque», toutefois, tient au fait qu'à Gleneagles l'équipe européenne compte un Français, Victor Dubuisson, 24 ans, nouvel espoir d'un pays qui, dans cette discipline, n'en a pas beaucoup et pas souvent (avant Dubuisson, seul Jean Van de Velde et Thomas Levet ont participé à la Ryder Cup). Hélas pour les autorités françaises du golf, Dubuisson, surnommé «Cactus Boy», n'est pas du genre à faire le pitre pour régaler la galerie et attirer l'attention sur son sport : la logorrhée est une pathologie dont le numéro 1 français (et 23^e mondial) n'a jamais souffert. Le «presque» tient aussi au fait que, pour la première fois, la Ryder Cup va être organisée en France en 2018. La France du golf est sur le pont depuis des mois pour essayer de donner de l'écho à l'événement. Il y a du boulot : c'est un peu comme organiser un concours de panse de brebis farcie (*haggis*) dans une foire aux truffes. On comptera probablement plus d'étrangers que de Français parmi les spectateurs. Il reste quatre ans pour inverser la tendance. ♦

REPÈRES



Si la Ryder Cup a été créée en 1927, elle n'a longtemps opposé que les équipes britanniques et américaines : les golfeurs irlandais ont été intégrés à partir de 1973, et les autres Européens ont été admis à partir de 1979 grâce à l'émergence de l'Espagnol Severiano Ballesteros.

10

C'est le nombre victoires européennes depuis 1979, contre sept victoires américaines et un nul en 1989 (l'Europe conservant alors le trophée).

«La Ryder Cup, ça n'est pas que du golf. La pression vient du jeu comme de ce qui l'entoure, il faut les gérer à parts égales.»

Victor Dubuisson jeudi

4

C'est le nombre de «Braqueuses» médaillées d'argent à Londres – seule médaille olympique française dans un sport collectif féminin – qui participeront au Mondial de basket turc à partir de samedi jusqu'au 7 octobre, sur douze joueuses : parmi les filles qui affronteront le pays organisateur ce samedi et le Mozambique dimanche, seules Sandrine Gruda, Emilie Gomis, Endéné Miyem et l'icône Céline Dumerc ont disputé la finale de 2012 perdue face aux Etats-Unis. L'objectif déclaré est de préparer l'Euro 2015, coorganisé par la Hongrie et la Roumanie.

L'HISTOIRE

LAURENT BÉNÉZECH, DÉNONCIATEUR DU DOPAGE EN OVALIE, RELAXÉ

L'ex-pilier international Laurent Bénézech, qui avait dénoncé en avril 2013 les méfaits du dopage dans le rugby (lire Libération de vendredi), a été relaxé vendredi par la justice d'accusations de diffamation. La 17^e chambre correctionnelle du tribunal de grande instance de Paris a en effet jugé irrecevable la constitution en partie civile du syndicat Provale associé à 134 joueurs de rugby, estimant qu'il n'était « pas visé par les propos jugés diffamatoires ». Si la justice a jugé recevable la constitution de partie civile de François Carillo, nommé cité par Bénézech qui avait insinué que l'accident cardiaque de l'ex-Bayonnais était lié à la prise de produits suspects, ce dernier a été relaxé dans cette affaire, « fondé à bénéficier de la bonne foi ». Dans deux interviews en avril 2013, Bénézech avait dit avoir vu « lentement se généraliser l'épidémie » du dopage dans un sport qu'il a pratiqué jusqu'en 2000.

« Dans le dernier tour de circuit dimanche, je serai prêt à mourir sur le vélo, jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer. »

Nacer Bouhanni sprinteur tricolore, en lice pour l'épreuve sur route des Mondiaux de cyclisme en Espagne ce week-end



FOOT : LE LYONNAIS NABIL FEKIR, ENTRE FRANCE ET ALGÉRIE

L'entraîneur lyonnais Hubert Fournier a souhaité, vendredi, que la Fédération française de foot donne à son milieu de terrain Nabil Fekir « la possibilité de montrer [son] talent », le joueur de 21 ans hésitant à disputer en janvier la Coupe d'Afrique des nations avec l'Algérie. « Je l'incite à ne pas se précipiter, a ajouté le coach de l'OL. Il est encore jeune. Mais on ne peut pas à la fois pleurer que certains talents formés en France partent jouer avec la sélection de leur pays d'origine et ne pas leur donner la possibilité de s'exprimer sous le maillot de l'équipe de France. » Un appel du pied au sélectionneur des Espoirs tricolores, Pierre Mankowski, qui n'a toujours pas appelé un joueur comptant aujourd'hui 23 matchs pros (4 buts). PHOTO AFP

La 8^e journée de Ligue 1

Samedi, 14 heures : Monaco-Nice, Toulouse-Paris-SG. 20 heures : Lille-Bastia, Montpellier-Guingamp, Lorient-Evian-TG, Metz-Reims. Dimanche, 14 heures : Bordeaux-Rennes. 17 heures : Lens-Caen, Nantes-Lyon. 21 heures : Marseille-Saint-Etienne.



Camden Riviere, le numéro 1 mondial, mercredi lors des quarts de finale. PHOTO JOHAN TABAU

Le jeu de paume ramène sa pomme

RAQUETTE A l'occasion de l'Open de France à Paris, les organisateurs veulent relancer le « royal jeu ».

Des gouttes ruissellent sur sa barbe rousse, son visage vire rubicond : pourtant, il n'a pas eu si chaud que cela. En trois sets, le numéro 1 mondial, Camden Riviere, 27 ans, vient de se qualifier pour les demi-finales de l'Open de France de jeu de paume. Les gamins accourent : autographes, selfies... Codes contemporains contre sport ancien, l'éternel combat du jeu de paume depuis des lustres. En France, ce sport reste dans l'imaginaire comme un fugace instant de nostalgie, une photo passée et jaunie. On n'oublie pas qu'il est le père des autres jeux de raquette : le « sport des rois » et « le roi des sports ». Pèlemêle : Louis X, François I^{er}, Henri IV, Louis XIV...

Carreaux. Les monarques en étaient fous. Et pas que : « Au XVI^e siècle, tout le monde y jouait, détaille Gil Kressmann, l'organisateur de l'Open, fils et petit-fils de paumiers. Il y a même des décrets qui ordonnaient aux étudiants d'arrêter de jouer, car ils séchaient les cours. Rien qu'à Paris, il y avait 250 terrains de paume. » Aujourd'hui, il ne reste que deux carreaux praticables en France, à Paris et à Fontainebleau. « Celui de Bordeaux est en travaux et il y a des pistes pour récupérer celui de Pau », glisse Gil Kressmann. Difficile de voir à long terme, mais la structure parisienne survit avec ses 100 joueurs

– un tiers des 300 recensés en France.

Dans le monde, il y a un peu moins de 10 000 licenciés. La paume trouve son salut dans les pays anglo-saxons, plus particulièrement en Angleterre. C'est pourtant le duc Charles d'Orléans, emprisonné lors de la bataille d'Azincourt en 1415, qui fit découvrir le jeu à nos meilleurs ennemis. Ces der-

« Au XVI^e siècle, tout le monde y jouait. Il y a même des décrets qui ordonnaient aux étudiants d'arrêter de jouer car ils séchaient les cours. »

Gil Kressmann, organisateur de l'Open,

niers le nomment *real tennis*, comme pour sanctifier la chose, et lui ont évité une mort certaine. Adrian Kemp, originaire d'Essex (dans l'English Southeast) et maître paumier au club de Paris, tente d'analyser le petit succès en Albion. « Il y a trente carreaux chez nous. Je crois qu'on a vite compris que les gens avaient l'image d'un vieux sport. Alors on a décidé de faire venir des jeunes. Chose qu'on est en train de réaliser ici en France », lance le Britannique dans un sourire.

Ce sport effraie les débutants par sa complexité. Même si le comptage des points est le même qu'au tennis – enfin, c'est l'inverse –, le terrain est différent. Asymétrique, comme la raquette. Et le filet. Et les angles. On peut

inscrire un point dans une petite fenêtre d'un mètre sur un appelée « grille », ou même dans une galerie attenante où une clochette tinte dès qu'on touche le filet... Et ça n'est même pas le plus compliqué : arrive l'histoire de la « chasse ». Une torture mentale pour qui n'est pas initié. Même dans le *Traité sur la connoissance du royal jeu de paume*, l'auteur con-

fesse : « Je prévois bien qu'il n'y a que ceux qui ont quelques connaissances sur ce jeu qui peuvent aisément m'entendre sur la chasse. » En (très) gros, une chasse permet de récupérer le service, et c'est de là que vient l'expression « qui va à la chasse, perd sa place ». Approfondira qui veut.

Spectacularité. Ces petits mystères font pourtant le sel du jeu de paume. Sa spectacularité aussi : les enfants s'y retrouvent, à entendre Gil Kressmann, qui affirme qu'il y a « quinze ans les joueurs sur le circuit avaient 5 ou 6 ans de plus en moyenne ». Mercredi, le dernier Français en lice s'est fait sortir par le champion du monde australien Robert Fahey : à 21 ans, Mathieu Sarlangue est déjà quintuple champion de France en titre, signe d'une élite hexagonale (trop) reserrée. Le combat continue.

JOHAN TABAU

CARNET

DÉCÈS

Les Frères de l'Ordre Hospitalier de Saint Jean de Dieu recommandent à vos prières :

Frère Manuel Garcia Viejo

d'origine espagnole, chirurgien et directeur de l'hôpital St Jean de Dieu de Lunsar (Sierra-Leone) entré dans la paix de Dieu le jeudi 25 septembre 2014 à l'âge de 69 ans, dont 51 années de profession religieuse.

Frère Manuel a contracté la fièvre Ebola en s'occupant des malades, tout comme avant lui au mois d'août nos frères Patrick, George et Miguel. Donne-leur le repos éternel, Seigneur et fais briller sur eux la lumière sans fin !

« Aimer c'est tout donner et se donner soi-même »

Vos dons peuvent être adressés à l'Ordre Hospitalier de Saint Jean de Dieu « Urgence Ebola » 19, Rue Oudinot 75007 Paris www.saintjeandedieu.com

CONFÉRENCES

FORUM FRANCE CULTURE

L'année vue par le numérique

Samedi 4 octobre 10h-17h Sciences Po, 27 rue Saint-Guillaume 75007 Paris 4 tables rondes animées par Hervé Gardette (Du grain à moudre) pour comprendre le monde d'aujourd'hui : Google est-il un projet politique ? Les djihadistes peuvent-ils se passer du Net ?

Le Web : avenir radieux du prolétariat ?

La vie en ligne est-elle plus excitante ? Entrée gratuite sur inscription auditeurfranceculture@radiofrance.com ou 01 56 40 10 57 Avec Sciences Po et en partenariat avec Le Nouvel Observateur et Rue 89 Programme : franceculture.fr

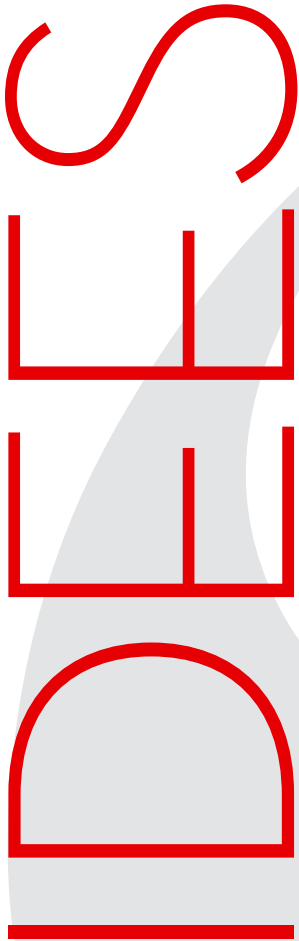
Tarifs : 16,30 € TTC la ligne Forfait : 10 lignes 153 € TTC pour une parution 15,30 € TTC la ligne supplémentaire



La reproduction de nos petites annonces est interdite

Le Carnet Emilie Rigaudias 01 40 10 52 45

carner-libe@amaurymedias.fr



Internet, SMS, réseaux sociaux : la concentration est devenue, comme l'eau, un bien rare. Professeur de littérature, Yves Citton considère qu'il est nécessaire d'envisager une «écologie attentionnelle».

Par **MARIE LECHNER**
et **ANASTASIA VÉCRIN**
Dessin **YANN LEGENDRE**

En cette époque de surcharge informationnelle et de distraction généralisée, l'attention est devenue un bien rare, le «*temps de cerveau disponible*» que cherche à capturer le capitalisme consumériste. En dédiant non pas un mais deux livres à l'épuisement de nos ressources attentionnelles, Yves Citton est conscient de la contradiction. «*Il aurait fallu écrire un tweet [...] mais pas un livre*», plaisante le professeur de littérature à l'université de Grenoble et codirecteur de la revue *Multitudes* qui plaide pour une «*écologie de l'attention*».

Le développement des technologies numériques a vu émerger une nouvelle économie basée sur l'attention. De quoi s'agit-il ?

La prétendue «nouvelle» économie, dont la rareté principale serait l'attention, ne remplace pas «l'ancienne», dont la rareté concerne les facteurs de production (matière première, énergie, etc.). Mais les biens matériels restent notre problème au long cours, et les siècles ultérieurs regarderont, peut-être, comme une inconscience écologique très

symptomatique le fait que certains analystes du début du XXI^e siècle aient pu croire que l'attention supplanterait la production des biens matériels comme valeur économique dominante...

En revanche, il est certain que la valeur de l'attention au sein des circuits économiques augmente. Mais il est aussi vrai qu'on a toujours manqué de temps. A la Renaissance ou au XVIII^e siècle déjà, avec l'apparition des imprimés, puis des périodiques, beaucoup d'auteurs témoignent du sentiment d'être submergé. Le développement d'Internet a clairement intensifié ce sentiment, accéléré

«Notre principale pathologie, c'est le capitalisme lui-même, bien davantage qu'une déficience de tel ou tel neurotransmetteur!»

la circulation. En quelques années, il a révolutionné et fait exploser notre accès aux biens culturels. Ce sont désormais des millions de textes, de musiques, de vidéos potentiellement intéressantes que nous pouvons consulter à presque chaque instant. Le «coût d'opportunité» d'en consulter une plutôt que les millions d'autres s'est accru de façon exponentielle. D'où, sans doute, l'affolement actuel sur les questions d'attention.

Quand l'attention devient-elle une question

socio-économique centrale ?

L'expression «économie de l'attention» a décollé vers 1995, donc avec l'émergence d'Internet. Mais, en fait, comme le montre bien Jonathan Crary (1), les problèmes d'attention commencent, au moins, dès 1880, avec trois phénomènes corrélés. L'industrialisation impose de reconditionner l'attention des ouvriers qui travaillent à la chaîne et répètent les mêmes actions monotones : comment les garder concentrés ? Avec la production massive de marchandises, il faut aussi trouver des acheteurs : comment donner envie aux consommateurs d'acheter les nouveaux produits ? C'est alors que naît véritablement la réclame. Le troisième phénomène est le développement des médias de masse (cinéma, puis radio, télévision). Ils donnent à voir et à entendre des choses qui ne sont pas dans notre environnement immédiat. Cette

multiplication d'images et de sons qui réclament notre attention tend à nous «distraire». Les exigences de la production à la chaîne exigent, au contraire, que nous soyons «concentrés» sur le travail en cours. D'où le paradoxe, ou plutôt la dynamique, qu'étudie très bien Crary : ce même capitalisme qui prône simultanément une implacable discipline productive et un hédonisme consumériste entraîne une crise permanente de l'attention. **Ces sollicitations constantes sont-elles liées au**

«Le capitalisme entraîne une crise de l'attention»



développement de nouvelles pathologies ?

Les troubles déficitaires de l'attention et de l'hyperactivité (TDAH), dont on se lamente de voir les jeunes générations être de plus en plus largement affectées, ne sont souvent que le symptôme de ces multiples exigences contradictoires auxquelles nous soumettent nos structures de vie contemporaines. Le problème, c'est qu'on traite les TDAH comme un problème individuel : c'est cet enfant qui ne parvient pas à se concentrer qu'on traite avec des médicaments.

Où alors comme un problème familial : ce sont ces parents qui ne lui accordent pas assez d'attention et l'abandonnent aux influences pernicieuses des écrans. Il y a des facteurs biochimiques et familiaux, mais il est indispensable de resituer tout cela dans un cadre beaucoup plus large, collectif, socio-économique, anthropologique : notre principale pathologie, c'est le capitalisme lui-même, bien davantage qu'une déficience de tel ou tel neurotransmetteur !

Google semble résumer ce capitalisme, avec sa capture de l'attention, son exploitation et sa valorisation...

A travers PageRank, Google fonctionne à la fois comme le plus inquiétant appareil d'exploitation de notre attention individuelle et comme un instrument nous donnant un accès infiniment précieux à la puissance de notre intelligence collective. C'est cette ambivalence qu'il faut souligner dans tout ce qui concerne les questions d'attention. Toute condamnation, ou toute admiration béate, est vouée à rater la moitié de la réalité. En pratiquant le *multi-tasking*, les jeunes gens sont sans doute souvent exposés à de multiples formes d'exploitations commerciales, comme nous tous. Mais ils développent aussi des régimes attentionnels dont nous avons tous à apprendre, plutôt qu'à les condamner. Des chercheurs comme Katherine Hayles ou Cathy Davidson nous invitent non seulement à défendre nos capacités d'attention profonde, mais aussi à identifier la

valeur propre d'une «hyper-attention» qu'il est trompeur de réduire à de la simple «distraction». Le véritable défi est d'apprendre à cultiver à la fois nos capacités d'hyperfocalisation et nos capacités d'attention flottante.

Plutôt qu'une approche «économique» de l'attention, vous nous invitez à aborder le problème sous l'angle d'une «écologie»...

L'enjeu de l'essai qui paraît au Seuil est de souligner la nécessité de dépasser le paradigme économique. Cela implique au moins trois déplacements. Premièrement, on a ten-

dance à concevoir l'attention comme une relation entre un sujet (le lecteur, le spectateur) et un objet (un livre, un journal, un film, un téléphone, un écran). Or, il faut concevoir l'attention en termes d'écosystème dans lequel nous baignons avant d'y identifier tel ou tel objet. Il faut comprendre nos évolutions attentionnelles dans le cadre plus large de l'intensification des tensions que créent autour de nous, et en nous, nos modes d'interaction, toujours plus étroits et complexes. Bruno Latour parle d'«*attachements*» pour décrire tout ce qui nous fait tenir les uns aux autres. L'évolution de notre attention est conditionnée par ces milliers de fils élastiques invisibles qui nous tiennent liés les uns aux autres – et faire l'écologie de l'attention, c'est observer les implications de ces tensions.

Or ces attachements doivent faire l'objet de soins, de précautions, de scrupules, de soucis – de ce que l'anglais appelle *care*. Dans sa version dominante, l'économie nous décrit comme des êtres «intéressés». L'autre paradigme actuellement dominant, le sécuritarisme, rend compte de notre sentiment de vulnérabilité : c'est lui qui nous enjoint à tout moment de rester «attentifs» (ensemble). Articulée avec des politiques du *care*, une écologie de l'attention devrait nous apprendre qu'on ne peut être véritablement «attentifs» sans être «attentionnés» envers les besoins de nos environnements familiaux, communautaires, sociaux et naturels. Toute une série de phénomènes préoccupants se manifestent, comme de la paranoïa sécuritaire : envers des délinquants dont on surpeuple inutilement nos prisons, envers des migrants perçus comme des envahisseurs, envers des «terroristes» montés en épingle par les médias. Tout cela n'est que l'envers d'une pièce, dont l'endroit est une réalité effective de solidarité planétaire : nous tenons par des élastiques plus ou moins tendus à tous les cohabitants de notre planète, humains et non-humains.

Concernant l'attention, comment agir simultanément sur le terrain individuel et collectif ?

Les deux me semblent intimement liées. Seul un changement de cap orienté par le soin de nos environnements sociaux et naturels peut nous éviter d'aller dans le mur écologique. Or, la clé de ce changement est située dans les réalités de nos écologies attentionnelles. J'entends par là ce qui conditionne ce à quoi nous faisons attention (médias, conversations, systèmes de notification, d'évaluation, etc.). Les combats politiques doivent porter en priorité sur les écosystèmes médiatiques qui nous distraient des vrais problèmes socio-écologiques. Il nous faut de meilleurs instruments d'analyse et d'action pour comprendre ce qui conditionne notre attention collective. Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas sûr qu'il soit encore temps, mais nous n'avons rien de mieux à faire que d'essayer d'améliorer nos écologies attentionnelles, individuelles et collectives. ♦

(1) Dans «*Suspensions of Perception*», MIT Press, 1999.

A lire : «Pour une écologie de l'attention», d'Yves Citton, éd. Seuil, 2014, 320 pp., 20 €.

«L'Économie de l'attention : horizon ultime du capitalisme ?» sous la direction d'Yves Citton, éd. La Découverte, 2014, 320 pp., 24 €.

«Luttes de classes sur le Web», dossier paru dans la revue «*Multitudes*», n° 53-54, 2014.

EXPERTISES EN TOUS GENRESPar **MATHIEU LINDON**

Toc et Zoc votent Bismuth

Professeur(e)s Toc et Zoc, vous êtes les spécialistes mondiaux de toute situation. Que nous décryptez-vous cette semaine ?

Pr Toc : Le jour où Nicolas Sarkozy ne prétendra pas avoir changé, ou vieilli, ou appris, là il aura vraiment changé.

Pr Zoc : Pour répondre à la rupture dans la continuité de la campagne de 2007, il y a la fidélité dans le changement d'aujourd'hui. Plus on l'apprécie et plus on déclare qu'il a changé.

Pr Toc : Il y a ceux pour qui le nouveau Nicolas Sarkozy est apparu méconnaissable après ces deux ans de strict sevrage politique.

Pr Zoc : Sans doute des ironistes voyant là le fruit de son assidue fréquentation de séances libératrices des Politiciens anonymes.

Pr Toc : Pour être sûr que le candidat a changé, il suffirait de changer de candidat : ici, il faut justifier qu'on change le bonhomme sans changer de bonhomme.

Pr Zoc : N'est-il pas paradoxal de vouloir mettre au service de la France toute l'expérience de celui qu'on n'est plus ?

Pr Toc : « Vous n'entendez plus parler de moi » : c'était ce que Nicolas Sarkozy disait aux journalistes en évoquant une éventuelle défaite en 2012. Son opinion est désormais différente, c'est bien la preuve qu'il a changé.

Pr Zoc : Nicolas Sarkozy voulait en 2007 François Hollande comme adversaire et on a vu ce que ça a donné. Peut-être que François Hollande et Manuel Valls ont bien tort de se féliciter de son retour.

Pr Toc : Les partisans de Nicolas Sarkozy reprochent à Alain Juppé d'être vieux et d'avoir été condamné. Question jeunesse, Nicolas Sarkozy n'aura pas changé en bien entre 2007 et 2017. Et, sans évoquer l'ancien président lui-même, personne n'imagine que l'innocent Jean-François Copé soit plus irréprochable que le maire de Bordeaux.

Pr Zoc : François Hollande n'a-t-il pas plus à se plaindre d'avoir été écouté par l'ex-première dame que Nicolas Sarkozy par la justice ?

Pr Toc : Nicolas Sarkozy a confiance en la justice de son pays mais en elle seule - la justice du pays de François Hollande, elle, il la redoute.

Pr Zoc : Question droit d'inventaire, l'ancien président nouveau re-candidat est bon prince. Il semble avoir passé l'éponge sur l'offense que lui a infligée l'électorat.

Pr Toc : La présidentielle de 2017 ne sera-t-elle pas pour le peuple l'occasion de faire amende honorable en rendant à Nicolas Sarkozy ce qui est à lui, à savoir le pouvoir ?

Pr Zoc : L'ancien président reste sur une déroute d'autant plus forte qu'il paraît considérer François Hollande, son vainqueur, comme le dernier des nuls. Ce n'est généralement pas pour les fiascos qu'on envisage un deuxième épisode. « Réjouissez-vous : après le Flop, le Retour du flop. »

Pr Toc : Nicolas Sarkozy a beaucoup appris, et pourquoi la France et lui-même n'auraient-ils pas droit à une nouvelle nouvelle chance ?

Pr Zoc : Le problème est qu'une telle posture pourrait être également revendiquée par son successeur et éventuel prédécesseur. Ni l'un ni l'autre n'ont le monopole du droit à l'erreur. ♦

REGARDER VOIRPar **GÉRARD LEFORT**

BULENT KILIC, AFP

Kurde distance

Quelle classe, quelle beauté, quelle misère. C'est cette conflagration mentale qui nous secoue à scruter cette femme kurde, réfugiée en Turquie pour échapper aux exactions des soldats de l'Etat islamique, dans le nord-est de la Syrie. A-t-on assez dit que l'islam radical, affaire d'hommes, en veut aux femmes ? Mais aussi bien, comme toute religion, l'islam dit « modéré ». Dans nos villes, qui sont celles de tout le monde, c'est un spectacle toujours désolant que de voir passer un jeune couple où on contemple tout de l'homme, généralement moulé dans le dernier cri de

la mode streetwear, et rien de sa femme, sinon les pieds et, au mieux, le visage. Le jour où ces hommes, eux aussi, prendront le voile, on en reparlera. Mais il est vrai qu'il y a du désir dans l'aliénation, et du plaisir dans la servitude volontaire.

Où sont les hommes, maris, père ou fils ? Comme dans tous les naufrages, ce sont les femmes et les enfants qui passent d'abord.

Gageons que cette femme kurde, qui a franchi la frontière turco-syrienne, probablement à pied, ne doit pas trop se poser ce genre de question. Elle fuit, se réfugie,

au sein d'un groupe visible de cinq femmes.

Où sont les hommes, maris, père ou fils ? Comme dans tous les naufrages, ce sont les femmes et les enfants qui passent d'abord. Sous la surveillance (protection ?), en flou au second plan, de quelques soldats (turcs ?) en uniforme.

On remarque, aussi, que toutes ces femmes en perdition n'ont pas ab-

diqué leur dignité d'être et de paraître. Cela tient à l'imprimé, paradoxalement joyeux, de leurs robes, à leur regard maquillé, au drapé de leurs foulards. Et les deux très jeunes enfants qui les accompagnent sont, eux aussi, dans cet état de ne pas renoncer. Ne parlons pas de chic dans une circonstance aussi dramatique, mais, à coup sûr, d'élégance.

De fait, la « vedette » de cette photographie est une lady du malheur. Tout son visage, comme vitrifié par un au-delà de la tristesse, l'exprime, parle pour elle, mais entre aussi en résonance avec bien d'autres figures désolées du roman méditerranéen.

Qui commencerait, entre autres mythologies, par la Bible, et surtout l'Ancien Testament où est relatée la fuite en Egypte, ou encore la Vierge portant sur son bras l'enfant Jésus. N'était que, dans cette version kurdo-christophore, il serait plus plausible que le gamin se prénomme Youssef.

Elle pourrait aussi descendre de l'Egyptienne Isis, ici en quête fébrile des lambeaux éparpillés du corps d'Osiris, son divin époux. A moins que le recellement des parties ait déjà eu lieu, et que l'union ait de nouveau été consommée entre Isis et Osiris. Auquel cas, le petit garçon, au flanc de la dame, serait leur fils, le jeune Horus.

Mais ce qui nous vient, à nous autres descendants de l'Antique occidentale, c'est surtout la tragédie grecque, transfigurée par Racine. Dans la pénombre de cette femme à l'enfant, c'est la plainte d'Andromaque qui nous parle : « Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ? / Laissez-moi le cacher en quelque île déserte ; / Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer, / Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer. » ♦



Libération du lundi 22 septembre.

ÉCRITURES

Par THOMAS CLERC

En état de
«Jap Lag»**undi 1^{er} septembre.**

J'ai la chance insigne de partir au Japon pendant quatre mois, à Kyoto, en résidence à la villa Kujoyama. Je pénètre pour la première fois dans l'empire du Soleil-Levant. Comme en France, j'écrirai ici mon journal, même si les récits de voyage sont souvent bâtarde : le pays est masqué par la subjectivité de l'auteur, qui est ligotée à la nouveauté constante de ce qu'il voit. J'essaierai quand même !

Le voyage, pour moi, commence dès l'aéroport (et même avant). J'aimerais écrire un roman qui se passerait dans un aéroport. Pendant le vol (qui dure onze heures trente-cinq minutes), je rattrape mon retard de films de cinéma grand public à succès et que je n'ai pas vus non pas parce qu'ils ont eu du succès mais sans doute un petit peu quand même. Je ne vais jamais voir ce type de films car si je les vois (à quoi sert l'avion), je suis toujours confirmé dans mes a priori. J'ai l'impression que le cinéma «populaire de qualité» est devenu aussi rare que le cinéma d'auteur, il est vrai que sur un écran de 11 pouces la théorie de Serge Daney selon laquelle un bon film reste un bon film indépendamment du support, s'écroule. J'ai donc regardé vingt minutes de *The Artist*, un quart d'heure de *The Grand Budapest Hotel*, dix minutes de *Grace de Monaco*, cinq minutes du *Crocodile du Botswana* ; heureusement, il y avait un résumé de la Coupe du monde de foot qui durait une demi-heure, mal fait mais distrayant. Je préfère voir un match qu'un blockbuster parce que j'ai plus d'estime pour le cinéma que pour le football. Bref, le cinéma d'aujourd'hui me confirme dans ce qu'un sociologue de la culture appellerait mon élitisme (je préfère ne pas m'en cacher). Je suis donc prêt pour le Japon.

2 septembre. A peine au sol, j'oublie tous ces navets pour une réalité plus enivrante. Première sensation, dans la touffeur humide et le ciel blanc : le calme, comme jamais je n'en ai constaté dans une ville de 1,5 million d'habitants.

3 septembre. Le 1^{er} septembre a été vécu par le *jet lag* ; le 2 était cotonneux, d'où l'état chloroformique d'hier ? Un mot nous vient, «Jap Lag», qui n'est d'aucune langue.

4 septembre. Le nouveau est agréable. Il y a quelque chose de révolutionnaire dans le nouveau ; ce qu'on sait recommence mais de façon induite (ou inédite, j'écris «japlagué») : manger, marcher, parler, les verbes du premier groupe ont l'air irrégulier. Je m'accroche aux premiers mots de japonais que je pourrais redistribuer, «merci» : *arigato gozaimasu* !



Je ne le retiens qu'au bout de quelques jours, bien qu'il soit prononcé à l'envi par une population d'une amabilité confondante. Je m'entraîne à le prononcer. Je remercie Anne toutes les cinq minutes.

6 septembre. Les toilettes les plus propres du monde se trouvent au musée d'Art moderne de Kyoto.

7 septembre. Christian Merlhriot, le très accueillant directeur de la villa Kujoyama, nous invite chez lui. Première cérémonie du thé (vert) sur une terrasse, par une légère brise de 5 heures du soir. Du nouveau, encore du nouveau, toujours du nouveau. Ivresse. Le soir, je lis dans Baudelaire «l'enfant voit tout en nouveauté».

8 septembre. Je me lève tôt (6 heures) car le soleil se lève à l'Est, et je me couche tôt pour d'autres raisons.

10 septembre. Les premières impressions d'un voyage sont certainement fausses ou faussées ; pourtant le mot de Talleyrand, «*méfiez-vous du premier mouvement, c'est le bon*», reste juste – c'est le corps qui parle et qui répond d'abord. Donc, ce qui frappe ici de toute évidence : *calme, propreté, courtoisie*. Quel pays pourrait en faire sa devise ?

11 septembre. Je suis un peu abattu ; le syndrome du «qu'est-ce que je fous là ?» me frôle quelques heures.

12 septembre. Je répète : il y a plus de bruit dans le faubourg Saint-Denis (Paris, X^e arrondissement) que dans tout Kyoto.

13 septembre. Je ne veux plus l'instant me laisser contaminer par aucun message politique ; je n'ai pas besoin qu'on me parle de Fukushima ou de nationalisme. Je veux, bêtement, rester naïf, comme un petit enfant. Les enfants japonais sont extrêmement charmants.

15 septembre. J'apprends seulement aujourd'hui à dire «bonjour», assez compliqué car il y a trois «bonjours» différents par jour : «*konnichiwa*». Je salue Anne toutes les cinq minutes.

17 septembre. Des nouvelles moches suintent de Paris (*Match*). Une bestiole *Treirweileria* répand sa bave. Je vais lui faire livrer un sabre par Internet.

21 septembre. Fête à l'Institut français. Les Japonais font la queue pour déguster des crêpes ; nous les imitons inconsciemment le soir en allant dîner chez un Lorientais qui a installé sa crêperie à Kyoto depuis un an. Imitation dont je ne me rends compte qu'à l'instant de l'écrire. Un Lorientais ! Je me japonise. ◆

Cette chronique est assurée en alternance par Philippe Djian, Christine Angot, Thomas Clerc et Marie Darrieussecq.

LA CITÉ DES LIVRES

Par LAURENT JOFFRIN

La gauche
ou le peuple

Il y a des romans épistolaires, comme *les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.

Voici un essai épistolaire, genre peu usité jusqu'à présent. Il oppose le philosophe footballeur Jean-Claude Michéa à l'historien éditorialiste Jacques Julliard et l'on ne sait qui tient, dans cet échange de lettres, le rôle du vicomte de Valmont et celui de la marquise de Merteuil... Les deux intellectuels livrent néanmoins un ouvrage de facture fort agréable, quoique parfois un peu affecté dans le registre de l'érudition et de la courtoisie grand siècle, qui examine les liaisons dangereuses du moment : celles de la gauche et du peuple.

On connaît les thèses de Michéa, implacable procureur des bobos, disciple d'Orwell et de Proudhon, qui estime, un peu comme Guilly chez les géographes, que la gauche a abandonné les classes populaires et qu'elle est devenue, à coup de postures libérales-libertaires, l'agent d'une nouvelle bourgeoisie cosmopolite méprisant les gens simples et foulant aux pieds, par bonne conscience européen-mondialisée, leurs convictions traditionnelles et leurs intérêts sociaux. Républicain, social-démocrate de filiation rocardienne, grand pourfendeur du capitalisme financier et de la superficialité contemporaine, Jacques Julliard, historien du syndicalisme avant de devenir éditorialiste vif-argent au *Nouvel Observateur* puis à *Marianne*, lui oppose sa connaissance intime du mouvement ouvrier et de la gauche, dont il est le conteur inspiré et le porte-parole à la fois critique et bienveillant.

Dans l'interprétation de l'histoire ouvrière, Michéa est un «séparatiste». Autrement dit, il distingue soigneusement gauche et socialisme. La gauche, dit-il, est un mouvement politique principalement bourgeois héritier de la Révolution française. Il se fonde sur une conception abstraite des droits de l'homme, il croit à un progrès irrésistible et continu appuyé sur la technique et l'industrie et il rejoint en fait les libéraux dans son exaltation du développement économique et de l'individualisme sans frein en matière de mœurs. La gauche, en un mot, a remplacé les grands soirs de la Révolution par les petits matins du mariage gay.

Au contraire, le socialisme, inventé par et pour les ouvriers au début du XIX^e siècle, conjugue la critique des injustices du système capitaliste avec le rejet d'une société de marché impersonnelle et atomisée, où seraient rompus les liens de solidarité hérités de la tradition populaire. A la morale désincarnée issue des Lumières, Michéa oppose la «common decency», concept emprunté à Orwell, ce penseur socialiste



mal connu en France, et qui désigne l'ensemble des principes et des coutumes de générosité et de loyauté qui dominent – pense-t-il – la vie quotidienne des classes populaires. Héritier de Marcel Mauss et du mouvement anti-utilitariste, Michéa en tient pour une société future «libre et égalitaire» où l'homme serait délivré de la cu-

pidité capitaliste et rendu à ses comportements altruistes spontanés.

Julliard lui oppose une vision «continuiste» du mouvement socialiste, qui relie, dans le sillage de Jaurès, les idéaux républicains de la Grande Révolution avec les aspirations de la République sociale qui en est le prolongement. Il est vrai, admet-il, que les bourgeois républicains ont souvent trahi le peuple, en 1848 ou pendant la Commune, par exemple. Il est encore vrai que la bourgeoisie progressiste d'aujourd'hui (les bobos, pour faire court), se sont séparés du peuple par adhésion à la mondialisation, par l'adoption d'un modernisme culturel méprisant pour les valeurs populaires et par sa fascination pour l'immigré, nouvelle figure de l'opprimé. Mais Julliard estime que les valeurs de 1789 sont aussi celles du peuple, qui aime la liberté. Il rappelle que l'alliance entre républicains et socialistes, nouée au moment de l'affaire Dreyfus, a produit de grandes réformes de liberté et de justice sociale. Il aurait pu ajouter que la social-démocratie, que Michéa place plus bas que terre, a largement humanisé l'économie de marché, promu les droits ouvriers et amélioré de manière spectaculaire le bien-être populaire, même si l'assaut du capitalisme financier depuis vingt ans remet ces acquis en question.

Pour rallier de nouveau le peuple, faut-il oublier la gauche ? C'est la pente de Michéa, qui plaide pour un socialisme libertaire quelque peu nébuleux, ou encore pour un «anarchisme tory» hérité d'Orwell mais largement introuvable. Ou bien faut-il, comme le demande Julliard, réinventer une gauche à la fois républicaine et populaire ? On préférera la deuxième voie. Mais on se gardera de négliger les dérangeantes imprécations de Michéa. ◆



LA GAUCHE
ET LE PEUPLE.
LITÈRES
CROISÉES
de JACQUES
JULLIARD
et JEAN-CLAUDE
MICHÉA
Flammarion, 19,90 €.

À CONTRESENSPar **MARCELA IACUB**

Le permis d'être parent

Le plus critiquable dans l'actuelle question de la gestation pour autrui (GPA), c'est sa parenté avec l'assistance médicale à la procréation (AMP). La collectivité et les individus dépensent des sommes considérables pour «fabriquer» des êtres humains. Il s'agit là d'un véritable gâchis : il y a, en France et dans le monde, des milliers voire des millions d'enfants déjà «fabriqués», victimes d'abandons et d'autres formes de maltraitance plus horribles encore, qui ne rêvent que d'avoir des parents aimants et dévoués. Or, depuis quelques décennies, les sociétés européennes voient d'un si mauvais œil les adoptions qu'elles ne cessent de les entraver. Comme si en matière de filiation, elles préféreraient la dépense, l'effort et le malheur à la gratuité, la facilité et la félicité. Ainsi, considèrent-elles que l'acharnement procréatif est un meilleur choix que la circulation d'enfants déjà nés. Quelle raison trouver à une telle déraison ? L'argument le plus répandu est celui de la lutte contre les inégalités de classes.

L'adoption semble être une sorte de vol que les riches commettraient sur les plus pauvres. Si la misère empêche de profiter des biens élémentaires – y compris d'un toit ou des soins médicaux –, les pouvoirs publics refusent qu'il en soit de même avec le fait d'élever les enfants que l'on a conçus. Comme s'il était plus important d'être parent que de se loger, de manger à sa faim ou de pouvoir se soigner les dents. Or, si l'on demande des permis et des diplômes pour presque tout, on n'en exige aucun pour la parentalité. La surveillance a posteriori de telles compétences est très faible et il en découle rarement des ouvertures d'adoption. La mort de l'enfant sous des coups ou sa destruction psychique est plus courante que la rupture des liens juridiques avec des parents tortionnaires. Et si les ennemis des criminels souhaitent les punir de peines maximales, ils ne cherchent pas à adoucir le sort de ceux qui ont été élevés



par des parents sanguinaires. Notre société rechigne à se considérer coupable de fabriquer des gens monstrueux car cela reviendrait à mettre en cause l'organisation de la famille et notamment de la parentalité. Ne serait-il pas plus juste et plus raisonnable de faire comprendre à la population que le fait d'être parent n'est pas obligatoire ou indispensable

pour avoir une vie digne d'être vécue ? Qu'il s'agit d'un métier pour lequel tout le monde n'est pas préparé dont les conséquences peuvent s'avérer catastrophiques aussi bien pour les enfants que pour la société.

La situation actuelle n'est compréhensible que par l'existence tacite d'un «droit à l'enfant» dont seraient pourvus tous ceux dont les corps sont capables d'enfanter. Un droit qui ressemble à celui que l'on a sur une portée de chiots ou de chatons dont on est le seul maître ou sur les fruits des arbres qui poussent dans notre jardin.

C'est sans doute ce tacite «droit à l'enfant» qui explique que les plus conservateurs soient si remontés contre les personnes qui aimeraient en avoir un, mais ne peuvent le «fabriquer» par les moyens naturels – parce qu'elles sont stériles ou homosexuelles. Ce qui agace ces conservateurs, c'est que d'autres cherchent à obtenir ce droit alors qu'ils ne remplissent pas les conditions qu'exige la loi. C'est un peu comme si des individus voulaient s'acheter de belles et jolies choses sans avoir de quoi les payer.

Si l'assistance médicale à la procréation (AMP) et la gestation pour autrui (GPA) existent, c'est bien parce que la population fertile a un «droit à l'enfant». Parce que les enfants non désirés, abandonnés ou maltraités ne sont pas considérés comme des personnes à part entière mais comme des choses que ceux qui les ont «fabriquées» possèdent sous certaines conditions. Des choses qui produisent des revenus ou des statuts. Des choses qui pleurent, qui souffrent et qui meurent. ♦

L'AIR DU RIENPar **AUDE PICAULT**

PHILOSOPHIQUES

Par BEATRIZ PRECIADO

Le féminisme n'est pas un humanisme

Au cours d'un de ses «entretiens infinis», Hans-Ulrich Obrist me demande de poser une question urgente à laquelle il faudrait qu'artistes et mouvements politiques répondent ensemble. Je dis : «*Comment vivre avec les animaux ? Comment vivre avec les morts ?*» Quelqu'un d'autre demande : «*Et l'humanisme ? Et le féminisme ?*» Mesdames, messieurs et autres : une fois pour toutes, le féminisme n'est pas un humanisme. Le féminisme est un animalisme. Autrement dit, l'animalisme est un féminisme dilaté et non anthropocentrique.

Les premières machines de la révolution industrielle ne furent pas la machine à vapeur, l'imprimerie ou la guillotine... mais le travailleur esclave de la plantation, la travailleuse sexuelle et reproductrice, et l'animal. Les premières machines de la révolution industrielle furent des machines vivantes. Alors, l'humanisme inventa un autre corps qu'il appela *humain* : un corps souverain, blanc, hétérosexuel, sain, séminal. Un corps stratifié et plein d'organes, plein de capital, dont les gestes sont chronométrés et dont les désirs sont les effets d'une technologie néropolitique du plaisir. Liberté, égalité, fraternité. L'animalisme dévoile les racines coloniales et patriarcales des principes universels de l'humanisme européen. Le régime de l'esclavage, puis du salariat, apparaît comme fondement de la liberté des «hommes» modernes ; l'expropriation et la segmentation de la vie et de la connaissance comme revers de l'égalité ; la guerre, la concurrence et la rivalité comme opérateurs de la fraternité.

La Renaissance, les Lumières, le miracle de la révolution industrielle reposent donc sur la réduction des esclaves et des femmes au statut d'animal et sur la réduction des trois (esclaves, femmes et animaux) à celui de machine (re)productrice. Si l'animal fut un jour conçu et traité en tant que machine, la machine devient peu à peu un technoanimal vivant avec les animaux technovivants. La machine et l'animal (migrants, corps pharmacopornographiques, enfants de la brebis Dolly, cerveaux électronumériques) se constituent en tant que nouveaux sujets politiques de l'animalisme à venir. La machine et l'animal sont nos homonymes quantiques. Puisque la modernité humaniste tout entière n'a su que faire proliférer des technologies de la mort, l'animalisme devra inviter à une nouvelle manière de vivre avec les morts. Avec la planète comme cadavre et comme fantôme. Transformer la néropolitique en nécroesthétique. L'animalisme devient alors une fête funé-



bre. Une célébration du deuil. L'animalisme est rite funéraire, naissance. Une assemblée solennelle des plantes et des fleurs autour des victimes de l'histoire de l'humanisme. L'animalisme est une séparation et une embrassade. L'indigénisme queer, pansexualité planétaire qui transcende les espèces et les sexes, et le technochamanisme, système de

communication interespèces, sont des dispositifs de deuil.

L'animalisme n'est pas un naturalisme. C'est un système rituel total. Une contre-technologie de production de conscience. La conversion à une forme de vie sans souveraineté aucune. Sans hiérarchie aucune. L'animalisme institue son propre droit. Sa propre économie. L'animalisme n'est pas un moralisme contractuel. Il réfute l'esthétique du capitalisme et sa capture du désir par la consommation (de biens, d'idées, d'informations, de corps). Il ne repose ni sur l'échange ni sur l'intérêt individuel. L'animalisme n'est pas la revanche d'un clan sur un clan. L'animalisme n'est pas un hétérosexualisme, ni un homosexuelisme, ni un transsexualisme. L'animalisme n'est ni moderne ni post-moderne. Je peux affirmer, sans plaisanter, que l'animalisme n'est pas un hollandisme. N'est pas un sarkozysme ou un bleumarinisme. L'animalisme n'est pas un patriotisme. Ni un matritotisme. L'animalisme n'est pas un nationalisme. Ni un européisme. L'animalisme n'est pas un capitalisme, ni un communisme. L'économie de l'animalisme est une prestation totale de type non agonistique. Une coopération photosynthétique. Une jouissance moléculaire. L'animalisme est le vent qui souffle. C'est la manière à travers laquelle l'esprit de la forêt des atomes a encore prise sur les voleurs. Les humains, incarnations masquées de la forêt, devront se démasquer de l'humain et se masquer à nouveau du savoir des abeilles.

Le changement nécessaire est tellement profond qu'on se dit qu'il est impossible. Tellement profond qu'on se dit qu'il est inimaginable. Mais l'impossible est à venir. Et l'inimaginable est dû. Qu'est-ce qui était le plus impossible et le plus inimaginable, l'esclavage ou la fin de l'esclavage ? Le temps de l'animalisme est celui de l'impossible et de l'inimaginable. Ceci est notre temps : le seul qui nous reste. ◆

Beatriz Preciado est philosophe, directrice du Programme d'études indépendantes musée d'Art contemporain de Barcelone (Macba).

Cette chronique est assurée en alternance par Sandra Laugier, Michaël Foessel, Beatriz Preciado et Frédéric Worms.

SOCIÉTÉS

Par JULIE PAGIS

«Moi, des fois, je dis Sarkozizi»



Que dire de plus sur le «retour en politique» d'un ancien président, dont on voudrait juste ne plus entendre parler ? Observer ce fait d'actualité du point de vue des enfants donne à voir certains effets de ce pouvoir présidentiel toujours plus personnalisé, privatisé, discrétionnaire et désidéologisé en termes d'«éducation civique». Le rôle de président est le premier que les enfants s'approprient au cours de leur apprentissage de l'ordre politique et, avec le drapeau, ils sont (ou étaient ?) les symboles les plus connus et aimés des enfants. En 2011-2012,

Le rôle de président est le premier que les enfants s'approprient lors de leur apprentissage de l'ordre politique.

des enfants de CMI, que j'ai interrogés sur les métiers qu'ils aimeraient faire (dans une enquête menée avec Wilfried Lignier), se mettent à débattre de celui de président : «Dylan dit qu'il voudrait être président, parce qu'on a une limousine, un jet privé, et qu'on peut faire tout ce qu'on veut. Léopold le contredit : non, il faut avoir l'accord de certaines personnes. [...] Justine ne veut pas non plus être présidente : c'est une grosse responsabilité, c'est comme le roi, t'as tout le peuple devant toi, tu dois prendre des décisions même si tu veux pas. Karim vient renforcer le clan des pro-présidents : il aimerait être président pour acheter des toupies. Daris renchérit : quand t'es président, tout le monde te dit bonjour dans la rue, s'ils ne le disent pas, ils vont en prison.» (*Extraits de carnet de terrain.*) La figure du président est ainsi construite et perçue comme celle d'un «roi» tout-puissant, omnipotent et, paradoxalement, les seuls qui veulent ici être président sont les garçons d'origine populaire. C'est que ces projections enfantines vers une position d'autorité, d'où l'on peut exercer son pouvoir, notamment de manière arbitraire («tu peux punir les gens, même s'ils ont rien fait», nous dit Femi), sont semblables en cela à la «culture anti-école» qui aide à retourner, le temps de l'interaction du moins, le stigmate de l'illégitimité en inversant l'échelle officielle des valeurs. Pour autant, le sentiment d'illégitimité politique est déjà installé, à l'école primaire, façonné par l'origine sociale, le genre et l'origine migratoire comme ces propos le soulignent :

«Tu pourrais être président tu crois ?»

Mahmadou : «Non...»

«Pourquoi ? — J'ai pas été intello ; j'aurai la tête qui éclate [...]. — Et un président noir



en France, ça vous semble possible ?»

Zoran : «C'est possible, mais faudrait qu'il y ait plus de Noirs qui se présentent... parce que là, j'en vois pas beaucoup.»

Ynès (hors micro) : «Moi, je voudrais pas être présidente parce que comme je suis algérienne, ils m'aimeraient pas [...] et puis, tu vois jamais tes enfants !»

Ces enfants d'origine populaire ont déjà intériorisé ce sens des limites (du «ce n'est pas pour moi»), là où Théodem (9 ans, père avocat, mère journaliste) semble prêt à revêtir le rôle : «Oui, je pourrais le faire [...] parce que si je choisis président, ça veut dire que j'aurai eu mon opinion et que les gens aussi seraient d'accord et que donc je peux faire l'opinion !»

La figure présidentielle sous la V^e République incarne un mode de domination des classes supérieures sur les classes populaires (1) et les enfants de

ces dernières ne s'y trompent pas quand ils nous livrent leurs appréciations :

Farès : «Sarkozy, il donne pas d'argent aux autres... Il est méchant et il est moche ! [...] Il dit des choses et après, quand il est élu, il les fait pas.»

Cindy : «Quand il va voir le président des Etats-Unis, il prend un gros jet privé [...] avec ses copains qui sont riches...»

Farès : «Ça s'est fait pas que ce soit lui le premier, le plus fort... genre il s'en la montre, et... je peux pas le dire (on l'encourage à parler)... il est trop petit Sarkozy : il arrive jusqu'aux seins de Carla (Rires). Moi, des fois, je dis Sarkozizi : Sarko, p'tit zizi !»

Cindy : «Arrête ! il va te mettre en prison.» Pouvoir discrétionnaire, sexe, apparence, argent, capital social, mensonges : ils n'inventent rien et ne font que reprendre, avec leurs mots, les principaux éléments d'une équation explosive et bien réelle. Alors plutôt que de dénoncer «la montée des incivilités» en accusant les classes populaires («salauds de jeunes») d'avoir perdu leur «esprit civique», tournons peut-être le projecteur du côté des responsables et, pourquoi pas, imaginons de nouvelles fonctions de représentation, dans une V^e République ? ◆

(1) Cf. le livre pour enfants (en particulier le chapitre XIX sur le président de la République) de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, Etienne Lécoart, «Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ?», Éditions La ville brûle, 2014.

Julie Pagis est chercheuse en sociologie politique au CNRS. Elle est aussi l'auteure de «Moi 68, un pavé dans leur histoire. Événements et socialisation politique», Presses de Sciences-Po, septembre 2014.

Cette chronique est assurée en alternance par Cyril Lemieux, Frédérique Ait-Touati, Julie Pagis et Nathalie Heinrich.

FISTULE: RÉPARER LA BLESSURE

Comme beaucoup d'autres en Europe, Isabelle Rimbert n'avait jamais été confrontée au quotidien de femmes souffrant de fistule obstétricale. C'est en suivant l'ONG Waha (Women and Health Alliance International), en avril, dans les centres médicaux de Gondar et d'Assella (Ethiopie), que la jeune photographe a pris la mesure des souffrances physiques, mais aussi morales que cette blessure engendre. Liée à un travail difficile lors de l'accouchement, la fistule obstétricale provoque une nécrose des tissus pelviens, puis l'incontinence. Elle touche essentiellement des femmes n'ayant pas accès aux soins d'urgence, ou aux soins tout court. Selon l'OMS, de 50 000 à 100 000 nouveaux cas se présenteraient chaque année, et plus de 2 millions de femmes et de filles (certaines n'ayant pas plus de 12 ans) seraient en attente de traitement. Un mal qu'elles vivent pour la plupart – et leur entourage avec elles – comme une malédiction. «Ces femmes sont souvent réduites à l'état de fantômes, exclues, effacées, déshumanisées», raconte Isabelle Rimbert. D'où le choix du portrait comme traitement photographique. «J'ai eu envie de leur redonner une place centrale, qu'elles soient regardées, mises en avant et non plus mises au ban. Je voulais que l'on perçoive la force phénoménale qui se dégage aussi de ces femmes qui n'ont, pour la plupart, qu'un quotidien de servitude.» La séance de shooting s'est déroulée dans une ambiance très gaie, raconte-t-elle, ces femmes étant heureuses d'être enfin réintégrées dans le jeu social. «Avec l'une d'entre elles, je suis allée acheter des tissus au marché, chacune a choisi la couleur devant laquelle elle voulait poser, la communication s'est établie au-delà du langage...» A.S.



Yeshi Kedebe, 40 ans.



Asha Aboubaker, 37 ans.



Tegitu Yalew Takusa, 30 ans.



Gebiyanesh Chane, 35 ans.



Amina Geletoma, 26 ans.



Zabia Terefe, 20 ans.



Wubit Alene, 30 ans. PHOTOS ISABELLE RIMBERT

YESHI KEDEBE 40 ANS

«J'avais 18 ans quand j'ai été violée. Par un voisin, sur un chemin près de chez moi. Il m'a donné une fille, il y a vingt-deux ans; elle est là, avec moi, devant vous. Un autre enfant est mort en moi il y a douze ans. Depuis, je bois peu pour éviter d'uriner. Je n'ai jamais été diabolisée. Des gens se sont cotisés pour me payer du savon, des habits, même le transport jusqu'ici. J'ai tellement hâte d'être opérée que je n'ai pas mangé depuis trente-six heures.»

ASHA ABOUBAKER 37 ANS

«J'ai vécu pendant dix-neuf ans avec cette blessure. Pendant dix-neuf ans, j'ai continué d'avoir des relations avec mon mari contre mon gré. Pendant dix-neuf ans, je me suis cachée des autres et, à la fin, je ne sortais plus de chez moi. Depuis dix-neuf ans, je n'ai plus de règles. Même si je suis guérie de l'intérieur depuis sept mois, je souffre à l'extérieur: je resterai une femme sans enfant.»

AMINA GELETOMA 26 ANS

«Mon premier enfant est mort-né avant d'arriver à l'hôpital. Mon second est mort-né après une césarienne. Ces nuits de morts me hantent, et la mort me poursuit toujours à sa manière. Elle a tué la relation avec mon mari. Depuis l'opération, il y a trois mois, je revis un peu. Je suis redevenue une femme. Un jour, peut-être, je deviendrai enfin une mère.»

TEGITU YALEW TAKUSA 30 ANS

«Donner la vie, je ne savais pas que ce serait aussi difficile. Dès le premier enfant, j'ai découvert non pas la vie, mais la mort. On me l'a retiré par césarienne. J'en ai perdu deux autres. Je ne pensais pas que je survivrais à ça. Je suis restée un mois allongée à l'hôpital. Je savais que j'avais une fistule, mais je suis rentrée chez moi, pour m'occuper de mon fils unique de 10 ans.»

GEBIYANESH CHANE 35 ANS

«Ma quatrième grossesse m'a été fatale. Des jumeaux, qui n'ont pas survécu. Je l'ignorais, je n'ai pas eu de consultation prénatale. Je n'ai pas pu avoir de césarienne. Je suis au centre des fistules depuis cinq semaines, j'attends l'opération. Je sais qu'il me faudra du temps pour refermer des blessures bien plus profondes, des blessures plus invisibles que les docteurs ne pourront pas guérir.»

ZABIA TEREFE 20 ANS

«Je ne sais même pas quand je serai opérée. Je suis arrivée il y a quinze jours, et je dois faire des exercices de rééducation: je boite encore beaucoup. Ma jambe est raide, j'ai mis trop de pression dessus pendant l'accouchement, il y a trois mois. Cela a duré trois jours, trois jours de douleurs et de tristesse: je sautais même pour tenter de faire descendre mon bébé. Je ne contrôle plus mon corps.»

WUBIT ALENE 30 ANS

«J'ai quatre enfants, chaque accouchement a été une douleur, le dernier fut une horreur. L'accoucheur traditionnel ne voulait pas que j'aie dans un centre de santé. On a tout tenté pour le faire sortir, je sautais même, je suis tombée plusieurs fois du lit. J'ai tenté d'y aller par moi-même, à deux jours de marche du village où j'habite: j'ai accouché sur un chemin. Depuis trois mois, je fuis de partout. Je rêve que ce cauchemar se termine.»

Jazz

A l'envie à la mort

Par DOMINIQUE QUEILLÉ,
ÉDOUARD LAUNET
et VITTORIO DE FILIPPIS

« **J**azz is not dead, it just smells funny » : c'est la punchline du festival Jazz à la Villette, dont l'édition 2014 vient de s'achever. Clin d'œil à Frank Zappa qui, en 1974, avait eu cette fameuse formule : « *Jazz is not dead, it just smells funny* » (« le jazz n'est pas mort, il a juste une drôle d'odeur »). Le genre musical porté par Duke Ellington, Charlie Parker, John Coltrane et des milliers d'autres improvisateurs est certes encore vivant, mais a-t-il un avenir ? N'est-il pas devenu une musique de répertoire, encline aux commémorations et aux hommages, aux redites et aux citations ? Le festival de la Villette, avec bien d'autres, entend prouver chaque année que non, quoique sa punchline montre qu'il se pose bel et bien la question.

Le jazz n'a pas connu de courant révolutionnaire – comparable au bop ou au free jazz – depuis des années, même s'il y a tout de même eu les aventures notables du jazz-rock, du label ECM et quelques autres. La célébration de son glorieux passé – via des concerts ou des disques qui reprennent parfois note pour note des interprétations antérieures – occupe une place croissante. Jazz à la Villette ne fait d'ailleurs pas exception à la règle, qui a mis cette année l'accent sur le millésime 1959, que certains considèrent comme la grande année du jazz, son apothéose.

En France, le Bureau du jazz, qui irrigue les antennes de Radio France, est menacé de fermeture, après celle du Centre d'information du jazz, structure créée en 1984, qui accueillait et orientait amateurs et professionnels, musiciens et autres acteurs de la vie du jazz. Enfin, ce genre musical ne représente plus guère que 3% du marché du disque.

Depuis les années 30, son avis de décès a maintes fois été publié. Alors, complètement «jazz been», le genre musical de John Coltrane et Miles Davis ? Points de vue de musiciens.

perdu de sa popularité. La culture et la connaissance du jazz dans le public sont en chute libre. »

La matrice américaine, où sont nés le swing, le bop, le cool, le free, tend-elle à devenir stérile ? « *Les nouvelles générations noires américaines ne se fédèrent plus autour du jazz actuel : il faut admettre que les jeunes solistes d'aujourd'hui sont plus souvent issus des grandes écoles que du caniveau des ghettos. Le jazz a versé dans l'underground le plus élitiste. Son auditoire a maigri en conséquence et rien n'augure que la situation ne s'inverse, au moins dans un futur proche* », estimait Michel-Claude Jalard dans son ouvrage *Le jazz est-il encore possible ?* (éditions Parenthèses). C'était en 1986. C'est dire si l'annonce de la mort du jazz n'est pas une nouveauté. A vrai dire, certains évoquaient son décès dès les années 30. Existe-t-il de nouveaux horizons pour le jazz ? Réponses de musiciens.

GUILLAUME PERRET

saxophoniste, 34 ans

«Le mot "jazz" fait peur»

«Le jazz a atteint les frontières stylistiques du genre avant d'entrer en fusion avec d'autres musiques. L'apprentissage de cet art et de tous les styles qui en découlent a fourni aux musiciens une grande richesse harmonique et rythmique. Comme le classique ou le baroque, la tradition sera toujours jouée par les passeurs, les passionnés, tandis que les éléments de jazz que l'on retrouve dans la fusion avec le hip-hop, le rock, les musiques orientales, brésiliennes, l'électro, etc., continueront d'alimenter avec beaucoup de richesse la folie des créatifs. Les différents langages issus du jazz se développent en fonction des pays et des interprètes, et cette mixité peut dérouter, poser des problèmes de classement. Je sors d'une séance de dédicaces chez un disquaire de Strasbourg et, bien que je sois référencé "jazz", le ven-

Même les grands noms du jazz américain ne peuvent s'en sortir aujourd'hui sans venir «tourner» plusieurs mois par an en Europe et en Asie.

Les musiciens de la vieille garde cultivent un brin de nostalgie. «*Rien de radicalement nouveau ne s'est fait depuis la mort de Coltrane*», estimait récemment le saxophoniste Archie Shepp (voir Libération du 8 avril). Le guitariste John Scofield, ancien compagnon de route de Miles Davis, remonte même plus loin : «*Beaucoup de gens disent que l'âge d'or du jazz, ce furent les années 50, ce qui est vrai, je pense*» (voir Libération du 18 novembre 2013). Cet été, interrogé par Ouest-France sur l'arrivée d'artistes pop comme Keren Ann ou Norah Jones dans l'historique label Blue Note, le violoniste Didier Lockwood lâchait quelques propos grinçants : «*On fait comme on peut. L'époque n'est plus la même. Le jazz a*



David Murray sur scène, en 2009. PHOTO TSHI. AGENCE VU

deur m'expliquait que, ne sachant pas où me ranger, il m'avait créé un rayon Electric Epic [le nom de son groupe, ndlr]. Je sens bien que le mot "jazz" fait peur et qu'il est synonyme dans l'esprit des gens de musique complexe, inaudible.»

JULIEN LOURAU
saxophoniste, 44 ans

«La scène parisienne est moins métissée que dans les années 90»

«Le jazz, à mon sens, est entré dans son classicisme, qui a commencé à la fin des années 80 avec les frères Marsalis. L'enseignement dans les conservatoires et à Londres, puisque j'en reviens, à la Guildhall ou à la Royal Academy, donne naissance à une génération de méta-jazzmen. Des gens (avec plus de femmes qu'avant) qui peuvent "tout" jouer à l'endroit comme à l'envers ! Récemment, à Londres, un saxophoniste britannique vient vers moi et me dit être intéressé par l'électronique sur le sax. Je lui parle de Jon Hassell... Rien. Brian Eno ? Rien. Bon, ben... tant pis. "Tout" jouer donc, mais dans un certain cadre... Les genres de vie associés à cette musique ont également changé. Comme le disait Robin Eubanks en tournée avec Mark Turner et d'autres de cette génération : *"Ces gars, ils se lèvent à 7 heures du matin pour faire du tai chi, le jazz a vraiment changé !"* La manière dont j'ai étudié tenait plus de la quête. Le savoir venait de plusieurs sources. Il fallait rechercher parfois assez longtemps avant d'avoir l'info, mais en chemin, du coup, des choix s'imposaient. Et des surprises. Sans parler du fait qu'il faille aujourd'hui être son propre administrateur-manager. Voire être son propre meilleur fan sur Twitter et Facebook ! Ces évolutions ont forcément un impact sur la création. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que la scène parisienne du jazz est un peu moins métissée que dans les années 90. C'est peut-être dû au fait que Paris attirait des musiciens de toute l'Europe et du reste du monde, pour y étudier notamment.»

MICHEL PORTAL
saxophoniste, clarinettiste
et bandonéoniste, 78 ans
et **VINCENT PEIRANI**
accordéoniste, 34 ans

«Plus qu'une musique, c'est un état d'esprit»

«La mort du jazz, c'est une vieille histoire... Certains resteront toujours ancrés dans une tradition, tandis que d'autres privilégieront l'évolution, la modernité. Le jazz est et a toujours été une musique contemporaine, en perpétuel développement. La musique classique est une musique écrite, tout est calé. Il ne reste à l'interprète qu'à la jouer en fonction des codes et des indications données. Dans le jazz, l'interprète est lui-même le chef d'orchestre, il prend lui-même les décisions. Le jazz est libéré depuis toujours, il gardera cet état d'esprit. Plus qu'une musique, c'est un état d'esprit, une attitude.»





Guillaume Perret à Paris, en septembre. PHOTO AUDIOIN DESFORGES



Michel Portal au festival Jazz in Marciac, cet été. PHOTO ULRICH LEBEUF, MYOP



Le saxophoniste américain Archie Shepp, à Paris, en mars. PHOTO RICHARD DUMAS



Le New-Yorkais Marc Ribot à Berne, en 2006. PHOTO MARCO ZANONI

JAZZ : À L'ENVIE À LA MORT



MARC RIBOT
guitariste, 60 ans
**«Merci au piratage
et au manque pathétique
de qualité du streaming !»**

«Le jazz serait mort ? Comme les gens aiment ce genre de grandes déclarations ! Tout ce que je sais, c'est qu'un nombre considérable de musiciens avec beaucoup de talent et d'enthousiasme pour cette musique appelée "jazz" continuent de vouloir s'inscrire dans son histoire. Comme le chante Annie Lennox : "Qui suis-je pour ne pas être d'accord ?" Malheureusement, toutes les formes de musique en dehors des sommets du mainstream commercial, jazz inclus, sont menacées avec la

mort réelle de la partie enregistrement de leur travail. Merci au piratage généralisé et au manque pathétique de qualité du streaming ! Aujourd'hui, enregistrer un disque est impossible pour qui n'a pas de moyens financiers. Difficile d'expliquer à quelqu'un qui n'est pas de la profession à quel point enregistrer compte. "Jouez live", disent les apologistes de la "big technology". Ont-ils jamais entendu la musique de Miles Davis ou Thelonious Monk ? Certes, YouTube est omniprésent. Mais si le site ne paie que peu ou rien en retour du coût de la production du contenu dont il profite, comment l'expression de cet art peut-elle continuer ? Composer, répéter, enregistrer, publier, séquencer et promouvoir des disques prend des mois et des milliers de dollars. Mon label, Pi, a essayé Spotify. Trois mois après, il recevait un chèque de 30 dollars pour tout le catalogue [20 artistes] !»

AIRELLE BESSON
trompettiste, 36 ans
**«Toujours en pleine
mutation»**

«Le jazz est vivant et va le rester. Musique de toutes les influences, il bouillonne de différentes cultures, de différents courants. Ce sont les voyages, les rencontres, les envies, les découvertes qui en font l'essence et l'inventivité. Le jazz est toujours en pleine mutation et jouit d'une vitalité débordante. C'est la richesse et la diversité de ses acteurs qui en font une musique si vivante.»

DANIEL HUMAIR
batteur et peintre, 76 ans
**«Surtout un manque
de publicité»**

«C'est curieux, votre question. Il n'y a jamais eu autant de monde dans les

concerts. Cet été, toutes les salles étaient pleines. Et on vend bien nos disques à ces moments-là. Vous me direz qu'ils sont quasi introuvables. Le jazz souffre surtout d'un manque de publicité, de relais. J'échange beaucoup avec la jeune génération. Des musiciens comme Christophe Monniot, Manu Codjia et, plus récemment, Emile Parisien, Vincent Peirani ou Guillaume Perret sont monstrueux, avec une personnalité, une culture et une intelligence hors du commun. La banalité dans le jazz, c'est de se référer au dernier truc américain ou à des héros du passé. J'ai une admiration sans limite pour Miles Davis, Coltrane, Sonny Rollins ou Cannonball Adderley, mais je ne vais pas refaire aujourd'hui un quintet dans cet esprit alors que j'ai joué ou fréquenté les originaux. Je veux me surprendre et aussi que les musiciens se surprennent. Le jazz se réinvente sans cesse.»



La trompettiste Aïrelle Besson. PHOTO LUCILLE REYBOZ



Le pianiste Jean-Pierre Como. PHOTO JEAN-BAPTISTE MILLOT

FRANÇOIS CORNELOUP
saxophoniste, 51 ans
**«Si la vie est ailleurs
que dans le jazz, eh bien que
le jazz aille voir ailleurs!»**

«Ce qui meurt, c'est le conservatisme, car l'envisager, c'est envisager l'obsolescence. Vouloir définir le jazz dans une esthétique coercitive conduit toujours les académistes à devoir faire un jour ou l'autre le deuil de leurs croyances et de leurs dogmes. Ce qui tue le jazz, c'est le mot "jazz". Parvient-il seulement à nous réunir pour une cause ? Il n'agit que comme un filtre que toutes nos certitudes esthétiques opacifieront chaque jour un peu plus. Abolissez ce mot et apparaîtront naturellement devant vous toutes les musiques du monde qui grouillent de vie, se mélangent et se reproduisent entre elles pour donner de nouveaux métissages, enrichir et transformer l'espèce, en in-

venter de nouvelles qui n'auront que faire du nom qu'on leur donne. Les musiques ont toujours existé avant qu'on les nomme. C'est cet incoercible instinct de propriété qui nous fait désigner les choses qu'on veut posséder, les étiqueter soigneusement pour les classer dans les archives poussiéreuses de nos petits musées privés. Mais quelle peur nous pousse donc à nous poser cette question de la mort du jazz ? Dans quel splendide isolement l'avons-nous mis pour qu'il craigne autant d'être vulnérable ? Au fond, qui d'autre que les jazzmen se pose cette question ? Qui d'autre que le jazz a lieu de s'inquiéter du jazz ? Le jazz appartient-il si peu à son monde qu'il doute à ce point de son existence ? Doit-il sans cesse en faire la preuve par sa valeur marchande ou sa légitimité culturelle ? Si le sort du jazz ne se décide plus que dans les arcanes de l'institution ou sous le couperet du marché, alors rendons-le d'urgence au monde ! Acceptons, sans cette condescendance qui fait de nous des donneurs de leçons de musique, qu'il puisse enfin à nouveau être porté, irrigué par la force de la culture populaire, celle par laquelle les hommes rêvent leur futur. Qu'à son tour le monde puisse s'en nourrir et y puiser ses forces. Mais pour cela, le jazz devra consentir à la dissolution de son génie dans le tout vivant. Qu'il disparaisse dans la danse et que la danse le ressuscite ! Et ainsi de suite... Si, aujourd'hui, la vie est ailleurs que dans le jazz, eh bien que le jazz aille voir ailleurs ! Notre époque est-elle encore vivante ? Si le jazz est pleinement dans son époque, alors son sort ne dépendra plus seulement de lui-même. Ce n'est pas le jazz qu'il faut sauver, c'est l'époque ! Ou bien l'achever une bonne fois pour toutes et passer à autre chose.»

HENRI TEXIER compositeur,
contrebassiste, 69 ans
**«Jamais les musiciens
n'ont été si nombreux, si
compétents, si passionnés»**

«Tout gamin déjà, j'entendais dire que le jazz était mort ou moribond. Depuis Louis Armstrong, cette musique ne serait plus du jazz ! Dommage pour Charlie Parker, Thelonious Monk, Miles Davis, Dexter Gordon, John Coltrane, Sonny Rollins, Ornette Coleman, Lee Konitz, Bill Evans et tellement d'autres, sans parler des grands créateurs européens ! Maintenu artificiellement en vie le jazz ? Un petit tour aux Rendez-vous de l'Erdre [100 000 personnes dans les rues de Nantes] ou à Jazz sous les pommiers à Coutances [30 000 personnes], pour ne citer que deux festivals qui ne font pas forcément la part belle aux stars (je n'ai rien contre les stars), ferait le plus grand bien à ceux qui ont des pulsions mortifères. Côté répertoire, depuis longtemps, pratiquement tous les musiciens de jazz du monde sont aussi des compositeurs et, même s'ils fréquentent régulièrement les "standards" qui font le ferment de cette musique, ils n'ont de cesse de trouver de nouvelles inspira-

tions. Jamais les musiciens, jeunes souvent, n'ont été si nombreux, si compétents, si passionnés... Tant que résonnera en eux cette musique, qui a toujours été métissée, sa négritude, comme disait Aimé Césaire, elle sera vivante, et savoir si le jazz est mort sera une question inutile et insultante pour tous ses créateurs !»

JEAN-PIERRE COMO
pianiste et compositeur, 51 ans
**«Un état de santé
relativement insolent»**

«Après avoir enregistré le chef-d'œuvre *Kind of Blue* avec Miles Davis en 1959,

John Coltrane était parti en tournée en Europe. Il tordait les notes, jouait des phrases que personne n'avait entendues jusque-là, sortait du mainstream. Sa grammaire était révolutionnaire. Mais, à Paris, on le siffle, les critiques le massacent. Chaque fois, on entonne le même refrain : le jazz est mort. Avec, en prime, une référence à un passé où tout était mieux et tout avait été dit. Résultat : aujourd'hui, quand on parle du jazz de Coltrane, on dit "coltranien". C'est dire la plantade des observateurs de l'époque. Dire du jazz qu'il est mort, c'est figer une époque, se contenter de regarder le passé et faire des standards des années be-bop un horizon indépas-



MATA CINÉMA / HVH FILMS / NEON PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

64^e International Film Festival Forum
LITTÉRAIRE CINECUBA
FESTIVAL DE CINECUBA

CASSE
UN FILM DE NADÈGE TREBAL

**AU CINÉMA
LE 1^{ER} OCTOBRE**

« Une pépite » Les Inrockuptibles
« Beauté, résistance :
un pur documentaire » Le Monde
« Beau et fort » *** Studio Ciné Live

AVANT-PREMIÈRE LE 29 SEPT. AU MK2 BEAUBOURG À 20H

nova Le Monde iROCKUPTIBLES TLC TOUTE LA CULTURE shellac



Le trompettiste Nicholas Payton, en 2000. PHOTO TSHI.AGENCE VU

JAZZ: À L'ENVIE À LA MORT



sable. Les Cassandre patentés devraient apprendre à penser contre eux-mêmes. N'en déplaise aux passistes, le jazz affiche un état de santé relativement insolent, on le célèbre partout. Les nostalgiques du be-bop n'ont pas compris que cette période devait être observée comme une sorte de cellule-souche sur laquelle se greffent en permanence de nouvelles créations, de nouveaux genres, de nouvelles couleurs musicales qui n'en finissent pas de féconder le jazz. C'est le mouvement de la vie.»

PATRICE CARATINI
compositeur, chef d'orchestre
et contrebassiste, 68 ans
**«Un art de vivre
aux antipodes des canons
de la bankability»**

«Pour les linguistes, une langue est morte quand il n'existe plus aucun locuteur sur Terre pour la parler et la transmettre. A cette aune, la question posée n'a pas de sens. Il suffit de se déconnecter des écrans et de sortir musarder au vent des rythmes qui sourdent de mille et un lieux de la planète pour s'en rendre compte. Ceux qui, régulièrement, décrètent la mort du jazz sont les mêmes qui convoquent la camarade au chevet du déclinisme. Ils sont, comme le croquemort dans *Lucky Luke*, en obligation de cadavres pour exister. Le jazz a nourri la geste musicale du XX^e siècle. Il a enfanté des instruments comme la batterie

ou la guitare électrique, et on se demande où en serait l'industrie musicale aujourd'hui s'il n'avait existé. Au-delà de la musique, c'est un art de vivre aux antipodes des canons de la *bankability* et du blockbuster. Il porte en lui les germes d'un rapport au monde joyeux et désintéressé qui l'inscrit définitivement dans l'avenir de l'humanité. Le jazz est sous-jacent à nos vies. Né d'une tragédie de l'histoire, il forme, avec ses sœurs de la Caraïbe et du continent sud-américain, une puissante rivière souterraine parcourue par les mystères de l'Afrique, surgie des noces barbares de l'Europe et du Nouveau Monde dans le fracas des révolutions industrielles. Rien ne l'arrête. Et à tout instant, en tout lieu, une nouvelle source jaillit.»

ÉMILE PARISIEN
saxophoniste, 31 ans
**«La notion d'improvisation
peut toujours se régénérer»**

«Que met-on derrière le mot "jazz"? J'aurais tendance à répondre que le jazz disons traditionnel a rejoint le classique, c'est une musique d'interprète, vivante, grâce aux gardiens du temple qui continuent à la pratiquer et à la jouer comme elle a été conçue, avec ses codes qui ont doucement évolué. Mais le jazz actuel est une musique empreinte de multiples influences venant du classique, du rock, de la chanson, des folklores, des musiques électroniques, de la pop, de la musique contemporaine, des musiques du monde. Et cette musique-là est bien vivante! Il peut y avoir une confusion chez les amateurs passionnés qui pensent et veulent écouter du jazz quand ils achètent leur disque dans le rayon "jazz", ou vont écouter un concert en suivant une programmation labellisée "jazz" et n'y retrouvent ni leurs repères ni leurs co-

des, parce qu'elle évolue, change, comme nous. Ce qui fait passerelle entre toutes ces musiques, c'est la notion d'improvisation, qui peut toujours se régénérer avec un vocabulaire considérable, venant de multiples horizons. Elle maintient cette musique en mouvement permanent, et contribue à développer une singularité chez un musicien. Pour ma part, je me sens plus proche des gens curieux, avides de fraîcheur.»

ALDO ROMANO
batteur et compositeur, 73 ans
**«Le jazz ressuscite
continuellement»**

«Comme hier, le jazz continue d'être la musique qui double tout en haut des côtes, qui transgresse les règles établies. Il y a toujours une vie souterraine du jazz. On pourrait croire qu'il est mort, qu'on en a fait le tour. Mais sa mort n'a toujours été qu'apparente. En réalité, le jazz ressuscite continuellement. On peut cependant regretter l'époque où le jazz du saxophoniste américain Albert Ayler, par exemple, ou d'Archie Shepp, ou encore de l'AACM Chicago [Association for the Advancement of Creative Musicians, ndlr] collait aux revendications du mouvement politique afro-américain des Black Panthers ou des idéaux de Martin Luther King. Il existait alors un lien entre jazz et état de la société. Aujourd'hui, c'est le rap qui a pris cette fonction. On a commencé à annoncer la mort du jazz vers la fin des années 30, lorsqu'on dansait de moins en moins sur cette musique qui, de fait, devenait moins populaire. Le jazz n'est pas seulement une musique de divertissement, c'est une musique qui accompagne encore les grands mouvements, qui s'ouvre aux nouvelles perspectives. Ce n'est pas une musique de répertoire.»

LOUIS WINSBERG
guitariste, 51 ans
«Une créativité féconde»

«Ceux qui croient que cette musique s'éteint sont les mêmes qui se complaisent à expliquer que le jazz, ça commence là et ça s'arrête là. C'est cette définition figée qui enterre le jazz. Mais c'est une mort artificielle, faussement théorique. Si on ne transgresse pas, on devient une musique de répertoire. Des gars comme Avishai Cohen ou Ibrahim Maalouf ne sont pas dans une pâle redite de ce qui se faisait hier. Ils incarnent, comme bien d'autres, une créativité féconde qui roule à fond devant. Et dans plusieurs décennies, on les considérera comme des standards.»

BERNARD LUBAT
polyinstrumentiste, 69 ans
**«Un commencement
qui n'en finit pas»**

«Le jazz est un art et l'art n'existe pas, c'est pour cette raison qu'il faut l'inventer. Le jazz est un commencement qui n'en finit pas. Coltrane n'est pas mort, il a encore de la valeur. Ce qui compte, c'est de poursuivre le mouvement. Et le jazz est en mouvement. Mais le jazz, ça ne fait pas de chiffres, ça fait des lettres. Les lettres, c'est les profondeurs de l'esprit, les chiffres, les étalages des grandes surfaces. Le jazz d'aujourd'hui, c'est comme à l'époque de Monk, c'est la recherche de la liberté de devenir ce que tu es, donc ce que tu ignores de toi. Le jazz, c'est toujours cette oscillation entre tonal/atonal, rythmique/arythmique, c'est plus que jamais le respect des règles pour aussitôt tout renverser. Le rapport entre l'ordre et le désordre qui anime les jeunes musiciens se goûte dans les concerts.»

ABONNEZ-VOUS

à l'offre INTÉGRALE

Libération



Chaque jour

le quotidien, livré chez vous
avant 7h30 par porteur spécial*
du lundi au vendredi

Chaque samedi

le «quotidien magazine»
64 pages d'information, de réflexion,
de découverte et de plaisir.

24h/24 et 7j/7

tous les services et contenus
numériques en accès libre

Les appli iPhone & iPad

(compatibles Androïd)
Libé en format numérique
+ de nombreux contenus
enrichis (vidéo, galerie photo,
info en temps réel)

Chaque mois

Next, le mensuel Cinéma, musique,
mode, arts, design & archi...

= 23€ par mois*
au lieu de 48€

SANS
ENGAGEMENT
DE DURÉE

Abonnez-vous

À découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, service abonnement, 11 rue Béranger, 75003 Paris
Offre réservée aux particuliers, si vous souhaitez vous abonner en tant qu'entreprise merci de nous contacter.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. Mon abonnement intégral comprend la livraison de Libération chaque jour par portage** + tous les suppléments + l'accès permanent aux services numériques payants de Libération.fr + le journal complet sur Iphone et Ipad (formule « web première » incluse).

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone _____ E-mail _____ @ _____

☐ **Règlement par carte bancaire.** Je serais prélevé de 23€ par mois (au lieu de 48€, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

Carte bancaire N° _____
Expire le _____ mois _____ année _____ Cryptogramme _____ Date _____

Signature obligatoire :

AP0035

☐ **Règlement par chèque.** Je paye en une seule fois par chèque de 276€ pour un an d'abonnement (au lieu de 586,20€, prix au numéro).

Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur : <http://abo.liberation.fr>

* Tarif garanti la première année d'abonnement. ** Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2014 exclusivement pour un nouvel abonnement en France métropolitaine. La livraison du quotidien est assurée par porteur avant 7h30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations recueillies sont destinées au service de votre abonnement et, le cas échéant, à certaines publications partenaires. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications cochez cette case ☐

Conception : OCTUOconseil

ENTRE
NOUS

entrenous-libe@amaurymedias.fr
Contact: Tél: 01 40 10 51 66

MESSAGES
PERSONNELS

Non voyant rech. émission
Gainsbourg sur Carbone 14.
Récompense assurée
tél : 01 43 75 85 94.

JF, nous sommes
fiers de ton engagement.
Félicitations te voilà 68ard
breloqué !
Isabelle, Tiphaine, Alex, Laura,
Elisa, Julien,
Louna et Manon

TRANSPORTS
AMOUREUX

ligne 11, 17h20. Vous portiez une
robe de Flamenco. Vous l'aviez
achetée en Espagne... Vous
revirez !
murnau7311@outlook.fr

Cherche jeune femme pour
dormir contre moi, rien de plus
; une nuit entière.
Shanta 06 85 08 17 21 Paris

Paris-Toulouse :
Femme soixantaine,
épanouie, désire vivre des
relations polymoureuuses
basées sur la communication, la
liberté et l'authenticité.
Contact : polymoureuse.libe
@gmail.com

REPERTOIRE

repertoire-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

A VOTRE SERVICE

DIVERS RÉPERTOIRE

**Disquaire sérieux achète
disques vinyles 33/45t.
Pop/rock, jazz, classique,...
Grande quantité préférée.
Déplacement possible. Tél.
: 06 89 68 71 43**

DIVERS SERVICES

COURS PARTICULIERS DE
GUITARE CLASSIQUE
et de GUITARE ELECTRIQUE
Professeur diplômé du CNSM
de Paris (2009)
Musicien concertiste et
compositeur
Tous niveaux Tous âges
Orestis KALAMPALIKIS
orestis107@gmail.com
Tél : 06 06 74 92 52

DÉMÉNAGEURS

**"DÉMÉNAGEMENT
URGENT"
MICHEL TRANSPORT
Devis gratuit.
Prix très intéressant.
Tél. 01.47.99.00.20
micheltransport@
wanadoo.fr**

EDITION

Journaliste Graphiste
Conception & réalisation de
votre revue, affiche, plaquette
commerciale, logo,
prospectus 8€/heure TTC
06 61 37 48 31

CARNET DE DÉCORATION

ANTIQUITÉS/BROCANTES

**Achète
tableaux
anciens**

**XIX^e et Moderne
avant 1960**

Tous sujets, école de Barbizon,
orientaliste, vue de Venise,
marine, chasse, peintures de
genre, peintres français &
étrangers (russe, grec,
américains...), ancien atelier
de peinture décédé, bronzes...

Estimation gratuite

**EXPERT MEMBRE DE LA CECOIA
V.MARILLIER@WANADOO.FR
06 07 03 23 16**

IMMOBILIER

immo-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

VENTE

4 PIÈCES

VILLIERS SUR MARNE (94)
SA Coopérer Pour Habiter
vend à Villiers sur Marne
(résidence Les Boutaraines)
- Appartement F4 avec
cave dans copropriété
Classe Energie D
Prix locataires : 145 000 €
Prix de vente libre :
193 000 €
- Appartement F3 avec
cave dans copropriété
Classe Energie D
Prix locataires : 132 000 €
Prix de vente libre :
170 000 €

Offre et prix réservé aux
locataires du bailleur
Coopérer Pour Habiter
du département pendant un
délai de 2 mois à
compter du présent avis
conformément aux
dispositions de l'article L443-
11 du CCH
relatif aux ventes de
logements sociaux.
Contact : 06 79 25 22 44

La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

VENTE MAISON

PROVINCE

**A VENDRE
à GIVRAND (Vendée)**
près du bourg, belle maison
de plain pied en angle de rue
avec 2 entrées et
terrain de 701 m2.
Surface habitable 101 m2
compr. cuis., séjour de 30 m2,
4 chbres allant de
9,5 à 11,8 m2, 2 WC,
2 S. de B. carrelées avec
douche, garage attenant de
17,6 m2 + garage séparé de
26,63 m2, 2 terrasses.
Isolation classe D.
Prix 240 000 euros.
Tél. : 02.38.87.94.73.
(Agence s'abstenir)

LE CHARME D'AUTREFOIS

Belle maison de pierres
indépendante
sur 5700 m-
DPE non éligible
Prix : 40 000 €
TRANSAXIA BOURGES
02 48 23 09 33
www.transaxia.fr

DOCUMENTATION
GRATUITE

FORMATION

mouamrane@amaurymedias.fr
Contact: Tél: 01 41 04 97 68

ÉCRITURE



**ALEPH-ÉCRITURE
VOUS OUVRE
SES PORTES !**
Le samedi 27 sept. 11h/ 20h
7, r St-Jacques 75005 Paris
Atelier de découverte gratuit
(sur inscription),
présentation des activités,
entretiens, inscriptions.
01 46 34 24 27
www.aleph-ecriture.fr

LANGUES



COURS D'ARABE

Ts niv. Petits groupes
Journée, soir, samedi
INSC : 06.65.07.75.69
01.42.72.20.88

Swans, jeudi à Bruxelles. A droite, Michael Gira.



SON L'entité post-rock américaine réactive son alchimie sonore, avec l'album, «To Be Kind», et une série de concerts à la clé.

Swans refait le mur électrique

Par **SOPHIAN FANEN**
Photo **LAETITIA BICA**

L'histoire de la musique n'est pas si riche que ça en renaissances grandioses. On pense bien sûr à Johnny Cash, sauvé de sa retraite d'alcoolique anonyme viré chrétien par quelques disques enregistrés in extremis ; à Portishead, réactivé après onze ans de silence assourdissant avec un album parfait ; au moins connu Bill Fay, revenu affûté en 2012, quarante et un ans après son dernier fait d'armes. C'est ce genre de géniale reprise en main de son histoire personnelle que mène également à bien l'Américain Michael Gira, 60 ans, avec son groupe Swans depuis 2010. On pensait ces cygnes noirs, qui furent actifs

entre 1982 et 1997, éteints à jamais après leur suicide fier et lucide. Mais la vie de Swans méritait visiblement un épilogue, comme l'ont prouvé les trois albums marquants déjà publiés en moins de cinq ans et en particulier le dernier - né sorti en mai, *To Be Kind*. Un monument post-rock complexe et captivant, qui formera l'armature des trois concerts que donne Swans à partir de ce samedi et dimanche à Paris, puis lundi à La Rochelle.

JUMEAU. *To Be Kind* est le genre de disque qu'on se prend comme un 33 tonnes lancé à toute blindée, un mur électrique d'une densité folle, étendu sur plus de deux heures, qui résonne comme le jumeau lumineux de *The Seer*, son prédécesseur de 2012. Après une renaissance étonnamment folk et ancrée

dans des thématiques religieuses (l'élévation, la revanche...), avec *My Father Will Guide Me Up a Rope to the Sky* en 2010, ce diptyque

Swans était alors le méchant d'un paysage pourtant chargé en figures cyniques, le groupe de sales types rudes comme des légionnaires, pourvoyeurs d'un nihilisme saturé.

s'attaque au cœur même de ce qu'est Swans depuis sa création : une quête du sentiment pur. Du sacré, dirait un vocabulaire religieux qui serait ici un contre-emploi, tant Michael Gira déploie un rapport de haine/fascination pour tout ce qui est croyant. Resserré autour de son créateur, plus que ja-

mais cow-boy sombre et remarquable écrivain rural, Swans mène cette recherche par l'épuration : l'exploration de rythmiques et d'explosions de guitares atones organisées en boucles répétitives jusqu'à épuisement, qui forment des mantras obsédants rehaussés de la voix théâtrale de Gira. Ce fonctionnement en psaumes cycliques est le principal élément sonore conservé - prolongé - du Swans de la première époque, qui était plus violent, industriel et agressif. Le nouveau Swans se montre pour sa part facilement mélodique et limpide, même s'il ne s'agit toujours pas de faire dans la gaudriole pop. Surtout, Michael Gira a aussi atteint une économie magistrale dans ses textes. Ses mots

sont aujourd'hui aussi peu nombreux qu'ils sont évocateurs, à l'image des paroles de *Just a Little Boy*, une chanson composée en hommage au bluesman rudimentaire Howlin' Wolf (1910-1976), l'un des parents musicaux les plus proches de Swans, terreux et terrien : «Maintenant je dors dans le ventre d'une femme / Et je dors dans le ventre d'un homme / Et je dors dans le ventre du rythme / Et je dors dans le ventre de l'amour / Je dors dans le ventre des océans / Je dors dans le ventre de la vérité / Je dors dans le ventre de la gentillesse / Et je dors dans ton ventre : je ne suis qu'un petit garçon [...].»

Bien sûr, tout n'est que jeu d'acteur dans la musique de Michael Gira, qui campe un personnage différent à chaque chanson, mais *To Be Kind* n'en est pas moins le disque le plus tendre et le plus lumineux publié par le compositeur américain au sein du véhicule Swans. Comme si, à 60 ans, il était lassé de jouer au bad boy et cherchait à trouver une paix personnelle. On ne sait pas si *To Be Kind* est la fin de ce chemin ou si celui-ci se prolongera encore, mais il servira en tout cas de pilier à une aventure longue de plus de trois décennies.

SAVOIR-FAIRE. Fondé au tout début des années 80 dans l'intense vague créatrice née au lendemain de l'implosion du punk, Swans est l'un des enfants les plus atypiques du post-punk. L'idée de ce courant né dans l'immédiat après-1977 n'était plus de faire semblant de ne pas savoir jouer de ses instruments pour critiquer le pantoufflage petit-bourgeois des musiciens rock des années 60 et 70, les déferlements de guitare à grand spectacle et les shows enfumés. Swans, comme DNA, This Heat ou Public Image Limited, cherchait une nouvelle liberté musicale et politique dans les structures musicales complexes, de vrais choix sonores et un savoir-faire technique qui leur permettait toutes les tentatives. Swans était un groupe fréquemment brillant dans cette catégorie, mais, avec Michael Gira comme seul membre permanent, il avait aussi une arme tellurique : un *frontman* total, qui se jetait sur le premier spectateur à prendre ses aises et n'hésitait pas à broyer à coups de santiags le moindre signe d'empiètement sur son espace scénique.

Swans était alors le méchant d'un paysage pourtant chargé en figures cyniques, le groupe de sales types rudes comme des légionnaires, pourvoyeurs d'un nihilisme saturé qui avait déjà plus à voir avec le minimalisme de Terry Riley qu'avec le rock de Chuck Berry. Comme on ne vise pas ce genre de plénitude artistique sans concession pour se mettre un jour à en fabriquer une version automatisée et prévisible, Swans se devait d'avoir une fin brutale – à fond jusque dans le ravin. Ce précipice se nomme *Soundtracks for the Blind*, l'ultime (double) album du Swans première époque et l'un des disques les plus aboutis des années 90. Après cela, Michael Gira s'est concentré sur son autre groupe nettement plus romantique, Angels of Light, et son label Young God, modèle d'indépendance têtue. Jusqu'à ce que la colère le reprenne et que Swans ne renaisse en mode vieux sage.

Profitons de cette fenêtre inespérée ouverte sur l'un des artistes les plus féroces de l'époque, avant qu'il ne fracasse tout ça une nouvelle fois contre un mur. ♦

SWANS TO BE KIND (Mute) En concert samedi et dimanche à Paris (la Maroquinerie) et lundi à La Rochelle (La Sirène). Rens. : www.younggodrecords.com

Michael Gira, leader de Swans, explique le pourquoi de la résurrection du groupe et défend un art qui «doit être joué fort».

«Un voyage physique, non pas spirituel»

Intimidant par l'épaisseur de sa carrière musicale, Michael Gira est aussi un gentleman. Ponctuel, disponible et élégant, il répond aux interviews via Skype avec comme avatar une photo de Samuel Beckett. Mais parler avec lui, c'est aussi essayer de saisir la vie d'un oncle aventurier qui ne passe par là qu'une heure de temps en temps.

Dans vos interviews récentes, on a la sensation que vous voulez en finir avec l'image du méchant intenable, et vous sortez un disque appelé *To Be Kind*, soit «être gentil». C'est une démarche réfléchie ?

Gentil, vous voulez dire comme la «fin heureuse» d'un massage asiatique ? Non, il n'y a rien de tout cela là-dedans. Je pense que je n'ai pas changé. Le disque s'appelle comme ça parce qu'il ouvre vers quelque chose. C'est une expression tirée du dernier titre de l'album.

Avec le recul, qu'est-ce qui vous a poussé à faire renaître Swans ?

Quelque chose comme une urgence personnelle. Je travaillais depuis treize ans sur *Angels of Light* et ce groupe arrivait au bout de ce qu'il avait à dire. J'étais à la dérive, au niveau musical et dans l'histoire que je raconte depuis que j'ai commencé à faire des disques. J'avais pourtant juré que jamais je ne serais le genre de sale type qui relance le groupe qui l'a fait connaître... Mais à ce moment-là, il m'est apparu que Swans avait encore quelque chose à offrir. J'ai dû dépasser une partie de moi-même, mais c'était une question de survie.

Pourtant, Swans était si fortement rattaché aux années 80 et 90. Vous auriez pu lancer un autre groupe...

Non, c'est justement ce patrimoine qu'il était intéressant de reprendre en fuyant toute nostalgie.

Ce qui caractérise ce second Swans, c'est que vous semblez à la recherche d'un mantra, d'un minimalisme répétitif à votre façon. Il y a une

part de religieux là-dedans ?

J'ai du mal avec la musique non religieuse qui utilise ses codes sonores, comme le chant en chœur, les mantras ou la psalmodie. Je trouve ça artificiel. Mais le fait est que je vais toujours davantage vers la répétition, notamment sur scène où nous voulons emporter le public dans une transe. C'est compliqué comme posture, mais en réalité nous subissons aussi les évolutions et les éruptions de notre musique. C'est un voyage physique, et non pas spirituel.

On ne peut pas s'empêcher de voir *To Be Kind* comme un début de bilan. Vous êtes satisfait de la personne que

vous êtes aujourd'hui ?

Quand j'étais adolescent, je ne pensais pas à ce que je voulais être. Je voulais juste prendre du LSD ! Aujourd'hui, j'écris mon journal et j'essaie pour cela de tracer une ligne de souvenirs continue. C'est très difficile, car il y a des versions de moi qui se sont ternies. **Swans joue très fort sur scène, à environ 120 décibels, alors qu'en France la limite légale est déjà fixée à 105. Or, un projet de loi compte réduire cette limite à 100 décibels. Vous en pensez quoi ?** On a eu ce problème récemment dans un pays... Je ne peux pas dire lequel, parce que cette histoire n'est pas

finie. On nous demandait de signer un papier où nous acceptions de ne pas jouer au-dessus de 102 décibels. Mais c'est le minimum sur mon ampli ! C'est une vraie question artistique, et je pense qu'on va finir par ne jouer que dans des lieux éphémères pour contourner ces restrictions. Le problème, ce n'est pas de vouloir réguler, mais de n'envisager le son que comme une agression. Notre art doit être joué fort parce que c'est l'expérience physique qui compte pour nous. Ceux qui ne veulent pas y prendre part sont prévenus et ne sont pas obligés de venir.

Recueilli par S.Fa.

LA TOURNÉE DES 2014 **INOUI'S** DU PRINTEMPS DE BOURGES CREDIT MUTUEL

LE PRINTEMPS DE BOURGES présente

LILLE / TOURCOING
LE GRAND MIX
30/09/14
FRANÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
BILLIE BRELOK / THYLACINE / MARK BERUBE

NANCY
L'AUTRE CANAL
01/10/14
CHAPLIER FOU
BILLIE BRELOK / THYLACINE / MARK BERUBE

LYON
CLUB TRANSBO
02/10/14
KARIMOUCHE
BILLIE BRELOK / THYLACINE / MARK BERUBE

MARSEILLE
ESPACE JULIEN
03/10/14
SET&MATCH
BILLIE BRELOK / MARK BERUBE / THYLACINE

BORDEAUX
ROCK SCHOOL BARBEY
04/10/14
CONCRETE KNIVES
BILLIE BRELOK / MARK BERUBE / THYLACINE

TOUTES LES INFOS : WWW.PRINTEMPS-BOURGES.COM

Partenaires : Crédit Mutuel, RIFF, Libération, iRockUpables, IDEEZER, Studio des Variétés, Ministère de la Culture et de la Communication (DGCA), Ville de Bourges, CNV, FCM, SACEM, SPFF.

EXTÉRIEUR

OPÉRA Soft-Rossini à Bastille, qui aligne légèreté, gags et originalité.

Un «Barbier» super-clip

Une œuvre populaire, un décor repeint en ibéro-napolitain, des chanteurs au meilleur de leur forme, des gags à la mitraillette : le *Barbier* de Montanaro et Michieletto ne déçoit guère, on y passe plutôt une bonne soirée, qui ne laisse sans doute aucune trace, avec deux ou trois moments de mou, mais globalement la gaieté est au rendez-vous, et les rires du public aussi.

Au pupitre, Montanaro n'a, certes, pas de vifs accents, mais il donne à Rossini une sorte de légèreté, par endroits mozartienne. Un soft-Rossini, en quelque sorte. Le plateau vocal, de même, sonne parfaitement homogène, même si les mélomanes les plus exigeants pourront regretter que ni Karine Deshayes en Rosina ni René Barbera en Almaviva ne donnent dans la prouesse ou le championnat belcantiste. Si performance il y a ici, c'est plutôt d'acteurs, et force est de reconnaître que l'ensemble est d'une remarquable cohérence dramatique, même si, sans doute, Beaumarchais est très loin, et ce *Barbier* traité comme une aimable plaisanterie sans enjeux.

De fait, l'intérêt de la mise en scène vient surtout du décor : un immeuble à trois étages qui ne cesse de tourner, présentant tantôt sa façade tantôt ses entrailles, où Rosina habite une chambre foutoir décorée d'un poster de Johnny Depp, et son vilain tuteur Bartolo un bureau rempli de classeurs, avec un vélo pendu au-dessus du lit. La cuisine et le salon sont le lieu de rencontre de la farce, on y voit Deshayes chanter en pressant des citrons, ou Almaviva se faire épiler des épines de cactus, ce qui permet à chacun de ses «*aié*» d'accentuer sa ligne mélodique. Car chaque geste, chaque tressaument, chaque descente ou remontée d'escalier (et il y en a beaucoup) est le prolongement de la partition qui détermine et galvanise les personnages-marionnettes. Michieletto propose ainsi une sorte de super clip en 3D, tournant sur lui-même, ouvert à tous les vents.

ÉRIC LORET

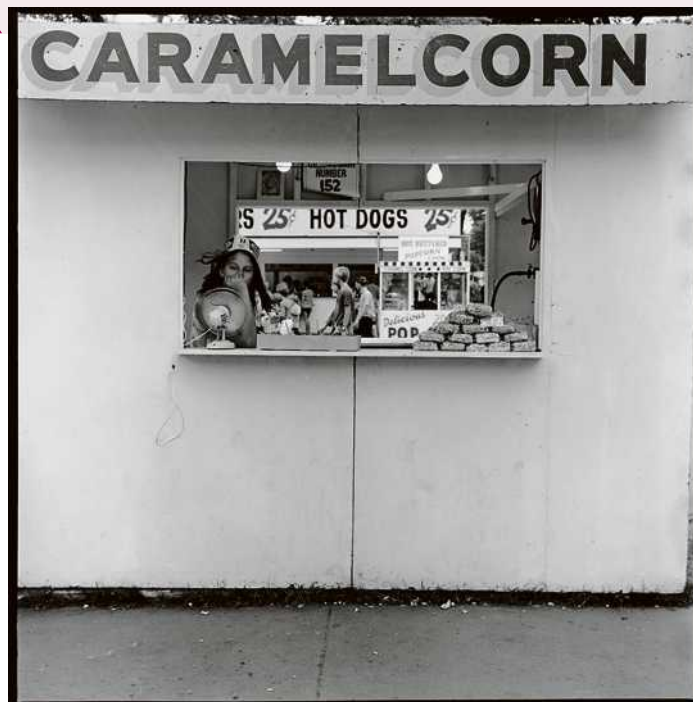
LE BARBIER DE SÉVILLE de ROSSINI
m.s. Damiano Michieletto. Opéra Bastille (75011), jusqu'au 3 nov. Rens.: www.operadeparis.fr

Niki de Saint Phalle
Grand Palais, 75008. Jusqu'au 2 février.
Rens.: www.grandpalais.fr

Ample rétrospective dédiée à la génitrice des *Nanas*, décédée en 2002, riche en violentes fulgurances.

Viallat, une rétrospective
Musée Fabre, Montpellier (34).
Jusqu'au 2 novembre. Rens.: www.museefabre.montpellieragglo.com

250 œuvres du roi du haricot et de Support(s)/Surface(s), depuis les débuts sous influence Matisse jusqu'aux constructions nautiques de cordes.



Caramel Corn, Minnesota Fair (1973). PHOTO TOM ARNDT. LES DOUCHES LA GALERIE

PHOTO Première exposition à Paris de Tom Arndt et de ses scènes de rue du Minnesota.

Les coulisses du Midwest

Encore un photographe américain ? Oui, mais il est quasi inconnu ici, malgré son nom idéal pour les cruciverbistes : Tom Arndt, dont c'est la première exposition en France. Il a 70 ans, et un goût naturel pour son Etat natal, le Minnesota, «*où il ne se passe jamais rien*», si l'on en croit l'écrivain Garrison Keillor, auteur de la postface de *Home*, paru en 2009.

Ce n'est pas une blague, visiblement, et Tom Arndt paraît s'en satisfaire puisque tel est son credo photo : «*Qu'est-ce que cela signifie d'être en vie, voilà ce qui m'intéresse. Mes sujets sont des gens qui tentent de tuer la journée d'une manière ou d'une autre et je les accompagne. Je tente de faire en sorte que [ceux] que je photographie soient représentés avec justesse et dans le plus grand respect*» (1).

Homme de bonne compagnie donc, ainsi est Tom Arndt, et les 46 photographies proposées aux Douches La Galerie, à Paris, le prouvent : la rue est son fief. Pas de bagarre ni d'orage impromptu, pas de monstres en goquette, il règne une sorte de torpeur, qui annonce parfois une fête populaire, un apéro avec les copains ou l'heure du retour à la maison. Il y a quelque chose de doux, toujours, comme si Arndt s'essayait à ne rien provoquer et à profiter d'une bonne lumière.

Il est à l'opposé de Diane Arbus, pour ne citer qu'elle, mais l'immensité du Midwest n'a rien à voir avec la frénésie de Manhattan : sans être la Suisse, c'est plus cool, même si Chicago est loin d'être un refuge pour convalescents.

Dans cette simplicité, qui peut paraître monotone, s'accomplit ce travail rituel d'une grande précision, à la limite d'une ethnographie urbaine. Dans sa détermination à ne rien provoquer, à être ce passant pensif, prêt à se satisfaire de ce qu'il voit, Tom Arndt se met dans les coulisses de l'école de la rue, si fameuse aux Etats-Unis. Il a lui-même tiré les photographies de son exposition parisienne, et c'est réconfortant de savoir que le laboratoire est aussi son coin de paradis. «*Il y passe une heure et demie chaque jour. Il est dans la noblesse de l'argentine, sans être dans la religion du vintage*», précise Françoise Morin, la galeriste.

BRIGITTE OLLIER

(1) Cité par Toby Kamps dans le texte de présentation de l'exposition.

HOME de TOM ARNDT Les Douches La Galerie, 5, rue Legouvé (75010), jusqu'au 31 octobre. Rens.: 01 78 94 03 00 et www.lesdoucheslagalerie.com

le capital et son singe
à partir du texte *Le Capital* de Karl Marx
mise en scène
Sylvain Creuzevault
du 5 septembre
au 12 octobre 2014

FESTIVAL D'ARTS DE LA SCÈNE À PARIS
philosophie TRANSFUGE

la colline
théâtre national
www.colline.fr
01 44 62 52 52

rien de moi
de Arne Lygre
mise en scène
Stéphane Braunschweig
du 1^{er} octobre
au 21 novembre 2014
création à La Colline

FESTIVAL D'ARTS DE LA SCÈNE À PARIS
TRANSFUGE

Electronique™ mixe les genres

FESTIVAL. Histoire de clôturer en beauté cette Paris Electronic Week, direction le festival Electronique™, un marathon qui démarre à l'heure du thé, ce samedi, pour s'achever au petit matin. A la précédente édition, entre une projection du *Tempestaire* d'Epstein, un concert allongé dans le noir, un savoureux hot-dog, un bain de noise, de hip-hop qui tache et de fumigène, on était reparti avec un 45-tours de trompette rkang-gling (à partir d'un fémur humain) signé Vincent Epplay. Le festival atypique, qui mélange les genres, les gens et les sens, remet le couvert avec la cold wave arty d'I Apologize, le weird punk de Harry Merry, la harsh noise de Zoreil et une création d'Alfredo Costa Monteiro, Arnaud Rivière et Pascal Battus, musique improvisée pour papier froissé, scotch plastique et métal rayé. Il y aura aussi de la cuisine indienne et japonaise, du ciné à gogo et, à partir de minuit, deux dancefloor... **M. Le.**

FESTIVAL ÉLECTRONIQUE™ V [SUPER-POSITION]

Confluences, 190, bd de Charonne (75020), de 15 heures à 5 heures. Rens.: www.festivalelectronique.fr

AUDIOVISUEL Lancement du festival de l'image live, ce week-end à la Cité des sciences.

Vision'R, auteurs de vues

Le festival Vision'R, rendez-vous de l'image live, s'anime ce week-end à la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris, avant de partir en tournée en France jusqu'au 27 novembre.

Ce samedi, outre les conférences et ateliers de Vjing et mapping vidéo animés par VJ A-li-ce & le Collagiste, plusieurs performances audiovisuelles sont programmées, dont celle d'Adrien Landivier, musicien (et brouilleur d'ondes sur le Mouv' avec la défunte émission *Glitch*) associé à VJ Diklitiok, qui exhume les archives oubliées et propose un collage vintage inspiré par les formules explosives des TP de chimie, les théorèmes et becs Bunsen.

Les artistes japonais Usaginingen («homme lapin») mettront en branle leur étonnante machine à pédale et à images (baptisée TA-CO, qui dispose d'une caméra, d'une table d'animation à quatre niveaux, de bassins d'eau, d'encre colorée, de miroirs et de prismes) et leur boîte à musique (la Shibaki, qui combine des percussions connectées à un contrôleur MIDI et un instrument à cordes). Le duo fabrique lui-même ses dispositifs, créant sous les yeux du public des visuels



Un collage vintage d'inspiration chimique de VJ Diklitiok. PHOTO DIKLITIOTIK

graphiques et des explosions de lumière en manipulant des objets ou en tissant des fils.

Dimanche, le collectif Fossile fait régurgiter la Déclaration des droits de l'homme à une colonie de termites et cherche le «bug in the code». A signaler encore, Alex Augier, qui explorera les flux de données à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), en octobre. Poésie toujours à Avignon (Vaucluse), qui ac-

cueillera en novembre un «book-fighting», nouveau sport de combat où les livres deviennent des armes.

M. Le.

VISION'R Samedi et dimanche au Carrefour numérique, à la Cité des sciences (75019), le 18 octobre au centre Mercœur (75011), puis en tournée à Tremblay-en-France (93), Avignon (84), Bourges (18), Gentilly (92)... Rens.: <http://www.vision-r.org>

Sonny Smith, créateur de phénomènes

FOLK Fiston putatif de Jonathan Richman, Sonny Smith figure un Zelig folk californien. Son principal fait d'armes remonte à 2010 où, de mèche avec une galerie de San Francisco, il ourdit le projet 100 Records, qui consiste à inventer de toutes pièces cent groupes (Loud Fast Fools, Fuckaroos...), pour lesquels il compose et enregistre 200 chansons (face A et B, en référence au format 45-tours, qu'il renoncera à presser, faute de budget), embringuant divers musiciens et plasticiens – pour l'*artwork* du cheptel fictif. Trimballé après dans une autre galerie de Williamsburg (le spot hipster de Brooklyn), le truc a fait son petit effet et le zigue continue de mener son bonhomme de chemin, avec au total une dizaine d'albums bricolés en à peine plus d'années, dont un *Antenna to the Afterworld* (2013), inspiré de phénomènes paranormaux qu'il assure avoir vécus. En formation sous l'enseigne Sonny and the Sunsets, sa venue à Paris n'est pas courante (euphémisme). **G.R.**

SONNY & THE SUNSETS à la Mécanique Ondulatoire, 8, passage Thiéry (75011), ce samedi, à 20 h 30. Rens.: 01 43 55 69 14.

LE FILM DU DIMANCHE

UN PLAT QUI SE MANGE «REFROIDIS»

Par BAYON



Stellan Skarsgård, dans *Refroidis*. PHOTO DR

On lâche les épreuves de *Criminels* (d'Yves Stavridès et Philippe di Folco, chez Sonatine, sortie en novembre), place au film. Chasse à l'homme au chasse-neige. On connaît bien le chauffeur, Stellan Skarsgård, habitué suédois de Von Trier, entre autres *Thor*, *Millennium*, *Pirates des Caraïbes*, *Will Hunting*... Et Bruno Ganz, tiens, panouille là un curieux parrain serbocravate à chapka. Un homme sans qualité (citoyen d'honneur local) retrouve son fils «refroidi» par OD ; le coup le laisse apparemment froid, au fond gelé. Au sens fort. Un Monte-Cristo des fjords est né. Pluie de dealers dans la poudreuse. C'est un thriller saigné à blanc que le salaud outré à katogan Armani de service déporte du fatidique à la comédie noire. Une certaine fixité abrutie du script liquidateur à la clef, idiotie nullement pour nous déplaire, certes (*Kraftidioten*, titre original norvégien), achève de réduire la valeur de l'ouvrage au divertissant, un peu spaghetti froid (*hiyashi ramen*). Pas mal, mais presque.

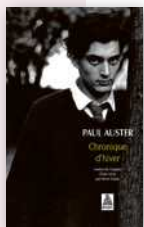
A Perpignan, Jazzèbre à folle allure

JAZZ «Si le jazz est mort, je ne sais pas où est sa tombe.» Ainsi a réagi le bassiste Richard Bona à notre question sur l'état du genre (*lire pp. 30-34*). Et ce n'est pas du côté de Perpignan, où le festival Jazzèbre lance ce samedi sa 26^e édition, qu'il risque de la localiser ! Ici comme ailleurs dans l'Hexagone, le jazz affiche une belle vitalité malgré une conjoncture peu favorable à la priorité culturelle. «C'est notre part de résistance», déclare Yann Causse, directeur artistique du festival, qui renouvelle «les occasions de se montrer curieux». A saisir, Thomas de Pourquery, sax en apnée Sun Ra mais aussi en duo avec Andy Emler au piano, tous deux échappés du mutin MegaOctet, ou la superbe rencontre entre jazz modal et univers mandingue avec le griot et joueur de kora Ablaye Cissoko et le batteur Simon Goubert. Présent l'an dernier, le saxo de Papanosh, Raphaël Quenehen, visera l'Amérique en duo, un format intimiste choisi aussi par Omar Sosa. Sans oublier l'art de communiquer de Vincent Peirani ou Claude Barthélemy. **D.Q.**

JAZZÈBRE à Perpignan (66). Jusqu'au 19 octobre. Rens.: www.jazzebre.com

INTÉRIEUR

DANS LA POCHE



«Tu ne peux pas te voir. Tu sais à quoi tu ressembles grâce aux miroirs et aux photos, mais là-dehors,

dans le monde, quand tu te trouves parmi tes semblables, que ce soient des amis, des inconnus ou ceux que tu aimes et qui te sont le plus proches, ton propre visage t'est invisible.»

Paul Auster *Chronique d'hiver* (traduction de Pierre Furlan, Babel).



«La rareté de nos sources crée une obligation qui est sans aucun doute l'une des caractéristiques les plus fortes

du métier d'historien de l'Afrique : celle de considérer chaque trace à l'égal d'un document.»

François-Xavier Fauvelle *Le Rhinocéros d'or* (Folio histoire).

ALBUMS DE FAMILLE



Surprise
Cette dernière apparition de Ray Charles sur la scène de l'Olympia en novembre 2000 devait être grandiose. Elle sera exceptionnelle, et totalement inattendue. Les 32 musiciens qui devaient se produire avec le pianiste sont bloqués à Lisbonne et Ray Charles, qui fête aussi ses 70 ans, doit improviser un concert. C'est donc un trio qui l'accompagne lorsque le rideau se lève enfin. Le concert s'envole dans une atmosphère mi-jazz mi-gospel, laissant place à des interprétations qui feront le bonheur de ses trois musiciens, Thomas Fowler, Peter Turre et Bradley Rabuchin. **D.D.**
Ray Charles Live at l'Olympia (Sun Records/Wagram Music, sortie le 13 octobre)



Calice
Deux années d'échanges et de proximité ont conduit Kenny Barron et Dave Holland à ce degré élevé d'empathie et de raffinement contenu dans *The Art of Conversation*. Si le pianiste américain et le contrebassiste anglais (recruté à 22 ans par Miles Davis) avaient déjà collaboré, notamment à New York dans les années 60-70, et publié en 1985 *Scratch* (avec Daniel Humair), ils n'avaient jamais enregistré en duo. Dix compos, dont trois standards (Charlie Parker, Monk et Ellington), alimentent dans une même fine direction ce subtil tête-à-tête. **D.Q.**
Kenny Barron & Dave Holland *The Art of Conversation* (Impulse)



Extatique
Leur nom sonne comme celui d'un groupe folk oublié des *early sixties*. Mais leur electro-rock mutante vient d'un rétrofutur numérique où toutes les influences se télescopent dans un joyeux bordel extatique. Imaginez le krautrock psychorigide de Can menant à la baguette le psychédéisme égaré de Syd Barrett. Ou le glam baroque des Sparks, téléporté à la grande époque de Madchester. On ne s'étonnera pas d'apprendre que le sextette, qui a osé cette grande partouze musicale spatio-temporelle avec autant de bonheur, nous arrive d'Australie. Comme Tame Impala et Jagwar Ma. **J.-C.F.**
John Steel Singers *Everything's a Thread* (Full Time Hobby)



Bistrot
La chanson hongroise interprétée par Damia sous le titre *Sombre Dimanche* fut interdite à travers l'Europe dans les années 30 : sa mélancolie était censée pousser au suicide. Aucun risque avec la version swing manouche de Sanseverino, moment fort d'un album de reprises où le chanteur-guitariste s'entoure de talents : Christophe Cravero au violon, Lionel Suarez à l'accordéon, Christian Séguret à la mandoline... Le répertoire est classique (Brassens, Montand, Vian...), mais le traitement audacieux : le «Bo Diddley beat» sur *Le Petit Chemin de Mireille*, c'est gonflé. **F.-X.G.**
Sanseverino *Le Petit Bal perdu* (Sony)



Griffe
Lâchages de guitares, spasmes vocaux, rut rock rentré, on n'est pas loin de Killa. Et ailleurs. A Brooklyn, au clavier bien tempéré... Jessica Larrabee, Domina du commando *She Keeps Bees*, tient le manche du séduisant *Eight Houses*, et Andy LaPlant, son amant, la batterie - tout un symbole. L'un dans l'autre, à peu près ce qui ne gâte rien, avec Ex Hex et Flip Grater, disons. Languer (*Owl, Burning Bowl*), et ruades (le blues lacéré *Both Sides, Raven, Breezy*). Jusqu'à la convulsion *Greasy Grass*, transe pattismithienne - ayant le chic de pâmer court (3'28"). **B.**
She Keeps Bees *Eight Houses* (BB Island)



Antigone
Jean Anouilh
mise en scène Marc Paquien
Reprise

SALLE RICHELIEU
Place Colette - Paris 1^{er}

DU 26 SEPTEMBRE AU 2 DÉCEMBRE

RÉSERVATION 0825 10 1680 (0,15 € TTC/min)
www.comedie-francaise.fr



PHOTO Dans «Eleven Years», l'Américaine rassemble onze années d'autoportraits spirituels. De la vulnérabilité à la renaissance.

Jen Davis à corps ouvert

L'appareil photo dans le rôle de l'amant. C'est ainsi que Jen Davis, née en 1978 à Akron (Ohio), parle de la séduction à travers ses autoportraits pris pendant onze ans, entre 2002 et 2013. Aucun n'est improvisé, il s'agit, chaque fois, sous l'obsession de la lumière, d'une entreprise de ravissement lors de situations non extraordinaires. Elle a le chic pour choisir le meilleur angle, la couleur la plus ardente et la pose la plus mystérieuse, mais n'a pas le pouvoir de changer ce corps à la peau de porcelaine. Elle le sait, et le comprend dans le regard des autres qui ne la voient pas : elle est simplement trop grosse. Devenue sa propre muse, Jen Davis se documente et engendre «un personnage, [...] une



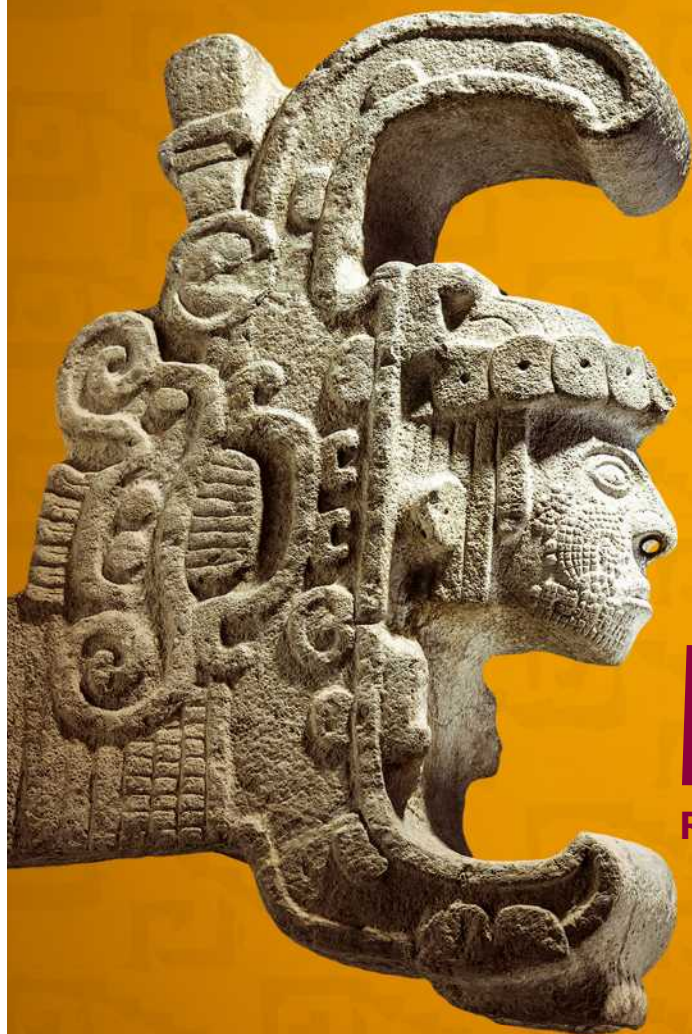
ELEVEN YEARS de JEN DAVIS
éd. Textuel, 120 pp., 45 €. Textes de John Pilon et Ann Wilkes Tucker.

remplaçante, une doublure», afin d'avoir «l'espace nécessaire pour analyser [son] moi plus intime».

Eleven Years montre à la fois la vulnérabilité et la renaissance de cette jeune Américaine face à la caméra. C'est d'une très grande beauté, parce qu'elle réussit à se mettre en scène sans vanité, et sans que ses petits gestes quotidiens (ah ce pantalon impossible à fermer) ne soient vulgaires. Elle se permet également, parfois, d'inviter un homme, tout en bouleversant la narration. Les textes qui accompagnent ce travail épris de spiritualité sont parfaits. Dernier rayon de soleil d'un automne ineffable.

B.O.

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures



★
MAYAS
RÉVÉLATION D'UN TEMPS SANS FIN

En 2014-2015, le monde accoste quai Branly

Les expositions

TATOUERS, TATOUÉS (jusqu'au 18/10/15)

MAYAS Révélation d'un temps sans fin (07/10/14 - 08/02/15)

L'ÉCLAT DES OMBRES L'Art en noir et blanc des îles Salomon
(18/11/14 - 01/02/15)

JOYCE MANSOUR (18/11/14 - 01/02/15)

L'ANATOMIE DES CHEFS-D'ŒUVRE (10/03/15 - 17/05/15)

LES MAÎTRES DE LA SCULPTURE DE CÔTE D'IVOIRE
(14/04/15 - 26/07/15)

L'INCA ET LE CONQUISTADOR (23/06/15 - 20/09/15)

PHOTOQUAI 5^e biennale des images du monde (22/09/15 - 22/11/15)

SEPIK L'Art au long du fleuve (27/10/15 - 07/02/16)

ESTHÉTIQUES DE L'AMOUR Arts décoratifs de la Sibérie Orientale
(03/11/15 - 24/01/16)

Et aussi

Arts vivants • Conférences •

Manifestations scientifiques •

Université populaire du quai Branly...



www.quaibranly.fr

m-ticket - FNAC Tick&Live - Fnac 0 892 684 694 (0,34 €/minute) www.fnac.com - Ticketnet 0 892 390 100 (0,34 €/minute) www.ticketnet.fr - Digitick 0 892 700 840 (0,34 €/minute) www.digitick.com
La Reine d'Uxmal © Museo Nacional de Antropología, photo Ignacio Guevara, Mexico, Mexique

INSTANTS TÉLÉ



REUTERS

Loloprobre

Vous nous connaissez, rien ne nous chiffonne plus que l'injustice. Ainsi, après avoir, la semaine dernière, consacré cette colonne entière à Claire Chazal et à son douloureux problème d'orteils, il nous fallait nous pencher sur les présentateurs des JT du service public. Ça tombe bien, car dimanche dernier, le moelleux Laurent Delahousse recevait en son plateau de France 2 l'impayable Nicolas Sarkozy, venu dire des trucs aussi rigolos que : «*J'ai appris le nom de Bygmalion longtemps après la campagne présidentielle.*» Alors forcément, les qualités d'intervieweur de Delahousse ont été moquées sur Twitter. Mais Lolo est resté d'airain sous l'opprobre, attendant lundi pour poster une réponse qui a crucifié tout le monde : une photo de moutons. Heu, doucement Lolo avec la violence quand même hein, sinon on te bombarde de photos de chats.

Lulucide

C'est une vague de violence inouïe qui, à la suite de Lolo, a submergé le service public. Ainsi a-t-on pu voir la pourtant placide Elise Lucet, lors de son JT de 13 heures sur France 2, lundi, interpellé par sa collègue Nathalie Saint-Cricq d'un «*Nathalie Sarkozy*». Insoutenable.

Dadamned

Sans doute rendu fou de douleur d'être écarté de la sarkozienne interview, le présentateur du 20 heures de France 2, David Pujadas, a donné une interview à *Vanity Fair*. On y apprend notamment que le pire tue-l'amour est, selon lui, «*les strings*». Et que la chanson qui a changé sa vie est *Don't Go Breaking My Heart*, et de préciser : «*Mon premier 45-tours de pop en 1976. 9,90 francs au Géant Casino de Préjuss.*» Sordide.

Mauvaise nouvelle

On n'a rien trouvé à dire sur Marie Drucker.

Bonne nouvelle

Si, en fait : on ne les voit pas à l'antenne, mais à tous les coups, elle a des chaussures moches, Marie Drucker.

BOURRE-PAF

Par RAPHAËL GARRIGOS et ISABELLE ROBERTS

Il faut quinquiniser la télévision

C'est une illumination. Non, mieux que ça, c'est une épiphanie que nous avons ressentie jeudi vers 22 h 35, alors que le générique défilant sur Arte nimbait d'une lumière céleste nos visages soudain frappés de cette évidence : il faut quinquiniser la télé. Oui, camarades, l'heure est venue de la quinquinisation de la télévision. Attention, il ne s'agit pas de siroter un petit Quinquina en regardant son écran, ni de s'abrutir devant la télé le temps d'un quinquennat, mais bel et bien de révolutionner tout le PAF, selon les canons érigés par le réalisateur Bruno Dumont dans sa série *P'tit Quinquin*. Depuis la diffusion de ces quatre épisodes, jetés à la gueule du téléspectateur comme le héros P'tit Quinquin balance des pétards à tout vent, il est devenu impossible de continuer à contempler cette télévision si lisse, si parfaite, si plastique, si attendue, si triste. A la façon dont Dumont s'est joué des codes de la série policière, il faut déjouer la télé. A la façon dont il a expédié *les Experts* : *Miami* dans le Boulonnais, il faut quitter les studios parisiens où s'enregistrent à la chaîne ces émissions sous vide. A la façon dont Dumont s'est choisi un incroyable casting de comédiens amateurs, tronches cassées et accent ch'timi, il faut évacuer, comme dirait l'autre, ces mannequins glacés au teint de soleil de présentateurs qui nous empêchent de voir. Voilà, il faut exploser toute la télé ou plutôt, comme on le dit dans *P'tit Quinquin*, fout' eul brin dans c'te diab'esse.

L'interview eud Sarkozy

On vous sent comme perplexes face à notre éclatant concept. Normal, la nouveauté, ça fait peur. Prenons un exemple au hasard : l'interview de Nicolas Sarkozy par Laurent Delahousse, dimanche dernier. Sarkozy, bien sûr, c'est le commandant de gendarmerie de *P'tit Quinquin*, celui dont les yeux partent sans cesse dans le décor et dont tout le corps s'agite de tics, et Delahousse, eh bien, c'est son lieutenant, Carpentier, en admiration devant son supérieur. Point de studio hygiéniste aux allures de soucoupe volante désincarnée, mais une grasseuse baraque à frites en bord eud mer, où s'accourent les deux compères, pas maquillés, nez luisant et cheveux au vent. Même Delahousse-Carpentier ne parvient pas à être beau. «*Dites donc, Sarkozy, harrangue-t-il, là, ça fait quoi, ça fait, pff, deux ans et demi facile, et pourquoi que vous avez perdu, là, ce 6 mai eud 2012?*» L'autre attrape une frite, souffle, l'air excédé, jette la frite dans sa bouche, la rate : «*Ohlala, v'là qu'il philosophe maintenant avec moi... Delahousse, mais c'est incroyab', moi chuis v'nu pour une alternativ' crédib'.*» Delahousse relance : «*Et l'aut', là, l'aut' Hollande, là?*» Un œil vers la mer, l'autre sur la barquette de frite, Sarkozy hoche longuement la tête : «*C'est l'diab' in perchonne, Delahousse, l'diab'...*» Delahousse, pensif : «*Et tout eul bordel des affaires, vous en faites quoi, là, pasque, l'aut' Bettencourt, Azibert et tout?*»



Quinquin au pays eud l'ornière. PHOTO ROGER ARPAGJOU

Sarkozy s'emporte : «*Non mais faut arrêter les conneries, un peu maintenant, Delahousse, vous croyez qu'i'ai pas deux neurones d'intelligence dans eul cerveau?*» Contre-champ sur Delahousse abîmé dans ses pensées, regard dans le vague, la caméra s'éloigne, découvrant le paysage beau et mélancolique. A droite, un tas de fumier.

«Les reines du Shopi»

La quinquinisation de la télévision, évidemment, ne saurait s'en tenir à l'information : ce sont tous les programmes qui doivent désormais être pulvérisés au Quinquin. *Des chiff' et des lett'*, en direct chaque jour de la médiathèque Dany-Boon d'Audresselles, est une évidence, de même que le *Juste Ch'ti*. Mais attention, il ne s'agit pas de simplement ch'tiiser la télévision, ce serait réduire *P'tit Quinquin* à sa caricature. La série de Bruno Dumont est aussi un grand coup de pied dans les couilles des canons de la beauté obligatoire dont se repaissent les chaînes à longueur d'antenne. Adieux bimbos et potiches, portemanteaux permanents et ménagères évidemment de moins de 50 ans, évidemment acheteuses compulsives : M6 devra ainsi transformer ses *Reines du shopping* en *Reines du Shopi*. Plutôt que d'écumer les boutiques chics cornerisées dans trois rues de Paris, on sera, cabas à roulettes en main, suivi par une caméra, dans les rayons de cette somme toute sympathique épicerie achetant pour trois francs six sous une de ces blouses fleuries que ne renierait pas notre mémé. De *P'tit Quinquin*, il faut aussi importer l'atomisation du politiquement correct : suffit l'understatement, *Motus* s'ap-

pellera désormais *Ta gueule* et la boule noire sera avantageusement lestée d'un explosif de la Seconde Guerre mondiale.

«Quinquin-Lanta»

Mais pour entraîner l'adhésion des foutes, la quinquinisation de la télévision a besoin d'un programme emblématique qui sera son étendard. Ainsi quinquiniser *Koh-Lanta* est un objectif prioritaire, pasque ça suffit de nous montrer des destinations exotiques où qu'on n'ira jamais. Générique ch'timisé : «*Lôlôlôlô, lôlôlôlô*», voici *Quinquin-Lanta*, présenté par M'sieur Denis. «*Les aventuriers, y vivent l'enfer au paradis, annonce M'sieur Denis de sa grosse voix, y a des plages eud galets, la mer, elle est toute froide et pis y a des blockhaus hostiles avec des vieilles grenades d'dans qu'elles pourraient exploser tout le temps à la gueule.*» Pas des athlètes, les candidats de *Quinquin-Lanta*, ni des cracks de la survie, mais une cohorte de gros, de claudicants, d'essoufflés, de tubards et d'escogriffes efflanqués, bref un troupeau d'ultraordinaires. Les épreuves, elles ont l'air terrib' mais pas tant que ça, le téléspectateur ne doit pas se sentir exclu. Pour la première, il faut marcher sur une plage de galets pieds nus, ouille, ouille, ouille. La deuxième, il faut aller chercher le totem d'immunité dans le cul d'une vache, pas facile mais il y a un bol de chicorée à gagner. La troisième, il faut tenir le plus longtemps possible debout non pas sur des poteaux, mais sur le toit d'un blockhaus et avec le vent, c'est pas si fastoche. Et à la fin ? Ecoutez donc ce que nous dit M'sieur Denis : «*A la fin, il n'en restera Quinquin.*» Bien sûr. ◆

A LA TELE SAMEDI

TF1

20h55. **Danse avec les stars.** Divertissement présenté par Vincent Cerutti et Sandrine Quétier.
20h55. **Danse avec les stars, la suite.** Divertissement.
oh0. **New York Unité Spéciale.** 2 épisodes.
Série.
1h55. **New York police judiciaire.**

FRANCE 2

20h45. **Hier encore.** Divertissement présenté par Virginie Guillaume et Charles Aznavour.
23h10. **On n'est pas couché.** Invités : Bernard Kouchner, Laurent Baffie, Louis Bertignac...
Magazine présenté par Laurent Ruquier.
2h20. **Météo.**
2h25. **Alcaline, le concert.**

FRANCE 3

20h45. **Origines.** Téléfilm français : *L'île aux trésors (3/6), Fils de la lune (4/6).*
Avec : Micky Sébastian, Julien Baumgartner.
22h40. **Soir 3.**
23h00. **Autopsie d'un mariage blanc.** Téléfilm de Sébastien Grall.
Avec Gaelle Bona, François Marthouret.
oh35. **Les carnets de Julie.**

CANAL +

20h55. **Players.** Drame américain de Brad Furman, 91mn, 2013.
Avec Ben Affleck, Justin Timberlake.
22h25. **Zapsport.**
22h35. **Jour de rugby.** Magazine présenté par Isabelle Ithurburu.
23h15. **Jour de foot.** Magazine.
oh15. **Gibraltar.** Film.
2h05. **Mademoiselle C.**

ARTE

20h50. **À la conquête du monde.** 1/2 - *Fernand de Magellan, 2/2 - Sir Francis Drake.* Documentaire.
22h35. **Louboutin.** Documentaire.
23h30. **Pop models.** Documentaire.
oh25. **Tracks.** *Special fashion.* Magazine.

M6

20h50. **NCIS : Los Angeles.** Série américaine : *Big Brother, Un train peut en cacher un autre, Duos explosifs, La voix de la rébellion, Rocket man.*
Avec Chris O'Donnell, Daniela Ruah.
1h10. **Supernatural.** 2 épisodes.
Série.
2h45. **Météo.**

FRANCE 4

20h45. **Fort Boyard.** Jeu présenté par Olivier Minne.
22h25. **Fort Boyard.** Jeu présenté par Olivier Minne.
oh05. **Monte le son, le live - Rock en Seine 2013.** *Black Rebel Motorcycle Club.*
Spectacle.
4h55. **Strictement platonique.** Série.

FRANCE 5

20h35. **Échappées belles.** *La galice l'ame de l'espagne.*
Magazine présenté par 22h10. **Les routes de l'impossible.** *Ladakh : piège de boue sur le toit du monde.* Documentaire.
23h00. **L'oeil et la main.** Magazine.
23h25. **Les dessous de.** *Los Angeles.* Documentaire.

DIMANCHE

TF1

20h55. **Dos au mur.** Thriller américain de Asger Leth, 102mn, 2011.
Avec Sam Worthington, Elizabeth Banks.
23h00. **Esprits criminels.** Série américaine : *Soif de sang, Traque sans merci, Doses mortelles.*
Avec Shemar Moore, Thomas Gibson.
1h30. **New York Section Criminelle.**

FRANCE 2

20h45. **Mission impossible : protocole fantôme.** Film d'action américain de Brad Bird, 138mn, 2011.
Avec Tom Cruise, Jeremy Renner.
23h00. **Un jour, un destin.** *Jean-Claude Brial, l'homme qui voulait tant être aimé.* Documentaire.
oh30. **Météo.**

FRANCE 3

20h45. **Les enquêtes de Murdoch.** Série canadienne : *Les aventures cinématographiques de l'inspecteur Murdoch, L'affaire de la gouvernante disparue, La grande muraille.*
Avec Yannick Bisson, Helene Joy.
23h00. **Météo.**
23h05. **Soir 3.**
oh05. **Le Fauteuil 47.** Film.

CANAL +

21h05. **Football : Marseille / St-Étienne.** 8^e journée du championnat de France de Ligue 1.
Spectacle.
22h55. **Canal football club - le débrief.** Sport.
23h15. **L'équipe du dimanche.** Magazine présenté par Messaoud Benterki.
oh05. **Le journal des jeux vidéo.**

ARTE

20h50. **À la conquête du monde.** 1/2 - *Fernand de Magellan, 2/2 - Sir Francis Drake.* Documentaire.
22h35. **Louboutin.** Documentaire.
23h30. **Pop models.** Documentaire.
oh25. **Tracks.** *Special fashion.* Magazine.

M6

20h50. **NCIS : Los Angeles.** Série américaine : *Big Brother, Un train peut en cacher un autre, Duos explosifs, La voix de la rébellion, Rocket man.*
Avec Chris O'Donnell, Daniela Ruah.
1h10. **Supernatural.** 2 épisodes.
Série.
2h45. **Météo.**

FRANCE 4

20h45. **Fort Boyard.** Jeu présenté par Olivier Minne.
22h25. **Fort Boyard.** Jeu présenté par Olivier Minne.
oh05. **Monte le son, le live - Rock en Seine 2013.** *Black Rebel Motorcycle Club.*
Spectacle.
4h55. **Strictement platonique.** Série.

FRANCE 5

20h35. **Échappées belles.** *La galice l'ame de l'espagne.*
Magazine présenté par 22h10. **Les routes de l'impossible.** *Ladakh : piège de boue sur le toit du monde.* Documentaire.
23h00. **L'oeil et la main.** Magazine.
23h25. **Les dessous de.** *Los Angeles.* Documentaire.

ARTE

20h45. **La femme modèle.** Comédie américaine de Vincent Minnelli, 118mn, 1957.
Avec Gregory Peck.
22h40. **Diana Vreeland : l'œil doit vagabonder.** Documentaire.
oh05. **"Carmen" de Dada Masilo.**
1h05. **Tugan Sokhiev dirige la "Symphonie fantastique" de Berlioz.**

M6

20h50. **Zone interdite.** *Vie privée en danger : pourquoi nous sommes tous concernés.* Magazine présenté par Wendy Bouchard.
22h45. **On ne vit que deux fois.** Film d'espionnage britannique de Lewis Gilbert, 117mn, 1967.
Avec Sean Connery.
oh35. **L'histoire secrète de James Bond.**

FRANCE 4

20h45. **L'espion qui m'aimait.** Film d'espionnage britannique de Lewis Gilbert, 125mn, 1976.
Avec Roger Moore.
22h45. **Enquête exclusive.** *Free-fight : la folie des combats clandestins.* Magazine.
oh25. **Enquête exclusive.** Magazine.
1h45. **Météo.**

FRANCE 5

20h40. **Côte d'Azur : le luxe réinventé.** Documentaire.
21h30. **Ma maison en bois.** Documentaire.
22h25. **Les faussaires de l'histoire.** Documentaire.
23h20. **La grande librairie.** Magazine.
oh20. **Les royaumes de l'Himalaya.** Documentaire.

LES CHOIX



Mollo

TF1, 20h55

Si vous matez la cinquième saison de **Danse avec les stars**, en vous prévenant, en vous met une danse, et ce sera pas du jive.



Joconde

Histoire, 21 heures

Eh bien oui, il y a encore des choses à raconter sur la Joconde, revendique la série docu-artistique **A chaque tableau son histoire.**



Pompano

Arte, 22h35 et 23h30

Deux docs frivoles, donc indispensables : **Louboutin**, pour causer babouche, puis **Pop Models**, pour celles qui les portent.

LES CHOIX



Nichono

France 5, 9 h10

Commençons ce dimanche **piano**, avec des gros nichons colorés dans le docu **Niki de Saint Phalle, un rêve d'architecte.**



Sentimentalo

RTL9, 20h40

Poursuivons-le sotto voce en se murmurant des mots doux dans l'oreille avec la rom-com voyageuse dans le temps **Kate & Leopold.**



Fausso

France 5, 22h25

Et terminons-le forte, ce dimanche, avec les **Fausaires de l'histoire**, où Michaël Prazan enquête sur les négociationnistes.

PARIS 1ERE

20h40. **Chevalier et Laspalès : La rentrée des skates.** *Au Casino de Paris.* Spectacle, 135mn.
Avec Régis Laspalès, Maurice Chevalier.
22h55. **Chevalier et Laspalès au théâtre des Nouveautés.** Spectacle, 110mn.
Avec Régis Laspalès, Maurice Chevalier.
oh45. **Sex in the world's cities.**

TMC

20h50. **New York section criminelle.** Série américaine : *La mort au bout du couloir, Le justicier de l'ombre, Le bourreau des corps, L'homme de trop.*
Avec Vincent D'Onofrio.
oh15. **90' Enquêtes.** *Autoroute du Nord : alcool, rencontres libertines et braquages.* Magazine.

W9

20h50. **Les Simpson.** *Homer patron de la centrale, La guerre pour les étoiles, Les muscles de Marge, La foi d'Homer, Homer va le payer.* Jeunesse.
23h15. **Relooking extrême : spécial obésité.** *Ashley (1 & 2/2).* Télé-réalité.
oh50. **Météo.**

GULLI

20h45. **Intervilles International.** 2 épisodes.
Divertissement présenté par Cécile De Ménibus.
23h15. **Total wipe out made in USA.** Divertissement.
oh45. **G ciné.** Magazine.
oh50. **Les Zinzins de l'espace.** 1h15. **Magic : famille féérique.**

NRJ12

20h50. **Le super bâtisseur de l'année.** Divertissement présenté par Clara Morgane et Stéphane Jobert.
22h50. **Le super bâtisseur de l'année.** 2 épisodes.
Divertissement.
2h00. **Poker.** Jeu.
3h00. **Programmes de nuit.**

D8

20h50. **L'honneur du samouraï.** Téléfilm de Wayne Rose, Lauro Chartrand et Keoni Waxman.
Avec Warren Christie, Meghan Ory.
22h30. **Compte à rebours fatal.** Téléfilm américain.
Avec Warren Christie, Steven Seagal.
oh05. **Programmes de nuit.**

NT1

20h50. **Chroniques criminelles.** *Affaire Bissonnet : le mari, le vicomte et le jardinier / Prêt à tout pour ma fille / Meurtres en série en Floride.* Magazine présenté par Magali Lunel.
23h10. **Chroniques criminelles.** 3h20. **Étranges exhibitions.**

D17

20h50. **One piece.** 2 épisodes.
Jeunesse.
22h15. **One piece.** 2 épisodes.
Jeunesse.
23h15. **Le Zap choc.** Divertissement, 55mn.
1h10. **Programmes de nuit.**

PARIS 1ERE

20h40. **En cas de malheur.** Drame franco-italien de Claude Autant-Lara, 105mn, 1957.
Avec Jean Gabin, Brigitte Bardot.
23h00. **La vérité.** Drame franco-italien de Henri-Georges Clouzot, 130mn, 1960.
Avec Brigitte Bardot, Paul Meurisse.
1h15. **Paris dernière.** Magazine.

TMC

20h50. **Les experts Manhattan.** Série américaine : *Vice de procédure, Débroussolé, Même heure même endroit.*
Avec Gary Sinise.
23h25. **Génération humour.** Divertissement présenté par Karine Ferri.
1h05. **Fan des années 70.**

W9

20h50. **Sleepy hollow.** Série américaine : *La clé de Salomon, La colonie perdue, Le mangeur de péchés.*
Avec Tom Mison, Nicole Beharie.
23h15. **Sleepy hollow.** *Le marchand de sable, La clé de Salomon.* Série.
1h00. **Météo.**
1h05. **Programmes de nuit.**

GULLI

20h45. **Poisson d'avril.** Comédie française de Gilles Grangier, 102mn, 1954.
Avec Bourvil, Annie Cordy.
22h35. **La vie comme elle est.** *Papa, maman je veux être comme tout le monde.* Documentaire.
1h40. **Les Parents.** *Adorables ados.* Série.

NRJ12

20h50. **Le super bâtisseur de l'année.** Divertissement présenté par Clara Morgane et Stéphane Jobert.
22h50. **Le super bâtisseur de l'année.** 2 épisodes.
Divertissement.
2h00. **Poker.** Jeu.
3h00. **Programmes de nuit.**

D8

20h50. **L'honneur du samouraï.** Téléfilm de Wayne Rose, Lauro Chartrand et Keoni Waxman.
Avec Warren Christie, Meghan Ory.
22h30. **Compte à rebours fatal.** Téléfilm américain.
Avec Warren Christie, Steven Seagal.
oh05. **Programmes de nuit.**

NT1

20h50. **Chroniques criminelles.** *Affaire Bissonnet : le mari, le vicomte et le jardinier / Prêt à tout pour ma fille / Meurtres en série en Floride.* Magazine présenté par Magali Lunel.
23h10. **Chroniques criminelles.** 3h20. **Étranges exhibitions.**

D17

20h50. **One piece.** 2 épisodes.
Jeunesse.
22h15. **One piece.** 2 épisodes.
Jeunesse.
23h15. **Le Zap choc.** Divertissement, 55mn.
1h10. **Programmes de nuit.**

NRJ12

20h50. **Total recall.** Film fantastique américain de Paul Verhoeven, 110mn, 1990.
Avec Arnold Schwarzenegger, Sharon Stone.
23h00. **Furtif.** Film d'action américain de Rob Cohen, 121mn, 2004.
Avec Josh Lucas.
1h10. **L'aventure orange Rockcorps 2014.**

D8

20h50. **Deux hommes dans la ville.** Policier franco-italien de José Giovanni, 1973.
Avec Jean Gabin.
22h45. **En quête d'actualité.** *Smartphones à prix cassés : la nouvelle bataille des téléphones portables.* Magazine.
oh25. **Langue de bois s'abstenir.**

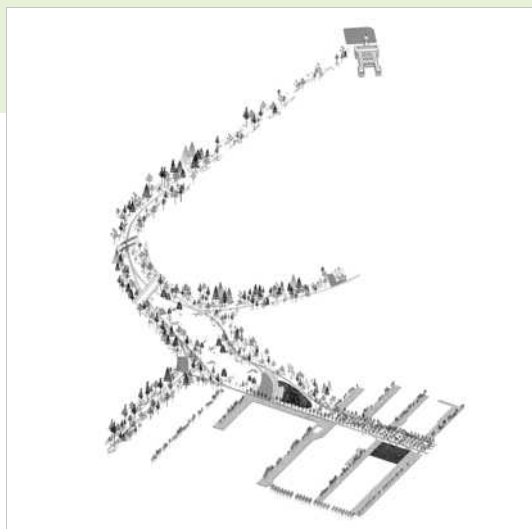
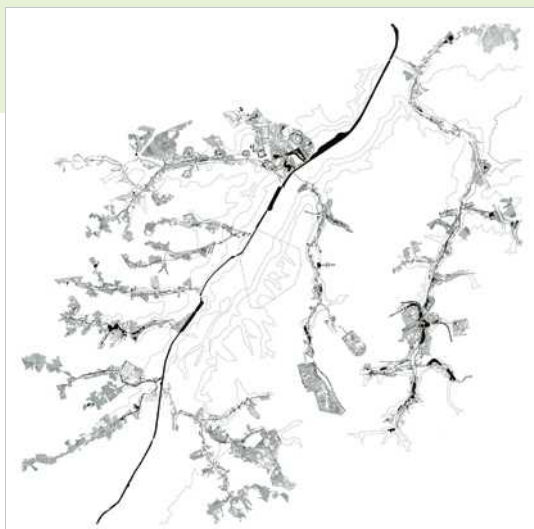
NT1

20h50. **Confessions intimes.** Magazine présenté par Christophe Beaugrand.
20h50. **Confessions intimes.** Magazine.
oh25. **Tous différents.** Magazine.
2h00. **Ma vie à la télé**
3h05. **Une inaccessible séductrice.**

D17

20h50. **Bates Motel.** Série américaine : *L'homme de la chambre 9, L'art de la taxidermie.*
Avec Vera Farmiga.
22h35. **Les fantômes des plaisirs.** Téléfilm de Madison Monroe.
Avec Michelle Von Flotow.
oh10. **Programmes de nuit.**

LE
X
E
Z



Le jeune architecte paysagiste belge, qui impressionne par sa fécondité et sa rigueur, présente son travail dans une exposition bordelaise qui permet de saisir les différentes étapes de sa démarche, de l'imagination à la réalisation.



Bas Smets

paysages en chantier

Par ANNE-MARIE FÈVRE
Envoyée spéciale à Bordeaux

Pour créer un jardin ou un grand espace public, «l'architecte de paysages» Bas Smets adopte une stratégie très précise. L'ingénieur, architecte et paysagiste né en 1975, qui réalisera le parc des Ateliers de la fondation Luma à Arles, travaille comme un explorateur de la géographie souterraine ou affleurante du monde. Lui qui pratique aussi le parachute et la plongée sous-marine renverse le regard sur tout un territoire, sans effets spectaculaires. Bas Smets a collaboré avec le paysagiste français Michel Desvigne avant d'installer son bureau à Bruxelles en 2007, et il dit être inspiré

par la Belgique elle-même : «Un plat pays qui ne génère pas d'images fortes de ses paysages comme en Allemagne ou en France, et qui a une faible résistance à l'étalement urbain, aux infrastructures et à l'intensification de l'agriculture.»

Ce «pays sans paysage» lui a servi de laboratoire pour mettre au point sa stratégie d'extraction du paysage et sa ligne claire. Stratégie qu'il explique à merveille dans l'exposition «Paysages», présentée à Arc en rêve à Bordeaux, après Anvers et Charleroi. Il commence par scruter le «pays», soit la réalité physique d'un territoire existant, pour inventer un paysage, c'est-à-dire une perception, une construction culturelle différente de la nature, qui

sera représentée par une nouvelle image. A travers cinq projets, de Bruxelles à Arles, il définit le «paysage imaginé» qui le mènera au «paysage réalisé».

«Perturbation minimale»

Quelles sont les différentes étapes de sa démarche ? Suivons ses tracés en Belgique, où il aménage, pour 2017, 12 kilomètres de l'autoroute A11, entre Bruges et Knokke. Dans ce territoire défini par ses polders gagnés sur la mer, il «cadre» d'abord le pays de la zone étudiée avec une photographie aérienne, tel un tableau. Puis il opère une «lecture» de ce cadre, en décomposant les différents éléments paysagers, sur des cartes distinctes. Apparaissent ici trois typologies : les infrastructures des canaux du XIX^e siècle, les voiries primaires et leurs plantations sur digue, et les lignes plus fragmentaires des haies brise-vent autour des fermes isolées. Ces éléments structurent ce qu'il nomme le «paysage exemplaire» du projet, tel un catalogue qui va inspirer ses interventions, ses «figures paysagères».

Ainsi, dans la zone industrielle que l'autoroute va traverser, seront plantées des haies brise-vent autour des bâtiments industriels, pour mieux les intégrer aux fermes entourées de végétation. Entre les deux canaux, où l'autoroute délimite la zone portuaire, il conçoit une digue plantée de peupliers et de saules comme les autres digues. Dans les polders, l'autoroute se connecte à une route nationale qui sera enri-



chie d'un triple alignement d'arbres. 5000 espèces sont introduites en tout, dont des ormes et des peupliers résistants. « Dans ce contexte, il ne s'agit pas de camoufler l'autoroute, explique Bas Smets, mais de souligner les éléments structurants, parfois secondaires, oubliés, pour renforcer ce pays de polders. » Il aboutit ainsi à « une

Le paysagiste sait traduire toutes ces histoires parallèles avec une grande maîtrise graphique, particulièrement avec ses cartes et dessins aussi délicats que les extraits subtils de paysages qu'il met à jour.

perturbation minimale » de la zone aménagée, qu'il dessine au final comme un « sigil » (du latin *sigillum* qui signifie « signature »). Une représentation graphique de l'essence du projet. Soit, pour l'autoroute, quatre traits épurés de pointillés.

Dans l'exposition, Bas Smets décrypte quatre autres projets, avec la même approche méticuleuse. Pour le parc de la fondation Luma, 10 hectares autour du futur bâtiment de Frank Gehry prévu en 2018, il part des couleurs et textures de trois données : la Camargue, le plateau de la Crau et les Alpilles. Dans la morphologie de la cité, il fait apparaître une boucle verte qui sera dessinée par des arbres autour du parc. A Arles, on parle de cette

boucle comme si elle existait déjà. En 2007, dans le centre-ville d'Ingelmunster, en région flamande, il a fait ressurgir une vallée cachée pour relier deux places séparées par un canal, qu'il met en valeur par un pont plateforme. A Bruxelles, sur l'ancien site industriel de Tour & Taxis, il conçoit pour 2017 le parc d'un nouveau quartier, tel un affluent de la Senne, rivière souterraine. Dans la communauté urbaine de Bordeaux, l'étude « 55 000 hectares pour la nature » (non réalisée), entre Garonne et océan Atlantique, s'attache aussi à l'eau, au réseau de ruisseaux et de « jales » perpendiculaires au fleuve. Ces cours d'eau relient les plateaux landais, les terrasses alluviales et la plaine fluviale. Il joue avec ces affluents pour faire émerger des paysages et rompre avec le développement concentrique de la métropole.

Le paysagiste sait traduire toutes ces histoires parallèles avec une grande maîtrise graphique, particulièrement avec ses cartes et dessins aussi délicats que les extraits subtils de paysages qu'il met à jour. Cette exposition redéfinit la notion complexe, évolutive, de paysage, et le métier de paysagiste, qu'il ne faut pas confondre avec un décorateur qui végétalise à tout va.

Bas Smets n'est pas un concepteur de papier : l'exposition débouche sur une immersion dans ses « paysages réalisés », grâce à une installa-

Page de gauche, projet en cours du parc Tours & Taxis, à Bruxelles. Ci-dessus, le Sunken Garden à Londres. PHOTOS BUREAU BAS SMETS

tion vidéo panoramique. Défilent là toutes les couleurs et toutes les échelles de son travail, de la petite intervention graphique sur un toit et un mur à Gand (Belgique) à la transformation des grands champs du domaine du château de Padiès, à Lempaut (Tarn). Du Sunken Garden subtropical de Londres à la jungle habitable du Centre de création et de design à Hongkong.

Du clinique au poétique

Entre fougères géantes et frères cosmos, surgit soudain un étrange paysage de feu, de cailloux, de racines, de terre brûlée, de vagues. C'est une fiction, le décor fabriqué en 2011 pour le film *C.H.Z.* de l'artiste Philippe Parreno, présenté dans sa rétrospective au Palais de Tokyo l'an dernier, qui met en scène une planète imaginaire éclairée par deux soleils. Ce site artificiel, créé au Portugal, a été conservé : il sera filmé tous les cinq ans. Car le propre d'un jardin, d'un paysage, à la différence d'une architecture bâtie, c'est de croître, de se transformer, de devenir bien plus fragile, mystérieux que toutes les figures limpides qui le portent. De passer du clinique au poétique. Les projets construits de Bas Smets deviendront, eux aussi, les supports de futurs paysages rêvés. ◆

PAYSAGES de BAS SMETS

Arc en rêve centre d'architecture de Bordeaux (33), jusqu'au 9 novembre. Rens. : 05 56 52 78 36 et arcenreve.com

PRÊT-À-PORTER PRINTEMPS-ÉTÉ 2015 Les défilés parisiens vus par le photographe Julien Mignot.

Foi de minimal

DIOR LES CITATIONS DU PASSÉ DE RAF SIMONS

Giga show pour Dior et, donc, méga décor, une immense construction en miroirs dans la Cour carrée du Louvre. Lumières aveuglantes, musiques assourdissantes (de quoi affoler quelques dames invitées), c'est avec une mise en scène hénarisme que le surdoué Raf Simons a fait défiler le mariage entre une simplicité moderne et un retour vers le passé. Le Flamand ne cite pas directement une époque mais plutôt des formes : des chemises de nuit, comme celles du M^r Scrooge de Dickens, mais aussi ouvragées que des dentelles néerlandaises, des vestes colorées et coupées à l'image des manteaux de hobereaux. Les chaussures à talons sont tressées. Une élégance réfléchie, pas forcément déconneuse, mais toujours en recherche. CLÉMENT GHYS



LOEWE UNE RELANCE DE CUIR ET DE LIN

Vendredi matin, au siège de l'Unesco, le conglomérat LVMH (famille Arnault en tête) célébrait les débuts du Nord-Irlandais Jonathan Anderson à la tête de Loewe, maison espagnole fondée en 1846, connue pour son cuir, tombée en désuétude. Et s'il fallait une « bouffée d'air frais » afin de relancer la marque, c'est chose faite. Car le jeune homme a su répondre à l'impératif demandé à la création actuelle : faire la synthèse entre recherche esthétique et débouchés commerciaux. Ce fut donc un défilé de sobres tenues de lin de couleur sable ou gris pâle, de pantalons larges noués avec des simili-ceintures de kimono, de tissus pliés comme un accordéon. Quant au cuir, il couvrait des trenchs ou des robes, dans un minimalisme très brut. Et si la peau de bête à même le corps, façon famille Pierrafeu, était le nouveau modèle de la mode actuelle ? C.Gh.

LANVIN CRÉATIONS ET CRÉATURES HORS DU TEMPS

Les shows Lanvin sont toujours de grands raouts où se présentent des people de tous bords. Et cette année, où la maison française fête ses 125 ans d'existence, ne faisait pas exception à la règle. Dans un esprit commémoratif, Alber Elbaz a ouvert le défilé par ce qu'il maîtrise le mieux : des ensembles monochromes ou noir et blanc. Le créateur a beau travailler cette formule depuis douze ans, elle ne s'est jamais épuisée. Par sa maîtrise des coupes et des matières, il crée à chaque fois une silhouette juste, élégante et féminine, jamais académique. Pour incarner ses classiques, il a choisi des mannequins d'une autre époque (Amber Valletta, Kirsten Owen, Violetta Sanchez, Audrey Marnay...), semblant signifier au passage que ses créations étaient comme ses créatures : hors du temps. Chez Alber Elbaz, l'adage « less is more » est particulièrement vrai. ELVIRE VON BARDELEBEN

CLUB
ABONNÉS

Libé

VOUS ÊTES ABONNÉ ?

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



FESTIVAL DU CINÉMA ALLEMAND

Venez découvrir le meilleur du cinéma allemand en présence des artistes au cinéma l'Arlequin à Paris à partir du 8 octobre! Le nouveau film de Christian Petzold PHOENIX en ouverture et une sélection exceptionnelle Lumière sur la Berlinale!

du 8 au 14 octobre, à l'Arlequin, Paris
5x2 places pour une séance à gagner

LE CAPITAL

Une « difficile comédie » pour vivre en direct la révolution de 1848, les débats animés entre Barbès, Raspail, Blanqui, Enge... Traverser le mouvement spartakiste, assister au procès des figures radicales des journées de juin, voir Marx traverser la scène et s'interroger avec lui sur l'avenir de l'homme. Le tout par une troupe virtuose, capable de transformer un paragraphe du Capital en tirade shakespearienne.

les 4 et 5 octobre, au théâtre de La Colline, Paris
15x2 invitations à gagner



THÉÂTRE



FESTIVAL D'ÎLE-DE-FRANCE

« [Avec près de 30 concerts] Le Festival d'Île-de-France prend en 2014 les chemins de l'interdit. (...) Une édition à la rencontre du défendu, sur la route de nos libertés individuelles et collectives... » — Olivier Delsalle, Directeur du Festival d'Île-de-France

samedi 4 octobre, « Rock El Casbah » : RACHID TAHA + ACID ARAB live [création] + MEHDI HADDAB
5x2 places à gagner

LES INOUÏS DU PRINTEMPS DE BOURGES

La tournée des inOUÏS du Printemps de Bourges - 30 septembre au 4 octobre - 5 villes et 8 groupes pour découvrir le meilleur des inOUÏS : François & The Atlas Mountains, Billie Brelok, Concrete Knives, Chapelier Fou, Mark Berube, Set&Match, Thylacine et Karimouche

30/09 à Tourcoing - 01/10 à Nancy - 02/10 à Lyon
03/10 à Marseille - 04/10 à Bordeaux
5x2 places à gagner par ville



CONCERTS

Pour en profiter, rendez-vous sur :
www.libération.fr/club/



LIBÉRATION est une publication du Groupe PMP
Directeur général
Pierre Fraidenreich
Directrice Marketing et Développement
Valérie Bruschini



LIBÉRATION
www.libération.fr
11, rue Béranger 75154 Paris cedex 03
Tél. : 01 42 76 17 89
Édité par la SARL Libération
SARL au capital de 15 560 250 €
11, rue Béranger, 75003 Paris
RCS Paris : 382 028 399
Durée : 50 ans à compter du 3 juin 1991.

Associés
SA Investissements Presse
au capital de 18 098 355 €
et Presse Media
Participations SAS au capital de 2 532 €.

Cogérants
Laurent Joffrin
François Moullas
Directeur opérationnel
Pierre Fraidenreich
Directeur de la publication et de la rédaction
Laurent Joffrin

Directeur en charge des Éditions
Johan Hufnagel
Directeurs adjoints de la rédaction
Stéphanie Aubert
Eric Decouty
François Sergent

Alexandra Schwartzbrod
Directrice adjointe de la rédaction
chargée des N° spéciaux
Béatrice Vallays

Rédacteurs en chef
Christophe Boulard (tech.)
Olivier Costemalle (éditions électroniques)
Gérard Lefort
Fabrice Rousselot

Directeurs artistiques
Alain Blaise
Martin Le Chevallier

Rédacteurs en chef adjoints
Bayon (culture)
Michel Bequembourg (édition)
Jacky Durand (société)
Matthieu Ecoffier (pol.)
Jean-Christophe Féraud (éco-futur)

Elisabeth Franck-Dumas (culture)
Florent Latrive (éditions électroniques)
Luc Pellier (économie)
Mina Rouabah (photo)
Marc Semo (monde)
Richard Poirat (éditions électroniques)

Fabrice Drouzy (spéciaux)
Luc Pellier (économie)
Mina Rouabah (photo)
Marc Semo (monde)
Richard Poirat (éditions électroniques)

Directeur administratif et financier
Chloé Nicolas
Directrice Marketing et Développement
Valérie Bruschini

Directeur commercial
Philippe Vergnaud
diffusion@libération.fr

ABONNEMENTS
Marie-Pierre Lamotte
03 44 62 52 08
scaeb@libération.fr
abonnements.libération.fr
Tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 37€.

PUBLICITÉ
Directeur général de Libération Médias
Jean-Michel Lopes
Tél. : 01 44 78 30 18
Libération Médias, 11, rue Béranger, 75003 Paris.
Tél. : 01 44 78 30 67

Amaury médias
25, avenue Michelet
93405 Saint-Ouen Cedex
Tél. 01 40 10 53 04
hpiat@amanchetepub.fr
Petites annonces.Carnet.
Diffusion Contrôlée.

CP 999 10580004 ISSN
0935-1703
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr

SUDOKU 2547 SUPÉRIEUR

4			9			8	
	5		3	8	9		
		8			3	1	
9		8	3			5	
7		4		5			9
	3		1	7	4		
	7	2				4	
		9	2		4		6
6				7			3

SUDOKU 2546

8	7	9	2	4	1	6	2
6	1	4	5	8	2	9	7
9	2	3	1	6	7	8	4
2	7	6	3	5	8	4	1
3	5	9	4	1	8	2	7
1	4	8	7	2	6	5	3
7	3	5	8	4	1	6	2
6	1	2	9	5	7	3	4
4	9	2	6	7	3	5	8

MOT CARRÉ 2546

H	I	O	S	U	R	O	
G	A	R	D	O			
U	R	O					
O	P	T	I	N	E	R	
O	P	T	I	N	E	R	
O	P	T	I	N	E	R	
O	P	T	I	N	E	R	
O	P	T	I	N	E	R	
O	P	T	I	N	E	R	

MOT CARRÉ 2547

M	U			H	R	S	
R	O						
V	T				U		
U							
	R	O		T			
		T				H	M
S	R			E			
		O		S	V		
T	V		S	M	E		

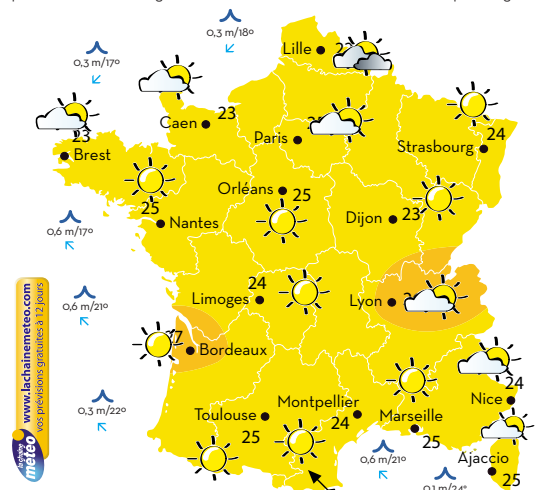
--	--	--	--	--	--	--	--

Apéritifs.

SAMEDI 27

LE MATIN Après dissipation des brouillards matinaux, les conditions sont ensoleillées. Seuls les frontières du nord-est, les côtes de la Manche et le Bassin parisien restent sous la grisaille.

L'APRÈS-MIDI Les conditions anticycloniques apportent un temps généralement ensoleillé, simplement voilé dans la moitié ouest. Le Nord-Pas-de-Calais, en revanche, conserve un ciel plus nuageux.



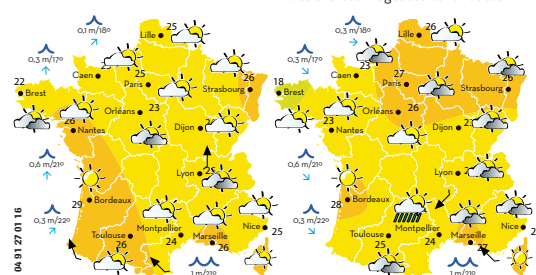
FRANCE	MIN/MAX	FRANCE	MIN/MAX	SÉLECTION	MIN/MAX
Lille	13/22	Dijon	8/23	Alger	22/30
Caen	8/23	Lyon	10/26	Bruxelles	14/21
Brest	11/23	Bordeaux	10/27	Jérusalem	19/35
Nantes	10/25	Ajaccio	19/25	Londres	16/23
Paris	11/25	Toulouse	12/25	Berlin	12/18
Nice	18/24	Montpellier	14/24	Madrid	14/25
Strasbourg	8/24	Marseille	17/25	New York	13/26

DIMANCHE 28

Le ciel est plus voilé dans les régions de l'ouest. Toujours des entrées maritimes entre le Languedoc et le Roussillon.

LUNDI 29

Avec un anticyclone qui s'éloigne vers l'Europe centrale et des dépressions sur l'Atlantique, le temps va se dégrader avec des averses orageuses dans l'ouest.



Soleil	Éclaircies	Nuageux	Couvert	Faible	Calme
Averses	Pluie	Orage	Neige	Moderé	Peu agitée
				Fort	Agitée

-10°/0°	1°/5°	6°/10°	11°/15°	16°/20°	21°/25°	26°/30°	31°/35°	36°/40°
---------	-------	--------	---------	---------	---------	---------	---------	---------

RÉGIME Dans le restaurant fraîchement rénové du palace, Alain Ducasse propose un menu «naturaliste» à base de graines, légumes et poisson. Un virage diétético-écologique en phase avec l'époque.

Plaza Athénée le naturel revient au galon

Par **ELVIRE VON BARDELEBEN**
Photos **ROBERTO FRANKENBERG**

Lorsqu'un client dîne à une table où la note comportera trois chiffres, à quoi s'attend-il ? Sans doute à un défilé de mets raffinés, mais aussi à faire bombance. Or, pour la réouverture du restaurant du Plaza Athénée à Paris, fermé dix mois pour rénovation, Alain Ducasse a choisi une formule surprenante en proposant un néologisme culinaire : la «naturalité», via un repas composé de graines, de légumes et de poisson. Ce qui, sur le papier, ressemble plus à un menu Weight Watchers qu'à un festin de roi. Une telle résolution intrigue mais, surtout, son impact ne se limite pas à la poignée de privilégiés qui se remplissent la panse au Plaza. Elle risque d'influer sur le monde de la gastronomie. Ne serait-ce que parce que Ducasse gère, outre une école de cuisine et une maison d'édition (gagons que le livre sur la naturalité ne tardera pas), une bonne vingtaine de restaurants autour du globe. Et parce que son avis compte, aussi bien auprès des dirigeants politiques (son groupe emploie tout de même 800 personnes) que des professionnels de la restauration. «Comme la haute couture, la haute gastronomie a beau être minoritaire, elle tire toute l'industrie vers le haut», résume justement Ducasse. Afin de se refaire une beauté, le restaurant du Plaza Athénée, qui n'était pas exactement décrépit, a fait les choses à sa mesure, dans la démesure donc : pour une capacité d'environ 50 couverts, 2,5 millions d'euros ont été investis, avec la création d'un «cabinet de curiosités» qui regroupe pièces d'or-

févrerie, verres en cristal et casseroles en cuivre. A cela s'ajoutent 400 000 euros de belle vaisselle raccord avec le principe de naturalité, commandée auprès d'artisans asiatiques et français.

GELÉE D'ANGUILLE. Au milieu d'un tel faste, le contenu de l'assiette détonne d'abord. En amuse-bouche, trois cornichons. Puis une sardine : d'un côté, la chair, grillée avec la peau ; de l'autre, l'arête dorsale entièrement frite, avec la tête et la queue. «Quand des Américains rechignent à goûter, on leur dit que c'est comme des chips», explique un serveur. Qui n'a pas tort, sauf que le goût du poisson l'emporte toujours sur la friture. Après ce numéro d'esbroufe, le menu devient sérieux : dans un petit bol, un mélange inattendu mais remarquable de caviar avec des lentilles vertes, de taille et de couleur quasi identiques, couronné de gelée d'anguille aussi légère qu'une bulle de savon. En plat, le filet de rouget est cuit avec ses écailles pour croustiller et enrichi d'une sauce onctueuse au foie de poisson et au vin rouge. Il est accompagné d'un tian de légumes, chef-d'œuvre de régularité géométrique : des lamelles enroulées d'aubergine, de poivron rouge ou jaune et de courgette, saupoudrées d'olives noires séchées – même en pâtisserie, on a rarement vu une aussi belle réalisation. Le dessert n'est pas en reste : un citron de Menton poché (acide) et confit (sucré), avec son écorce (amère), un pistou d'estragon (salé) et un sorbet de kalamansi (petit agrume philippin). La complexité des saveurs laisse pantois ; pourtant, c'est rafraîchissant comme un verre d'eau glacée. Depuis la réouverture, début septembre, le nou-



veau menu semble avoir été bien accepté, même si un serveur admet que la clientèle russe n'est pas la plus réceptive. Mais le palace prend ses précautions : la cuisine offre toujours des pièces de viande (qui n'apparaissent pas à la carte) pour les clients que les écailles rebutent. Et la dimension «régime» est largement compensée par le nombre de *goodies* proposés en marge de la commande : des amuse-bouche (dont l'arête de sardine), un petit plateau de fromages, un savarin au rhum (pour digérer sans doute), une corbeille de fruits frais, des chocolats de la fabrique Alain Ducasse...

Les éventuelles réticences des clients n'inquiètent pas le chef : «La carte nécessite une certaine ouverture d'esprit, concède-t-il. Mais personne ne s'arrête parce qu'il a vu la lumière depuis la rue. Les clients viennent en connaissance de cause.» On lui rapporte une conversation surprise en salle entre deux bonshommes, persuadés qu'ils mangeaient une «cuisine pour femmes». «Ahah, alors j'ai gagné ! se félicite Ducasse. Je ne sais pas ce que cela signifie, mais d'expérience, je sais que ce sont plutôt les femmes qui emmènent leur homme au restaurant !» Le chef justifie son projet en évoquant la santé de la planète, qui, il est vrai, se porterait mieux si on arrêta la bidoche, et de ceux qui la peuplent, à qui un régime pauvre en gras, sel et sucre ne pourrait pas faire de mal non plus. Il travaille avec des petits producteurs, s'assure que ses poissons sont issus de la pêche durable. «Ma cuisine est contemporaine, elle s'adapte au monde et à ses attentes», résume-t-il. Quitte à surfer sur des modes ineptes et à proposer en marge d'un superbe repas du pain sans gluten et des galettes de maïs toutes sèches.

Alain Ducasse
au Plaza Athénée,
à Paris.
A droite,
courgette, blette,
champignons
et bar de
l'Atlantique
saigné avec ses
jeunes poireaux.



Ce virage diététique, s'il est motivé par une prise de conscience écologique, devrait logiquement concerner tous les restaurants de Ducasse. La réalité est un peu différente. Le chef – homme d'affaires avant tout – entend garder la spécificité de chaque enseigne (il y aura toujours du beurre et des cuisses de grenouille chez Allard), mais promet une «*juste évolution*», vers plus de végétal et moins de gras. Au passage, il fait remarquer qu'il privilégie partout des produits locaux et de saison, contrairement à la concurrence triplement étoilée qui propose bœuf de Kobé ou eau des îles Fidji.

Servir de la nourriture saine à tendance ascétique n'est pas neuf. C'est le créneau occupé depuis quelques années par les Scandinaves, qui se repaissent de baies et de fleurs sauvages. Et bien avant eux, dans les années 70, c'était aussi l'objet de la Nouvelle Cuisine; Michel Guérard fit d'ailleurs fortune avec des livres de cuisine minceur. Ducasse n'a que faire des comparaisons avec les Scandinaves: il estime leur cuisine, mais rappelle que René Redzepi et consorts ont surtout «*l'intelligence d'exprimer ce que la nature leur offre*» (au Nord, pas grand-chose, donc). Quant à Guérard, si Ducasse s'est formé chez lui entre 1975 et 1977, il ne le cite pas comme référent: le Gascon préfère évoquer son propre parcours.

«JUSTE AMALGAME». «Le 25 mai 1987, j'arrivais au Louis-XV à Monaco et je proposais déjà le menu «Jardins de Provence», entièrement végétal. Il n'intéressait alors qu'1 ou 2% des clients. Aujourd'hui, plutôt un quart», se défend Ducasse. On n'arguera pas

sur la primeur du concept, mais il faut reconnaître que le Louis-XV fut son premier coup de maître. A 30 ans, il arracha l'appel d'offres pour réaliser le restaurant emblématique du Rocher en proposant de se concentrer sur la cuisine méditerranéenne. «*C'était l'époque «Ducros se décarcasse», où on la résumait à du rosé, une salade de tomates et une bouillabaisse*», dit Ducasse, qui savait que la Riviera ne manquait pas de ressources, notamment

«Quand des Américains rechignent à goûter [l'arête de sardine frite], on leur dit que c'est comme des chips.»

Un serveur du Plaza Athénée

en termes de poissons et de légumes. Il avait promis au prince Rainier les trois étoiles en quatre ans. «*Je les ai obtenues en trente-trois mois*», précise-t-il. Ducasse n'est pas toujours modeste, mais il garde un sens aigu des réalités: «*Je ne veux pas passer pour un inventeur. Il y a deux génies par siècle, et ce dont je suis sûr, c'est qu'il n'y en a aucun dans la cuisine. C'est un artisanat, pas de l'art.*» Il plaisante aussi sur sa décision de ne pas mettre de nappes au Plaza («*peut-être que je changerai d'avis demain*») et rappelle qu'en cuisine, «*tout est écrit*»: «*Il suffit de trouver le juste amalgame pour que l'expérience se transforme en souvenir durable.*» Alain Ducasse ne révolutionne peut-être rien, mais il a parfaitement compris son époque. ◆

Alain Ducasse au Plaza Athénée, 25, avenue Montaigne, Paris VIII^e. Menu à 380 euros, carte à partir de 250 euros. Rens.: www.alain-ducasse.com

PARLONS SPIRITUEUX

Par JEAN-PIERRE PERRIN

On s'envoie un Godet?

Faisons-nous des ennemis: osons dire que le cognac, quand on en abuse, quand on se torche pour le dire vulgairement, n'incite guère à la créativité. On se sent lourd comme tombereau, usé comme une chenille de vieux tank russe. C'est la différence avec les grands champagnes, dont on sait qu'ils inspirèrent nombre des plus belles chansons d'un Gainsbourg. Alors, rêvons à un cognac léger comme le Saint-Esprit, qui ne pèserait ni sur la tête ni sur l'estomac. C'est ce pari qu'a voulu relever la famille Godet, le père et les trois fils, avec un alcool qui ne peut prétendre à l'appellation de cognac tout simplement parce qu'il n'en a pas la couleur.

Distillée deux fois, Antartica est une jeune eau-de-vie de vin, à base de raisins de Cognac, qui n'a pas pris les tanins des fûts. Plus florale que boisée, blanche comme l'infini, glaciale comme un iceberg et transparente comme une nuisette de chez Dior, elle a été inspirée par une expédition en voilier dans l'Antarctique, en mars 2008, par Jean-Jacques Godet, le père, le premier à atteindre des terres aussi australes sur un navire à voile et qui se réchauffait en buvant du cognac glacé. C'est cet univers qu'Antartica veut refléter dans un flacon qui fait penser à un parfum. Cognac glacé, il se boit on the rocks. Ou en cocktail (Schweppes). Agréable, atypique, mais cette hérésie glaçante coûte un peu cher (50 euros).



La 15^e génération Godet a pris le relais, avec trois frères dans la trentaine et une gamme de 14 produits, plus des millésimes: «*On défend un goût caractéristique, celui de cognacs crémeux, plutôt secs et cassants, comme si on taillait quelque chose*

de saillant. On ne veut pas de caractère trop facile», résume l'aîné. On a aimé l'Epicure, issu de folle blanche, cépage originaire du cognac anéanti par le phylloxera et dont 300 hectares ont été replantés. D'une extrême finesse, le Renaissance est un assemblage de 15 millésimes (entre 1900 et 1950) du 1^{er} cru de grande champagne. Un sommet: une grande champagne de 1900, à ce point parfaite qu'on ne sent plus l'alcool et qu'on ne sait plus quelle eau-de-vie on boit. On est dans l'eau-delà! ◆

COUP DE CŒUR

CHANDAIL, MONTAGNE ET JAMBON CRU

Si vous aimez les crépuscules dinatoires qui vous comblent à la fois les papilles et les mirettes, munissez-vous d'une bonne paire de pompes, d'un chandail bien chaud et grimpez jusqu'au Creux-du-Van (1400 m d'altitude). C'est en Suisse, dans le canton de Neuchâtel: un cirque rocheux de plus d'un kilomètre de diamètre, né de l'érosion de l'eau et de la glace. De ces orgues de pierre, au soleil couchant, le panorama sur les Alpes et les lacs offre une béatitude proche du huitième ciel. Avant d'aller se régaler d'une assiette de jambon cru et de viande séchée avec un bon et gros pain cuit au feu de bois sous les poutres noircies de la ferme-restaurant du Soliat. Grouillez-vous d'aller découvrir ce bout du monde magnifique avant les congés annuels, le 2 novembre. **J.D.**
Ferme-restaurant du Soliat, Creux-du-Van CH-2108 Couvet (Suisse). Rens.: 0041328633136 ou www.lesoliat.ch

A Yazd, le

PRATIQUE

GLACE AU SAFRAN ET BIÈRE ISLAMIQUE

Y aller

Depuis Paris, vol avec escale pour Téhéran, puis possibilité de vol intérieur jusqu'à Yazd. Privilégiez le bus, moyen de transport sûr et convivial – le chauffeur vous offrira peut-être le thé. Il faut compter environ huit heures de route depuis Téhéran.

Y dormir

Les hôtels ne manquent pas, situés pour la plupart autour de la vieille ville. À côté de la mosquée Jameh, l'hôtel Silk Road est une institution et mérite son excellente réputation (chambre à partir de 20 euros). En s'enfonçant dans le labyrinthe des ruelles, l'hôtel Kohan, aux tarifs similaires, fait figure de concurrent sérieux.

www.silkroadhotel.ir
www.kohanhotel.ir

Y manger

L'hôtel Silk Road abrite dans sa cour intérieure l'un des meilleurs restaurants traditionnels de la ville, à des prix abordables (plat entre 2 et 3 euros).

Dans les rues, arrêtez-vous pour goûter la glace au safran.

Y boire

Se rafraîchir est un combat quotidien. Beaucoup de petites enseignes proposent des jus de fruits maison (1 euro) : melon, pastèque, carotte ou mélange à votre guise. Sinon, il y a toujours la bière islamique, désaltérante et sans alcool.

Y grimper

Au coucher du soleil, montez sur les toits pour profiter d'une vue panoramique splendide. C'est possible au sommet de l'hôtel Kohan.

Se déplacer

Pour vagabonder dans le désert alentour, le taxi est la meilleure option. Prendre le bus implique de se renseigner en amont, notamment sur le lieu de départ : Yazd compte un terminal principal qui dessert les grandes villes, mais ce sont des gares secondaires qui vous mèneront aux destinations les moins fréquentées.



Des bagdir («tours du vent»). Ces hautes cheminées rectangulaires capturent l'air frais, lequel descend ensuite ventiler les foyers. PHOTO TIM DIRVEN. PANOS.REA



Le tourisme croît doucement en Iran, encouragé par l'élection de Rohani. PHOTOS SAM W. STEARMAN. GETTY IMAGES. FLICKR RF; JEAN-PHILIPPE TOURNUT. GETTY IMAGES. FLICKR OPEN

soleil perse

IRAN Admirée par Marco Polo, l'oasis fut jadis un haut lieu du commerce de la soie. Si les camions ont remplacé les caravanes, la ville, parmi les plus anciennes du monde, a gardé son pouvoir de fascination.

Par **JULIEN MARCELOT**
Envoyé spécial à Yazd

Au commencement, Yazd a été arrachée à un océan de pierres grises. L'exploit est si lointain que les hommes peinent à le dater. Deux millénaires, peut-être trois. Cette ville du défi flotte désormais en plein cœur de l'Iran, à 500 kilomètres de Téhéran, seule face à deux gigantesques déserts nommés Dasht-e Kavir et Dasht-e Lut, traversée en permanence par un souffle chaud qui ensorcelle. En fermant les yeux, le pas lent, on navigue mollement sous un soleil d'or, longeant les murs afin de suivre un filet d'ombre. La moindre brise est lourde et sèche. Yazd s'acquitte douloureusement d'une dette originelle : entre ses pierres, ce sont toujours les déserts rocaillieux qui respirent.

Le tourisme croît doucement au pays des mollahs, encouragé par l'élection de Hassan Rohani et les quelques gestes d'ouverture du régime. La vieille oasis, moins courue que Shiraz ou Ispahan, fascine les visiteurs étrangers. Comment ne pas s'éprendre d'une ville cernée de lacs de sel et de caravansérails ?

«TOURS DU VENT». C'est un marchand vénitien qui a forgé sa réputation, un «globe-trader» dont le nom est presque devenu une marque déposée : Marco Polo. Au XIII^e siècle, l'auteur du *Livre des merveilles* traverse la Perse et pose ses valises à Yazd. Il y laissera des mots illustres, elliptiques mais flatteurs, décrivant «une bonne et noble ville». Le compliment vise juste. «Noble», Yazd l'est assurément, à sa manière.

Pour rester fraîches, les maisons traditionnelles plongent en sous-sol et s'ouvrent sur des cours intérieures arborant jardin et fontaine.

Son allure n'a pas d'équivalent en Iran. La ville a poussé autour d'une vieille cité en pisé, aux toits plats, que l'Unesco reconnaît comme l'une des plus anciennes du monde, dédale sinuieux de ruelles et de voûtes ombragées où toute promenade revient à s'égarer, prisonnier volontaire. Jusqu'à l'irruption soudaine d'une voiture qui brise le charme en vous frôlant dans un tourbillon de poussière. Le vrombissement s'éloigne, et l'on repart dans le labyrinthe, pour le plaisir de se perdre. «Bonne», agréable même, Yazd l'est aussi, malgré ses 40 degrés brûlants et

son ciel sans nuage. Entre midi et 17 heures, les boutiques ferment, repli général. Une chape de plomb tombe sur la ville.

Yazd se protège du climat désertique par une architecture originale, simple et savante à la fois. Pour rester fraîches,

les maisons traditionnelles plongent en sous-sol et s'ouvrent sur de vastes cours intérieures arborant jardin et fontaine. En montant sur les toits, on embrasse ce paysage urbain atypique hérissé de «tours du vent», les *badgir*. Ces hautes cheminées rectangulaires capturent l'air frais, lequel descend ensuite ventiler les foyers. Outre cette climatisation séculaire, la ville profite d'un système de canaux souterrains, les *qanat*, qui acheminent l'eau dans les différents quartiers, comme à la mosquée Jameh, grand lieu de prière où une poignée de marches taillées dans la pierre mènent au point d'eau qui sert aux ablutions.

Mais à quoi bon s'attarder sur l'architecture, pourrait soupiner Marco Polo, quand le négoce agite la ville ? Yazd était «bonne» pour le commerce, voilà ce qu'il voulait dire. A quelques centaines de kilomètres, les routes de la soie ralliaient Samarcande et Changan (actuelle Xian, en Chine). Les caravanes passaient ainsi à Yazd, dont l'industrie textile fut longtemps florissante. Elles chargeaient ou délestaient leurs chameaux avant de rejoindre les grandes voies commerciales de l'époque. Cette vocation marchande ne s'est jamais démentie, le romantisme en moins. Yazd vit dorénavant avec son temps : celui du gaz et du diesel.

Au bord des routes, d'étranges plantes noires attirent l'attention. Déglinguées, difformes. En caoutchouc. Jetés le long de la voie rapide, les pneus en lambeaux colonisent le désert. Témoins d'un ballet quotidien, ils voient passer leurs congénères vaillants et des rangées de lourds camions, colosses crachant une fumée noire sous le poids de l'acier et du fer, des briques et des bouteilles de gaz.

C'est la mondialisation qui bringuebale, à toute vitesse. Les cartons remplis de pièces *made in China* seront vidés à Mashhad, dans le nord, où ils donneront naissance à une armée de frigos prêts à être vendus à Ispahan ou Téhéran. C'est là le résultat de la politique à l'œuvre. Les sanctions occidentales contre l'Iran l'obligent à commercer massivement avec la Chine et l'Inde. Les bateaux accostent à Bandar Abbas,

dans le détroit d'Ormuz, et confient leur cargaison aux poids lourds qui se jettent sur l'autoroute 71. Direction Yazd, la voie est rapide et en excellent état. Très contrôlée aussi. Décharger, attendre, attendre encore. Et que roule la fumée noire. Une agitation commerciale heureusement insoupçonnable entre les murs de Yazd. Comme si l'ancien monde s'était préservé du nouveau, dans une cohabitation pacifique sous les yeux des déserts.

TEMPLE DU FEU. La ville a aussi des attraits plus spirituels. C'est une place forte du zoroastrisme, religion monothéiste antérieure à l'islam et majoritaire avant la conquête de l'Iran par les Arabes en l'an 640. Entre 20 000 et 30 000 Iraniens pratiquent toujours ce culte ancien, dont 4 000 à Yazd. La ville abrite d'ailleurs leur temple du Feu, où brûle une vasque, sans repos. Sa

flamme ne doit jamais s'éteindre : Ahura Mazda, divinité des zoroastriens, demande à ses fidèles de prier face à la lumière. Quand l'horizon mauve s'étale face à la cité plus que millénaire, l'ambiance mystique, décuplée, devient propice aux songes.

Le réel nous rattrape le lendemain, à l'heure de quitter la ville. Nous faisons une rencontre sympathique à la gare routière, mais l'homme a une proposition qui lui brûle les lèvres : «Que diriez-vous de monter une affaire ? Je vous envoie des biens en France, et vous les vendez.» Une lueur brille dans ses yeux doux. Au diable l'embargo, il tient ses nouveaux Marco Polo. Il ajoute : «Ça peut rapporter gros.» Et le voilà qui laisse son numéro au revers d'un ticket de bus, trop étroit pour ses rêves mondiaux d'import-export, mais qu'il importe. Il nous laisse là, surpris. Yazd vient de nous donner un ultime coup de chaud. ♦



in extremis

VOYAGES SUR LE FIL ET RENCONTRES SINGULIÈRES
Conférences | Expositions | Films | Salon du Voyage Aventure

LE GRAND BIVOUAC
DU 16 AU 19 OCTOBRE 2014
ALBERTVILLE

www.grandbivouac.com



GRAND ANGLE



Juifs français
*la tentation
du départ*

A Paris, le 25 mars 2012, lors d'une marche silencieuse contre le racisme, l'antisémitisme et le terrorisme, en hommage aux victimes de Mohamed Merah. PHOTO VINCENT NGUYEN. RIVA PRESS

Par BERNADETTE SAUVAGET

Cela pourrait être la rumeur de la rentrée. Ou bien – si l'on osait, eu égard au contexte – une sorte de blague juive que l'on se raconte entre soi. Il en existe déjà plusieurs versions. L'une se passe à Marseille et l'autre, plus étrangement, à Saint-Mandé, localité aux portes de Paris et à deux enjambées du bois de Vincennes, prisée par une bourgeoisie qui, récemment, a socialement réussi. Mais c'est la même histoire. Un homme entre dans une agence immobilière pour s'informer du prix du mètre carré, l'agent lui répond qu'il vaut mieux attendre pour acheter, que les prix vont baisser car les juifs vont s'en aller. De Strasbourg à Paris, parmi les juifs français, hésitant entre humour et crudité, l'histoire court depuis peu. Réelle ou fausse, elle est un symptôme, au sortir d'un été calamiteux. On y a vu des manifestations aux dérapages violents et aux cris de haine sans précédent, terme d'une longue série aux relents d'antisémitisme de plus en plus virulent et parfois meurtrier. L'idée d'un départ, c'est vrai, hante beaucoup d'esprits. Comme une issue possible, un ultime recours. Pour se rassurer, comme à chaque moment de crise.

Argentine, Israël ou Canada

A l'automne 1980, après l'attentat de la rue Copernic, qui avait fait quatre morts et une quarantaine de blessés devant une synagogue, beaucoup avaient déjà envisagé de quitter l'Hexagone. C'était la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale que l'on s'en prenait, en France, à des juifs parce qu'ils étaient juifs. «*Dans mon entourage, aucun n'est finalement parti*», se souvient l'historienne Annette Wiewiorka. «*Je suis né en 1939 et l'idée d'un départ, vous imaginez bien, a toujours été présente dans mon esprit*», explique François (1), un septuagénaire vivant plutôt confortablement dans le VI^e arrondissement de Paris. Comme pour d'autres, l'horizon de l'exil, en cet automne 2014, entre Rosh Hashana (le Nouvel An juif) et la fête de Yom Kippour (le jour du grand pardon), n'est pourtant plus vraiment une chimère. Et, comme pour lui donner corps, François évoque son éventuelle destination. Pour lui, ce ne serait pas Israël, mais l'Argentine, terre bénie de la psychanalyse et patrie d'accueil d'une importante communauté juive. Il n'est pas le seul à agiter cette idée, parfaite jauge du sentiment de menace et de peur qui prévaut aujourd'hui. «*Lors de l'anniversaire d'une amie, nous nous sommes retrouvées à quelques-unes dans la cuisine*, raconte ainsi Lise, ex-militante de la gauche radicale, restée

proche des milieux politiques français. *Un peu sur le mode de la plaisanterie, mais pas tant que ça, on s'interrogeait les uns les autres sur le pays où l'on pourrait aller s'installer.*» Ebranlée et inquiète, Lise est désormais convaincue que ses «*enfants ne feront pas leur vie ici, en France, et que, peut-être, nous serons aussi obligés de les suivre*».

Psychanalyste, Emmanuel Niddam, ancien militant de l'Union des étudiants juifs de France (UEJF) et «*bobo vivant au-dessus de ses moyens*» – comme il le dit de lui-même –, envisage d'acheter un appartement, un peu pour préparer ses vieux jours. «*Avec mon épouse, on avait d'abord songé à Avignon, car nous avons là-bas des racines*, raconte-t-il. *Aujourd'hui, on se dit pourquoi pas à Tel-Aviv, même un placard à balais, car là-bas, les prix de l'immobilier sont aussi très élevés. Parce qu'on ne sait jamais. Oui, c'est nouveau dans ma tête. Franchement, Israël, ce n'est pas trop mon terrain. Je ne voudrais pas vraiment y vivre. Mais c'est le seul pays où, même si j'arrivais à la nage, on me donnerait des papiers.*» Pour lui comme pour les autres, il ne s'agit pas d'accomplir son alyah, sa «montée», soit un départ en terre d'Israël.

Climat anxieux

Le nombre de ceux qui ont quitté cette année la France pour l'Etat hébreu a cependant explosé, frôlant, à la fin août, les 5 000 personnes, ce qui représente quasiment le double du flux habituel. Pour les moins sionistes des juifs français, il faut malgré tout prendre ce chiffre avec circonspection. «*On parle toujours de ceux qui partent en Israël, mais jamais de ceux qui en reviennent*», pointe la sociologue des religions Martine Cohen. Certes. D'ailleurs, Israël n'est pas la seule destination privilégiée, loin de là, par les juifs français désireux de quitter l'Hexagone. D'autres – souvent les plus aisés – choisissent les Etats-Unis ou le Canada.

Dans ce mouvement de migration, il y a

«Je croisais des types curieux et j'ai pensé qu'ils pouvaient reconnaître que j'étais juive. C'est un sentiment que je n'avais jamais eu auparavant, jamais. J'ai eu envie de pleurer.»

Talila à propos de la manifestation du 19 juillet

aussi, bien sûr, un ensemble hétéroclite de motivations. Les questions de sécurité et de montée de l'antisémitisme ne sont pas les seuls facteurs. La crise économique en France, l'absence de perspectives de carrière, une mobilité professionnelle accrue, en particulier chez les jeunes, voire des raisons moins avouables, l'évasion fiscale par exemple... Autant d'éléments qui peuvent également expliquer la flambée des départs. Quoi qu'il en soit, la stupéfiante augmentation du nombre d'alyahs en 2014 montre bien à quel point les

juifs français se posent des questions sur leur avenir dans l'Hexagone.

Troquer Avignon contre Tel-Aviv ? C'est à la fin de l'été que l'idée a germé dans l'esprit d'Emmanuel Niddam. «*C'est mon assurance-vie*», dit-il. Pour beaucoup de juifs français, même ceux qui s'affichent laïques, peu «*communautarisés*», de gauche, critiques de la politique du Premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, soutenant la création d'un véritable Etat palestinien, les manifestations de juillet ont constitué une rupture, un tournant, creusant le malaise et le désarroi. «*Le mot "malaise" est faible. Pour moi, c'est de la détresse*, estime le psychanalyste Jean-Jacques Moscovitz. *Il y a des morts, des menaces de morts, des enfants juifs qui vont à l'école gardés par la police.*»

Le choc de cet été intervient alors qu'un climat très anxieux s'est installé depuis une dizaine d'années, de l'épouvantable assassinat en 2006 du jeune Ilan Halimi par le «gang des barbares» au périple meurtrier, en 2012, de Mohamed Merah. Quelques semaines à peine avant le début de la nouvelle guerre à Gaza, la tuerie au Musée juif de Bruxelles, commise le 24 mai par Mehdi Nemmouche, jihadiste français de retour de Syrie, pointait de fait les juifs comme des cibles privilégiées. Début septembre, quelques confessions d'extorques révélaient d'ailleurs l'obsession antisémite de Nemmouche, largement partagée dans les milieux de l'islamisme radical.

«Juifs dehors, juifs assassins»

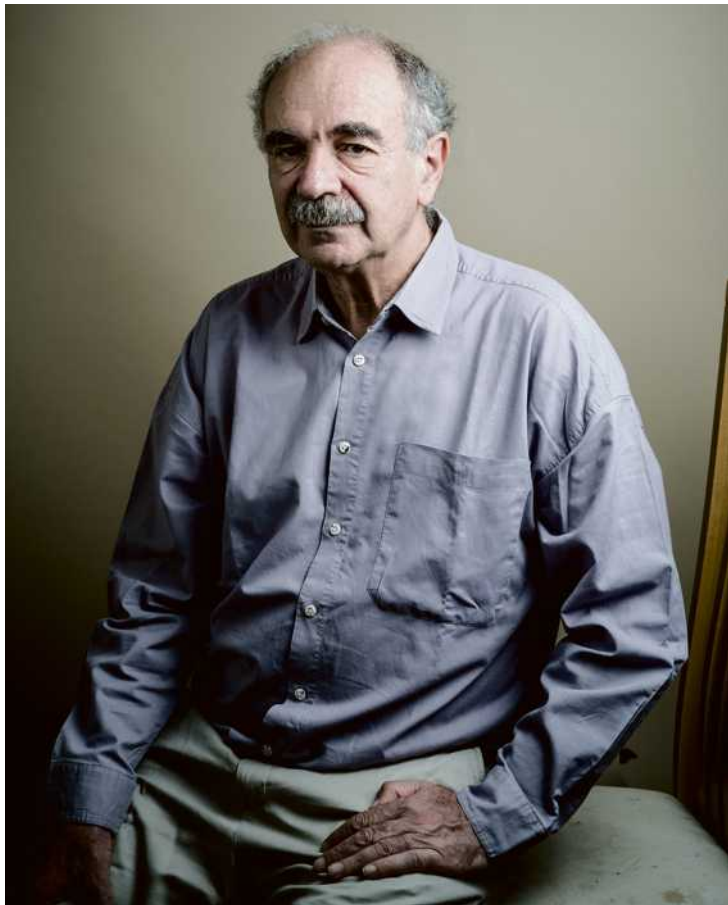
Attisée notamment par Dieudonné, dont l'audience effraie nombre de juifs français, la parole antisémite s'est de plus en plus libérée. Un voisin d'immeuble peut déclarer tout de go qu'il «*n'aime pas les juifs*» et il faut, tout en le sachant, continuer à le saluer comme si de rien n'était. Parfois, dans l'ascenseur, on découvre aussi une croix gam-

mée qu'on demande poliment au gardien d'effacer. «*J'ai grandi avec ça*, explique Tom, un étudiant en médecine de 25 ans. *C'est ce qui fait la différence avec les générations de mes parents et de mes grands-parents. Quand j'étais adolescent, les parents d'une jeune fille dont j'étais amoureux lui avaient interdit de me voir sous prétexte que j'étais juif. La France, il ne faut pas l'oublier, est un pays où l'antisémitisme tue.*»

Indéniablement, les événements de l'été, ravivant les souvenirs des années noires, ont rendu palpable une sorte de menace collective. «*Là, c'était des manifestations de masse*, explique la chanteuse Talila, connue pour ses interprétations de chansons yiddish. *Merah, on pouvait se dire qu'il faisait partie d'une petite bande de tueurs ir-*

responsables.» Vivant aux abords

Après un été secoué par de violents débordements lors des manifestations propalestiniennes, la communauté, qui s'apprête à fêter Yom Kippour, évoque un malaise grandissant, une peur diffuse et un sentiment d'abandon.



Le sociologue Michel Wieviorka, le 24 septembre, à Paris.



La chanteuse Talila, le 25 septembre, à Paris.

JUIFS FRANÇAIS: LA TENTATION DU DÉPART



de la gare du Nord, à Paris, elle a croisé, le 19 juillet, les manifestants qui se rendaient à Barbès. «*Je remontais la rue de Maubeuge. J'ai appelé mes proches, qui m'ont dit de ne pas trop me promener avec ma maguén David, une minuscule étoile de David que je porte au cou. C'est vrai, pour la première fois de ma vie, je me suis dit qu'il ne fallait pas que je me promène avec ça, raconte-t-elle. Je croisais des types curieux et j'ai pensé qu'ils pouvaient reconnaître que j'étais juive. C'est un sentiment que je n'avais jamais eu auparavant, jamais. J'ai eu envie de pleurer. Ma première pensée a été: heureusement, mes parents sont morts. Heureusement, ils n'entendent pas ce que l'on entendait ce jour-là: "Juifs dehors! Juifs assassins!"*» Annette Wieviorka avoue, elle aussi, avoir eu peur. «*Lors de la manifestation à Barbès, j'ai vu la haine du juif, une haine symbole de la haine de l'Occident*», dit-elle.

«*Ici, dans le Marais, j'ai entendu des petites bandes de jeunes, à peine plus âgés que des ados, qui criaient "mort aux juifs", dit pour sa part Emmanuel Niddam.*

Deux soirs de suite, ils ont essayé d'aller rue des Rosiers [dans le quartier juif de Paris, ndlr]. A ce moment-là, j'ai été soulagé que ma famille ne soit pas à Paris, surtout ma petite fille.»

A Strasbourg, Gabrielle Rosner, journaliste free-lance, évoque plutôt la soirée du 13 juillet, celle de la finale de la Coupe du monde de football et... des incidents qui ont eu lieu aux abords de la synagogue de la rue de la Roquette, à Paris. «*Ici, nous vivons plutôt dans une bulle de tranquillité, explique-t-elle. Ce soir-là, j'ai eu un choc, oui, quand les premières images de la rue de la Roquette ont commencé à circuler. Beaucoup d'entre nous se souviendront toujours de l'endroit où ils étaient et de ce qu'ils faisaient ce soir-là, un peu comme le 11 Septembre. Même s'il y a eu des provocations de la LDJ [la Ligue de défense juive], s'attaquer à une synagogue, c'est un réflexe qui vient du fond des âges. De mon point de vue, cela a refermé la parenthèse de l'histoire d'après la Shoah.*»

«Quelque chose d'impalpable»

La vie, bien sûr, continue. Comme avant, ou presque. «*En France, il n'y a pas aujourd'hui d'antisémitisme d'Etat, plaide l'historienne Annette Wieviorka. Nous ne sommes pas, il faut le dire, entra-*

vés dans notre vie. Tout le monde sait que je suis juive. Je suis toujours invitée dans des colloques, j'écris un livre. A aucun moment je ne ressens d'incidences dans ma vie professionnelle. Mais oui, il y a quelque chose d'impalpable qui fait que nous prenons désormais des précautions.» Plus qu'hier, la peur se mesure à des détails. «*L'un de mes fils prépare sa bar-mitsva dans une synagogue libérale, raconte un journaliste. Lorsque je vais le chercher, je lui demande d'ôter sa kippa pour marcher dans la rue.*»

«[C'est] comme s'il y avait une tentation de laisser les Français d'origine juive et arabe batailler entre eux à propos de l'interminable conflit israélo-palestinien.»

Olivier Guez écrivain et journaliste

«*Est-ce que je fais plus attention? Pour être franc, je n'en sais rien, avoue Emmanuel Niddam. Mais je redoute la fête de Kippour. Pour n'importe quel cinglé, c'est typiquement le moment pour entreprendre quelque chose. Dans mon esprit, il y a cette idée maintenant qu'un attentat anti-juif peut survenir ici tous les six mois.*» «*Cette année, ma mère est trop âgée pour se rendre à la synagogue à l'occasion de la fête de Kippour et je suis sou-*

lagée de ne pas avoir à l'accompagner, raconte une chercheuse en sciences humaines. Les années précédentes, j'avais déjà un peu peur, mais je savais qu'il y avait la police... Cette année, oui, c'est différent.»

Une trahison de la gauche

De ce malaise et de ce désarroi grandissants, les juifs français cherchent les causes. Beaucoup déplorent que le juif et l'Israélien soit associés sans nuances, ne laissant plus guère d'espace de dia-

logue avec ceux qui soutiennent la cause palestinienne. «*Pour les antisémites, le juif ne peut pas apparaître au grand jour, explique Jean-Jacques Moscovitz. Cet été, l'Etat d'Israël est devenu le signe, la définition de l'existence des*

juifs. Tout à coup, le juif est devenu celui qui soutient Israël. La question de la Palestine y joue un rôle majeur, ouvrant sur des perspectives trop souvent erronées. C'est ça, la nouveauté de ces derniers mois. Israël est désormais la part visible du juif.» Politiquement, cela accentue l'isolement des juifs français au sein de la société. De fait, il y a eu d'autres moments de crise, comme le rappelle Annette Wieviorka: «*Ce n'est pas la*



Le psychanalyste Jean-Jacques Moscovitz, le 25 septembre, à Paris.



L'historienne Annette Wieviorka, le 24 septembre, à Paris. PHOTOS FRÉDÉRIC STUCIN

première fois que nous avons peur. Mais en 1980, à la suite de l'attentat de la rue Copernic, toute la société française est descendue dans la rue. Je me souviens avoir même vu les francs-maçons défiler en tenue. Ce qui fait la différence avec ce que nous vivons aujourd'hui, c'est l'isolement des juifs français. » Lors de la profanation du cimetière juif de Carpentras, dix ans plus tard, la société civile faisait aussi entendre massivement sa réprobation. « Oui, mais pour Carpentras, c'était une affaire qui mettait en cause l'extrême droite. La majorité de la population française est fatiguée, je crois, d'être prise à témoin de quelque chose qui ne la concerne pas directement, souligne l'écrivain et journaliste Olivier Guez. Comme s'il y avait une tentation de laisser les Français d'origine juive et arabe batailler entre eux à propos de l'interminable conflit israélo-palestinien. »

La société française a longtemps eu de la sympathie pour l'Etat d'Israël. Puis le désamour s'est installé. « Le tournant, c'est 1982, explique le sociologue Michel Wieviorka. Israël envoie ses troupes jusqu'à Beyrouth lors de l'opération "Paix en Galilée". L'OLP [l'Organisation de libération de la Palestine, ndlr] est chassée du Liban et il y a les terribles massacres des camps de Sabra et Chatila [commis par les milices chrétiennes

sous les yeux des soldats israéliens]. » Désormais, l'opinion publique est majoritairement favorable à la cause palestinienne. Cet été, confrontés aux flambées antisémites, beaucoup de juifs français ont espéré un sursaut, attendu une solidarité. La mobilisation n'est pas venue. Parce que, et le piège est là, prendre la défense des juifs serait déjà sans doute assimilable à une défense inconditionnelle d'Israël. Pour les juifs progressistes, il y a là une véritable trahison de la gauche, embarrassée par les nouveaux visages de l'antisémitisme. Pas celui d'un Dieu donné, plus ou moins assimilable à celui de l'extrême droite, mais celui, virulent, qui apparaît dans certains milieux musulmans, au-delà même de l'islamisme radical, et qui gangrène parfois des quartiers populaires.

Un modèle républicain en crise

La gauche, elle, reproche aux juifs français de ne pas suffisamment prendre leurs distances avec la politique israélienne, voire d'entretenir eux-mêmes la confusion entre juifs et Israéliens. « A chaque fois qu'Israël intervient à Gaza, il y a des bouffées de violences ici en France », rappelle, en tempérant les polémiques, Michel Wie-

viorka. Selon lui, il s'agit d'abord et avant tout d'une question politique. La crise, même dans la virulence et les peurs qu'elle suscite, est celle du modèle républicain à la française, auquel il est urgent de réfléchir : « Les inquiétudes pour la sécurité physique des personnes sont réelles. Mais les inquiétudes les plus profondes, me semble-t-il, sont liées aux transformations actuelles de la société française. » « La France ne sait plus très bien qui elle est, estime pour sa part Olivier Guez. C'est quoi l'horizon pour les juifs laïques qui considèrent que leur vie est ici ? Est-ce la radicalisation d'une frange des jeunes de banlieue qui fait le jeu du Front national ? C'est un horizon bouché. »

La crise du modèle républicain croise, en fait, des problématiques aiguës pour la société française tout entière : fragilité des identités, intégration de l'islam, acculturation de cette religion au contexte européen, montée des intégrismes politico-religieux, communautarisation de larges pans de la société, (re)définition de valeurs communes... « Il faut repenser la question juive en France et en Europe », plaide Michel Wieviorka. Un défi spécifiquement français, car l'Hexagone compte les communautés juive et musulmane les plus importantes du monde occidental. La France a aussi bâti son

modèle d'intégration au XVIII^e siècle pour répondre justement à la question juive. « Il faut tout refuser aux juifs comme nation et tout accorder aux juifs comme individus », disait, dans un discours célèbre et fondateur à la Révolution, le comte et député Stanislas de Clermont-Tonnerre. Friande de polémiques où se mêlent politique et religieux, la France est aussi à la recherche d'un nouveau modèle de laïcité. Reste que, pour beaucoup de juifs français, il y a bel et bien une montée des périls. Pour l'heure, ce qui les rassure, c'est un discours politique, notamment celui tenu avec vigueur par le Premier ministre, Manuel Valls, qui dénonce sans faiblir l'antisémitisme et soutient la communauté juive. Mais demain ? Qu'advient-il si le Front national convertissait en voix les espérances que lui donnent les sondages ? « Je me demande souvent si je ne ressemble pas à ces juifs allemands d'avant la guerre, totalement intégrés à l'Allemagne, s'interroge la chanteuse Talila. Jamais ils n'auraient pensé qu'il puisse se passer ce qui s'est passé. Ne suis-je pas aveuglée comme ils l'étaient eux-mêmes ? La France, c'est aussi celle de Pétain. Cette France-là peut-elle revenir ? » ♦

(1) Le prénom a été modifié.

Audi
Vorsprung durch Technik



Disponible en émissions limitées.

Audi A4 ultra. Seulement 104 g CO₂/km.

Un maximum de performances pour un minimum de consommation et d'émissions de CO₂, tel est l'objectif de la gamme Audi ultra. Découvrez l'Audi A4 ultra et ses technologies efficaces telles qu'une construction ultralégère combinant acier et aluminium, ou son système de récupération d'énergie au freinage.

Plus d'informations sur Audi.fr/A4ultra

Evolve to Audi ultra¹.



À partir de **349 €/mois** avec apport².
3 ans de Garantie inclus³. Forfait Service Entretien inclus⁴.

Location longue durée sur 36 mois. 1^{er} loyer 4 999 € et 35 loyers de 349 €. Offre valable du 1^{er} septembre au 31 décembre 2014.

¹Evoluez pour Audi ultra. ²Exemple pour une Audi A4 TDI ultra 136ch BVM6 Attraction en location longue durée sur 36 mois et pour 45 000 km maximum, hors assurances facultatives. ³Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle incluse. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs présentant ce financement, sous réserve d'acceptation du dossier par Audi Bank division de Volkswagen Bank GmbH – SARL de droit allemand – Capital 318 279 200 € - Succursale France : Bâtiment Ellipse – 15 av de la Demi-Lune 95 700 Roissy en France - RCS Pontoise 451 618 904 - ORIAS : 08 040 267 (www.orias.fr). ⁴Forfait Service Entretien obligatoire souscrit auprès d'Opteven Services, SA au capital de 365 878 € - RCS Lyon B 333 375 426 siège social : 35-37, rue Guérin – 69 100 Villeurbanne. **Modèle présenté :** Audi A4 TDI ultra 163 ch BVM6 Ambiente avec les options non incluses : peinture métallisée et 1 an de garantie additionnelle. 1^{er} loyer 4 999 € et 35 loyers de 519 €. Volkswagen Group France S.A. – RC Soissons B 602 025 538. Audi recommande **Castrol EDGE Professional**. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.

Audi A4 Berline TDI ultra 136 ch : consommations en cycle urbain/extra-urbain/autoroute (l/100 km) : 4,8 - 3,5 - 4,0. Rejets de CO₂ (g/km) : 104.